This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 769

23
759

MÉLANGES
LITTÉRAIRES.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1963
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES TITRES
Contenus dans les Mélanges Littéraires.

LETTRE HISTORIQUE sur Gaſton de Foix, Duc de Nemours, page 1

Lettre ſur le goût des François en matiere de Littérature, 75

Lettre ſur l'Epopée Françoiſe, 97

Le bonheur d'aimer, 154

Le malheur d'aimer, 165

23
759

MÉLANGES
LITTÉRAIRES.

25

MÉLANGES

LITTÉRAIRES.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LVI.

la Couronne en 1503. par la mort du dernier Prince de la Branche Royale d'Armagnac, tué à la bataille de Cérignoles. Le génie belliqueux de GASTON éclata dès sa plus tendre enfance & sembloit s'indigner d'être captivé par la foiblesse de l'âge. Presque insensible aux avantages de la naissance, de la fortune, de la faveur, GASTON n'étoit frappé que de l'aspect d'un camp, du bruit des armes, du spectacle des évolutions militaires.

Les circonstances n'étoient que trop favorables à ces dispositions héroïques. Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien, venoit de faire jurer à Cambray la ruine de Venise, qui s'étoit enrichie des dépouilles de tous ses Voisins, & dont la Puissance énorme, accrue par mille usurpations, excitoit depuis long-temps les mur-

mures de l'Europe jalouſe. Le Pape, l'Empereur, les Rois de France & d'Arragon, tous ennemis irréconciliables les uns des autres, entrerent dans cette Alliance, que les intrigues du Pape rendirent depuis ſi funeſte à la France.

Ce Pape étoit Jules II. homme ambitieux, violent, né pour les affaires & ſur-tout pour la guerre, & qui ſe regardoit moins comme le Succeſſeur du premier des Apôtres, que du premier des Céſars ; il avoit eu pour concurrent à la Thiare le vertueux d'Amboiſe, dont la mémoire eſt encore adorée des François : d'Amboiſe avoit vingt-quatre voix ; Jules, alors Cardinal de la Rovere, n'en ayant que dix-neuf, ſaiſit les Clefs, déclarant avec audace qu'il formeroit plutôt un Schiſme, que d'abandonner ſes prétentions. L'idée

d'un Schiſme allarma la piété ſincere du Cardinal d'Amboiſe, qui ſacrifia ſes droits au bien de la paix. Le nouveau Pape paſſant ſur le Pont du Tibre, jette dans le fleuve les Clefs de Saint Pierre & demande l'Epée de Saint Paul; bien-tôt on le vit joindre la fourberie raffinée d'un Politique aux inclinations turbulentes d'un Conquérant. Oppreſſeur de l'Italie, il en voulut paroître le Libérateur, il n'aſpira qu'à l'aſſervir en y détruiſant tout autre pouvoir que le ſien; il diviſa, il combattit, il trompa tous les Souverains de l'Europe, il fut ſur-tout l'ennemi éternel de Louis XII. qui le ménagea trop; il fit enfin le malheur du Monde chrétien, d'Amboiſe en eût fait les délices.

Maximilien occupoit alors ſans éclat, le Throne Impérial: toujours avare & toujours indigent, il vendoit

au plus offrant ſes foibles ſecours ; il avoit reçu de la France diverſes injures qu'il n'avoit point vengées par impuiſſance & par irréſolution, il ſe contentoit de les écrire en lettres rouges ſur un livre que les bienfaits de Louis XII. lui firent brûler dans la ſuite : allié inutile, ennemi peu redoutable, il n'eut qu'une part très-médiocre aux révolutions arrivées dans l'Europe ſous ſon regne.

Si la Politique conſiſte à promettre ce qu'on ne veut point exécuter, à tromper ceux mêmes qui s'y attendent, à violer les engagemens les plus ſacrés, à rompre ſans remords tous les liens qui attachent les hommes, Ferdinand Roi d'Arragon, mari de la célébre Iſabelle de Caſtille, mérita en effet les éloges que les Hiſtoriens Caſtillans prodiguent à ſa Politique, comme il mérita le titre de *Catholi-*

que, ſi ce titre s'acquiert par des égards moitié politiques, moitié ſuperſtitieux pour le Saint Siége.

Louis déployoit en vain dans ſes Traités avec tous ces Princes, une bonne foi, une droiture héroïque qui n'étoit pas faite pour eux; il ne rougiſſoit point d'être la dupe de Ferdinand, il croyoit que la honte retomboit ſur le trompeur. » *Votre beau-* » *pere peut être perfide tant qu'il vou-* » *dra*, diſoit-il à l'Archiduc Philippe, » *ne craignez pas que je l'imite. Le* » *Royaume que ſes artifices m'ont* » *enlevé peut être reconquis; mais* » *l'honneur qu'il a perdu, ne ſe recou-* » *vre jamais.* «

Tels étoient les ſentimens que ce grand Roi inſpiroit au jeune GASTON; tels étoient les exemples qu'il lui donnoit: ſentimens & exemples admirables dans un Monarque, mais

néceſſaires à tous les hommes dans quelque rang que la fortune les place.

Si l'incompatibilité des caractères rendoit comme impoſſible l'union de tous ces Princes, l'oppoſition des intérêts étoit encore un obſtacle bien plus puiſſant. Jules aſpiroit à régner ſeul en Italie, il en vouloit écarter & les Impériaux & les Caſtillans, mais ſur-tout les François; il avoit pour leur Roi & ſon ſage Miniſtre, autrefois ſes bienfaiteurs, cette haine envenimée, fille de l'ingratitude & de l'envie, que la vertu inſpire toujours au vice, quand elle ne le corrige pas. Cependant par la Ligue de Cambray le Pape alloit contribuer à l'aggrandiſſement de ſes Rivaux en Italie, & détruire lui-même ſes vaſtes projets.

Ferdinand qui, après avoir envahi

le Royaume de Naples sur les François, vouloit encore leur arracher le Milanès, ouvroit cependant à des ennemis si justement irrités les routes de la vengeance, en favorisant leurs entreprises dans l'Italie.

Louis à qui sa premiere association avec Ferdinand avoit déja coûté le Royaume de Naples, devoit craindre que la seconde ne lui coûtât le Milanès; il n'ignoroit pas les projets de Ferdinand, il alloit peut-être lui en faciliter l'exécution.

Maximilien étoit le seul à qui cette Ligue parut favorable, parce qu'elle lui procuroit des possessions en Italie où il n'en avoit point. Mais il y eût toujours été le plus foible, & les Rois de France & d'Espagne l'en eussent toujours chassé quand ils l'auroient voulu; il étoit vrai-semblable qu'il ne recueilleroit pour fruit de

ſes travaux que de la honte & de la perte.

D'ailleurs la ruine des Vénitiens devoit néceſſairement élever trop haut quelqu'un de leurs deſtructeurs, & affoiblir trop les autres : le ſyſtême de la Balance de l'Italie demandoit qu'on ménageât cette République, qu'on diſſimulât ſes uſurpations, & qu'on attendît d'autres circonſtances pour les lui ravir.

Telles étoient les difficultés qu'il falloit vaincre pour former la Ligue de Cambray, elles n'effrayerent point Marguerite d'Autriche. Éblouie par des apparences de profit pour l'Empereur ſon pere, elle entreprit d'aveugler toutes les autres Puiſſances ſur leurs intérêts, & elle y réuſſit ; elle eſſuya ſeulement quelques contradictions un peu vives de la part du Cardinal d'Amboiſe, Plénipotentiaire de

France à Cambray ; & *nous sommes, Monseigneur le Légat & moi, cuidié prendre au poil*, disoit-elle elle-même dans une Lettre aux Ambassadeurs du Prince de Castille.

Au reste, tous ces Alliés risquoient beaucoup moins qu'il ne paroissoit : chacun d'eux avoit devant les yeux la ressource infaillible de manquer à ses engagemens, l'espérance de reprendre aux dépens de ses Confédérés les Domaines que la République lui retenoit, & celle de voir naître les occasions désirées de conquête & d'aggrandissement.

Louis seul devoit être la victime de sa bonne foi avec de tels alliés : son imprudence étoit inexcusable ; il prenoit pour ennemis les Vénitiens, les seuls Alliés sûrs qu'il pût avoir en Italie, puisque c'étoient les seuls qui n'eussent pas d'intérêts contraires aux

ſens, & il ſe livroit à des alliés dangereux, toujours intéreſſés à le trahir & dont il avoit ſouvent éprouvé l'infidélité. Un reſſentiment aveugle, quoique juſte contre les Vénitiens, l'entraîna dans cette Ligue fatale; ces fiers Républicains lui avoient manqué en pluſieurs occaſions, & ils venoient de combler la meſure en traitant ſans lui avec l'Empereur: Louis ſentit trop vivement cet outrage, la vengeance égara une fois ce Monarque ſi doux & ſi modéré, ſa haine éclata dans le Conſeil; elle dicta tous les ſuffrages. Poncher, Evêque de Paris, fut le ſeul qui oſa réſiſter à ſa paſſion & lui rappeller ſes véritables intérêts: on put admirer ſon courage, mais on ſe garda bien de l'imiter, ſa voix fut à peine entendue, la Ligue de Cambray & la deſtruction de Veniſe furent réſolues.

Ce qu'il y eut de plus étonnant dans cette affaire, ce fut le secret avec lequel elle fut conduite. Toute l'Europe avoit des Plénipotentiaires à Cambray ; cependant il n'échappa rien qui pût donner le moindre soupçon aux Vénitiens : on leur dit qu'il s'agissoit d'accorder le Duc de Gueldres avec le Prince de Castille, & ils le crurent. Leur étonnement égala leur effroi, quand ils se virent tout-à-coup accablés par les excommunications du Pape & par les armes des François, double fléau pour des Peuples peu belliqueux & très-soumis au Saint Siége.

Tandis que Ferdinand & Maximilien rassembloient lentement leurs Troupes, Louis XII. passoit la riviere d'Adde à la tête de quarante mille hommes : GASTON suivoit ses pas, il entroit dans cette carriere

de périls & de gloire qu'il devoit remplir avec tant de succès ; il combattit sous les yeux de Louis XII. à la bataille d'Aignadel, comme Philippe le Hardi, Duc de Bourgogne, combattit à côté du Roi Jean à la bataille de Poitiers : mais Philippe pour prix d'une vaine intrépidité n'avoit partagé que le déſeſpoir & la captivité de ſon pere ; GASTON au contraire joignant à dix-huit ans la prudence d'un Général à la valeur d'un Soldat, vit ſon Roi triompher, eut l'honneur de contribuer à ſa victoire, & mérita les éloges de l'Alviane, eſtimé alors le plus grand homme de guerre de l'Europe ; cette journée fut également glorieuſe & infortunée pour ce Général des Vénitiens : on admira la diſpoſition de ſon armée, on admira encore plus ce courage intrépide qui le précipitoit

dans les plus grands dangers ; il succomba enfin ſous la valeur des François ; ſes Troupes furent diſperſées, il eſſaya en vain de les rallier : renverſé d'un coup de lance dont il eut un œil crevé, il fut pris & préſenté au Roi, qui lui prouva par ſon accueil qu'il ſçavoit eſtimer le mérite dans un ennemi. Mais tandis qu'il le conſoloit de ſa diſgrace, on entendit tout à coup ſonner l'allarme dans le Camp des François, le Roi qui en avoit donné l'ordre pour rallier ſes Soldats, feignit d'être ſurpris. *Qu'eſt-ce*, dit-il à l'Alviane, *vos gens ſont difficiles à contenter, ils veulent en têter une ſeconde fois ? Sire*, répondit l'Alviane, *s'il y a plus fait d'armes aujourd'hui, il faut que vos gens s'entrebattent : pour les nôtres, vous les avez gouvernés de maniere, que de quinze jours ne les reverrez en face.*

Louis

Louis XII. poursuivant le cours de ses conquêtes, reprit en quinze jours toutes les Places que les Vénitiens lui détenoient; celles qui appartenoient à l'Empire, ou à la Maison d'Autriche, lui offrirent aussi leurs clefs; il eut la générosité de les renvoyer à Maximilien, qui, sans rien faire pour la cause commune, recueillit du sein de son indolence les fruits de l'activité des François.

Les Vénitiens désespérant de pouvoir garder leurs possessions de terre ferme, se resserrerent dans les Isles de leur Golphe. Cette superbe Venise, qui avoit insulté tant de Nations, apprit à son tour à souffrir des insultes : cinq ou six cens volées de canon tirées contre elle à coup perdu de la Chaffousine, lui montrerent ce que le Roi pouvoit faire, s'il eût eu plus d'ambition & moins d'équité.

Dans cette grande consternation, les Vénitiens ne s'abandonnerent pourtant pas eux-mêmes. Des Négociations utiles réparerent le malheur de leurs armes ; ils détacherent le Pape de la Ligue de Cambray, & le Pape en détacha les autres Alliés. Content des Vénitiens, il se livra tout entier à sa haine pour la France, il lui suscita des ennemis de toutes parts ; il anima contre elle le jeune Roi d'Angleterre Henri VIII. par des exhortations & par des présens ; il souleva les Suisses par l'éloquence impétueuse & les intrigues adroites de Scheiner, Evêque de Sion, dont un Chapeau devoit récompenser les succès, il conclut avec Ferdinand & les Vénitiens la Ligue qu'ils nommerent *Sainte*, & dont l'objet principal étoit d'enlever le Milanès à la France.

Ce projet n'avoit pas en sa faveur

le moindre prétexte d'équité : les droits de Louis XII. sur le Milanès n'admettoient ni concurrence ni restriction, c'étoit le Patrimoine de Valentine Visconti, son ayeule, femme de Louis Duc d'Orléans, frere de Charles VI. assassiné dans la rue Barbette, par le cruel Jean de Bourgogne.

Charles Duc d'Orléans & le Comte d'Angoulême, tous deux fils de Louis, furent faits prisonniers par les Anglois à la bataille d'Azincourt, & leur prison qui dura vingt-cinq ans les empêcha de recueillir la succession de Valentine leur mere.

Un Aventurier célébre, dont le pere avoit quitté la charrue pour les armes, profita de leur disgrace & s'empara du Milanès : Louis XI. qui haïssoit la Maison d'Orléans, & qui

craignoit l'élévation des Princes de ſon Sang, favoriſa cette uſurpation, & Charles d'Orléans mourut ſans l'avoir vû ceſſer.

Louis d'Orléans ſon fils, qui fut depuis Louis XII. ne put ſous le regne de Charles VIII. tenter l'expédition du Milanès; les perſécutions de la Ducheſſe de Beaujeu, les intrigues de Bretagne, ſa priſon, la haine de Charles VIII. étoient des obſtacles invincibles.

Il parvint enfin au Throne par le chemin utile de l'adverſité, & après avoir donné ſes premiers ſoins au ſoulagement du Peuple, au maintien des Loix, à l'adminiſtration de la Juſtice, il entreprit avec le ſecours des Vénitiens, alors ſes amis, la conquête du Milanès; il chaſſa ſans peine de ce Duché le lâche Tyran qui le gouvernoit alors, & qui n'avoit rien

de la vertu de ſes peres : c'étoit Ludovic Sforce. Louis crut attacher les Milanois à ſon ſervice, en leur donnant Trivulce, un de leurs compatriotes, pour Gouverneur : celui-ci fit tout ce qu'il falloit pour faire regretter la domination des Sforces ; il développa en toute occaſion un caractere ſi dur & ſi fier, il affecta ſur ſes égaux une ſupériorité ſi choquante, il protégea ſi hautement les Guelphes, il perſécuta ſi imprudemment les Gibelins qu'il pouſſa Milan à la révolte.

Sforce, moins odieux que Trivulce, arrivant à la tête d'une armée de Suiſſes & de Bourguignons, y fut reçu avec joie : Trivulce en ſortit furieux & humilié, mais le triomphe de Sforce fut court : livré aux François par les Suiſſes eux-mêmes, il paſſa dans la captivité le

reste de ſes jours, & Milan rentra ſous l'obéiſſance du Roi.

Ce fut dans cette expédition que les Suiſſes commencerent à irriter Louis XII. par l'uſurpation de la Ville de Bellinzone, dont ils s'emparerent en retournant dans leur pays : cette Place étoit pour eux la clef du Milanès ; le Roi en exigea la reſtitution avec hauteur ; les Suiſſes s'obſtinerent à la garder, & le Roi qui avoit beſoin de cette Nation belliqueuſe pour d'autres expéditions dévora cet outrage ; mais dans la ſuite, l'orgueil des Suiſſes augmentant à proportion du beſoin qu'on pouvoit avoir de leurs ſervices, ils les mirent enfin à ſi haut prix, que le Roi réſolut de s'en paſſer & d'employer à leur place les Ligues Griſes. Les Suiſſes ne furent que trop ſenſibles à ce mépris ; il reſtoit un rejetton de la

famille des Sforces, ils résolurent de le rétablir à Milan pour se venger de Louis XII. La Politique trouvoit son compte dans ce projet, aussi-bien que la haine ; ils n'eussent mis qu'un fantôme sur le Throne de Milan, & ils eussent regné sous le nom de ce Duc qui leur auroit dû sa Couronne, & qui n'auroit pû la conserver sans eux.

Tel étoit donc alors l'état des affaires de la France ; un orage terrible & inévitable se formoit contre elle. Le Roi d'Angleterre la menaçoit sourdement ; Jules, Ferdinand & les Vénitiens l'attaquoient ouvertement ; Maximilien hésitoit, délibéroit, & attendoit le succès pour se déterminer ; les Suisses furieux inondoient l'Etat de Milan ouvert de tous côtés & dénué de tout : on crut que le Roi consentoit à le perdre, lors-

qu'on vit qu'au lieu d'y envoyer de puiſſans ſecours & des Capitaines expérimentés, il ſe contentoit d'en confier la défenſe au jeune GASTON qui n'avoit point encore eu de commandement.

Mais ſes talens ſupérieurs, les reſſources étonnantes de ſon génie, cette activité ſi propre à rétablir les affaires les plus déſeſpérées n'avoient pu échapper à la pénétration de Louis XII. Ce Monarque qui ſe connoiſſoit en hommes, ſçavoit qu'en envoyant Nemours, il envoyoit plus qu'une Armée.

Nemours arrive, il recueille les foibles débris des Troupes Françoiſes, il ſent qu'une extrême prudence peut ſeule les conſerver : cependant ſeize mille Suiſſes ravageoient le Milanès ſans obſtacle ; Nemours s'approche, il ſemble vouloir les attaquer ; les

les Suiſſes attendoient de ſa jeuneſſe ce coup de déſeſpoir dont l'effet eût été de les rendre maîtres par une ſeule bataille de tout le Duché. Nemours démêle leurs vûes & leur cache les ſiennes, il ne fait pas une démarche qui ne tende à confirmer leur erreur, il leur préſente toujours les apparences d'une bataille prochaine; il veut par-là les rendre moins attentifs ſur la ſubſiſtance de leur armée, & les forcer par la diſette des vivres à quitter un pays gardé avec ſoin & dépourvu de tout; il avoit eu la précaution de renfermer, autant qu'il avoit pû, toutes les proviſions de bouche dans les Villes & dans les Châteaux.

Les Suiſſes s'étant avancés juſqu'à Galeria, GASTON vint ſe poſter à Legnano; les Suiſſes ne douterent plus de la bataille: GASTON ſçut

l'éviter en paroiſſant toujours la chercher ; il ſe contentoit de fatiguer les Suiſſes par des eſcarmouches continuelles. Ceux-ci inſtruits du petit nombre de ſes Troupes, eſſayerent de le forcer dans ſon camp : ils furent repouſſés avec perte juſques dans Galeria. GASTON alors ſortit de ſes lignes & recula juſqu'aux Fauxbourgs de Milan, attirant toujours ſur ſes traces l'ennemi uniquement attentif à ſaiſir l'inſtant d'une action déciſive ; il ne put jamais le trouver, & fruſtré enfin de ſon eſpérance, il ſembla vouloir inveſtir les François dans Milan. Mais GASTON étoit bien averti qu'on n'en feroit rien ; il avoit intercepté une Lettre des Suiſſes dans laquelle ils ſe plaignoient de manquer d'artillerie & de vivres, & de ne recevoir aucunes nouvelles ni du Pape, ni des Eſpagnols, ni des

Vénitiens qui avoient promis de leur fournir tous les ſecours néceſſaires : GASTON profita de cette Lettre, & fit garder les frontieres avec tant de ſoin que les Suiſſes n'eurent aucune nouvelle ni des Cantons ni des Confédérés.

Cependant GASTON remportoit tous les jours quelque avantage ſur eux, ſoit par lui-même, ſoit par ſes plus fameux Capitaines, la Fayette, d'Alegre, Conty, Bayard, &c. Ce dernier ſur-tout, dont la valeur efface tout ce que la Fable offre de plus incroyable dans ce genre, immola un jour cinq cens Suiſſes aux mânes de ſon ami Conty qu'ils avoient tué la veille. Enfin affoiblis, épuiſés par ces pertes continuelles, & incapables de réſiſter à des Héros qui combattoient par ſentiment encore plus que par devoir, les Suiſſes firent un mouve-

ment pour gagner la riviere d'Adde & entrer dans le Bergamaſque.

GASTON ſortit alors de ſes retranchemens, il ſuivoit leur marche & la troubloit ſans ceſſe ; il ſembloit voler autour d'eux, il les attaquoit en tête, en queue, en flanc. Son armée s'augmentoit tous les jours autant que l'armée ennemie dépériſſoit ; il commençoit à pouvoir attendre la bataille ſans la déſirer ni la craindre, lorſqu'un Officier Suiſſe vint de la part de ſes compatriotes lui offrir d'évacuer le Milanès, pourvû qu'on leur payât à l'inſtant un mois de ſolde. Cette propoſition, qu'on leur eût faite avec plaiſir, fut rejettée, parce qu'ils la faiſoient : on marchanda, on offrit le quart de ce qu'ils demandoient. L'Officier revint le lendemain, & pour punir les François d'avoir balancé, il demanda le

double de ce qu'il avoit demandé d'abord : cette fierté surprit, on craignit qu'elle ne fût fondée ; on marchanda encore, & on offrit le double de ce qu'on avoit offert la veille ; ce n'étoit toujours que le quart de la demande actuelle. Le jour suivant un Trompette vint déclarer à GASTON avec menace, que son économie lui coûteroit cher ; que les Suisses ne vouloient plus d'accommodement, & qu'ils alloient faire la guerre la plus vive & la plus opiniâtre. Cependant tout ce grand appareil de menace & de fierté couvroit la retraite des Suisses, qui pendant cette négociation reprenoient secrettement la route du Lac de Côme, d'où ils rentrerent dans leurs montagnes ; on rit beaucoup de ce stratagême : on trouva plaisant que les Suisses eussent prétendu tromper les François, &

on ne ſe tint point du tout pour trompé ; on étoit trop content d'être délivré d'eux à ſi bon marché.

C'eſt ainſi que par un mélange admirable de la lenteur de Fabius & de la vivacité d'Annibal, GASTON aſſura le Milanès à la France qui déſeſpéroit de le conſerver. Le Roi que ce jeune Héros reproduiſoit en Italie avec tant d'éclat, fut plus flatté encore de la gloire de ſon neveu, que de l'humiliation de ſes ennemis & de la conſervation de ſon Patrimoine.

GASTON ne laiſſa point ſes ſuccès infructueux ; il fortifia le Milanès, il augmenta ſes troupes, il profita de la réputation que ſa bonne conduite lui avoit donnée pour négocier utilement avec quelques Etats d'Italie, il détermina Florence à la neutralité : c'étoit obtenir beaucoup de cette République fortement préve-

nue contre la France. Il obtint davantage de Boulogne ; elle étoit alors ſous la domination des Bentivoglio, Maiſon illuſtre d'Italie, ennemie irréconciliable du Pape ; elle conſentit à recevoir Garniſon Françoiſe.

L'armée des Alliés parut enfin dans la Romagne ; elle étoit commandée par Raimond de Cardonne, Viceroi de Naples, homme ſans tête & ſans courage, que le Pape appelloit par mépris *Madame de Cardonne :* ce n'étoit en effet qu'une femme, mais cette femme commandoit à des Héros, à Fabrice Colonne qui avoit ſauvé le Pape dans Boulogne, lorſque Chaumont (qui depuis en demanda l'Abſolution) avoit penſé l'y ſurprendre ; à Antoine de Leve, qui avoit vaincu d'Aubigny à la ſeconde bataille de Séminare ; au Marquis de Peſcaire, qu'on vit dans la

ſuite commander les Armées Eſpagnoles avec tant de ſuccès & qui s'annonçoit alors à l'Europe par ſon courage ; à Pierre de Navarre, Soldat de fortune, éleve de ce perfide, mais illuſtre Conſalve, connu dans l'Europe ſous le nom *du Grand Général*. Pierre de Navarre s'étoit rendu ſur-tout redoutable dans les ſiéges par l'art des mines qu'il avoit ou inventé ou du moins fait connoître le premier. Tels étoient les hommes que GASTON avoit à combattre ; il pouvoit ſe flatter d'avoir trouvé des ennemis dignes de ſon courage.

Les Allies déterminés par la haine du Pape contre les Bentivoglio, mettent le ſiége devant Boulogne : leur armée étoit d'environ vingt mille hommes, la Garniſon foible, la Place mal fortifiée : le canon du Viceroi fit en vingt-quatre heures à la muraille

une bréche de cent toiſes, qui invita les aſſiégeans à tenter l'aſſaut. Cette entrepriſe ayant mal réuſſi, Navarre employa ſon Art terrible, mais avec un ſuccès bien bizarre : il avoit placé ſes fourneaux ſous la muraille derriere laquelle les aſſiégés affectant la contenance la plus fiere, bravoient les efforts de leurs ennemis : un ſecours de mille Fantaſſins & de cent quatre-vingt Gendarmes, que le Duc de Nemours venoit de leur envoyer, redoubloit encore leur courage. Les aſſiégeans en ſilence attendoient l'effet de la mine ; Navarre leur promettoit une bréche ſi large qu'ils ne ſeroient plus repouſſés. La poudre éclata tout-à-coup avec un bruit épouventable, qui ſembloit annoncer la ruine de toute la ville ; mais on prétend que la muraille enlevée ſi haut que les aſſiégeans & les aſſiégés eu-

rent le temps de s'entrevoir & de ſe reconnoître, retomba ſi perpendiculairement & ſe repoſa ſur ſes fondemens avec tant de juſteſſe, qu'à peine y appercevoit-on quelques légeres fentes. Les aſſiégeans comprirent que les fourneaux s'étoient trouvés placés trop préciſément ſous la muraille, mais les Boulonnois ne manquerent pas de voir un miracle dans cet accident ſingulier, & d'y reconnoître une Providence particuliere qui combattoit pour eux contre leurs ennemis.

Cependant le canon continuoit d'augmenter la bréche, l'aſſaut pouvoit être donné avec ſuccès; le danger étoit preſſant, GASTON étoit éloigné, il aſſembloit ſes troupes à Final ſur les frontieres du Modénois. Averti par les Bentivoglio de l'état de la place, il part, il marche toute la nuit; les glaces qui couvrent la

terre, la neige qui tombe en abondance, rien ne l'arrête ; il traîne à travers tant d'obſtacles une armée de quinze mille hommes qu'il remplit de ſon ardeur : il arrive au jour devant Boulogne ; il traverſe le camp ennemi, &, comme tout eſt miraculeux dans ce ſiége, il le traverſe ſans être apperçu, tant la neige étoit épaiſſe & abondante : il entre enfin dans la ville. Emporté par ſon courage infatigable, il vouloit courir ſur le champ à l'ennemi ; mais d'Alegre lui demanda grace pour des ſoldats épuiſés de fatigue & accablés de ſommeil, dont la force eût mal ſecondé le zèle.

GASTON accorda donc malgré lui le reſte du jour & la nuit ſuivante au repos néceſſaire. Pendant cet intervalle, il prend fantaiſie à un Cavalier Albanois qui ſervoit dans l'ar-

mée de France, d'aller voir la campagne & de s'approcher du camp des ennemis : on l'entoure, on l'arrête, on le conduit à Cardonne, qui lui demande des nouvelles des assiégés : *Je n'en sçais point*, dit-il, *j'arrive dans la Place. Avec qui ? Avec* GASTON DE FOIX. A ce nom terrible, Cardonne est comme frappé de la foudre : tous ces vieux Capitaines se regardent avec étonnement & avec effroi ; GASTON leur paroît un Dieu descendu du Ciel pour sauver Boulogne : ils ne s'obstinent plus à une attaque inutile, ils font défiler secrettement leur artillerie & leur bagage, levent le siége & se retirent à Imola : les François n'eurent que le temps de courir après l'arriere garde, d'où ils ramenerent trente chariots chargés de bagage & deux cens prisonniers.

Mais tandis que la Ligue confondue fuyoit devant Nemours, les Vénitiens qui pour faire diverſion n'avoient pas joint l'Armée des Confédérés, s'emparoient par intelligence de la Ville de Breſſe, la plus importante des conquêtes du Roi en Italie après Milan.

Breſſe, comme preſque toutes les Villes d'Italie, étoit diviſée en deux factions, à la tête deſquelles on voyoit les Maiſons rivales d'Avogaro & de Gambara. Celle-ci attachée aux François, jouiſſoit de toute la faveur de ces nouveaux Maîtres, &, ſelon l'uſage, en accabloit ſes ennemis. Le Comte d'Avogaro demanda juſtice au Duc de Nemours de quelque inſulte que le Comte de Gambara lui avoit faite: ce Général lui promit ſatisfaction & l'oublia, mais le Comte d'Avogaro s'en ſouvint trop bien; il ſou-

leva tout ſon parti contre les François ; il appella ſecrettement les Vénitiens, & les ayant introduits dans la Ville, il ſe joignit à eux, attaqua le Gouverneur, & le força de ſe retirer au Château, d'où il put à peine informer le Duc de Nemours de cette révolution & lui demander du ſecours.

Ce Général étoit encore à Boulogne : quarante lieues, trois grandes rivieres, le Pô, le Mincio, la Chieſa, le ſéparoient de Breſſe, dont le Château vivement preſſé ne pouvoit ſe défendre long-temps. Ces rivieres étoient débordées, la glace & la neige couvroient les campagnes, les chemins étoient preſque impraticables, le tranſport de l'artillerie, dont on ne pouvoit pourtant point ſe paſſer, ſembloit impoſſible ; mais des obſtacles invincibles pour tout autre irri-

toient GASTON & ne l'arrêtoient jamais : il part, il force la marche de ſon armée ; il lui fait faire en un jour juſqu'à trente milles d'Italie. Baglion s'avance à la tête d'un corps nombreux de Vénitiens pour retarder ſa courſe & lui diſputer le paſſage du Mincio. GASTON indigné de ce nouvel obſtacle, le charge avec tant de furie, qu'en un quart-d'heure toute l'infanterie fut taillée en piéces, quatre-vingt-dix hommes d'Armes faits priſonniers, le reſte noyé. Baglion lui-même penſa l'être ; il dut ſon ſalut dans cette périlleuſe occaſion à la force de ſon cheval qui le porta heureuſement à l'autre bord : toute l'artillerie, tout le bagage furent abandonnés au Vainqueur.

La nouvelle de ce ſuccès portée à Breſſe, ranima le courage des défenſeurs du château par l'aſſûrance d'un

prompt ſecours, & d'un ſecours conduit par GASTON même. Ce jeune Héros avoit fixé la victoire ; elle ne balançoit jamais un moment entre lui & ſes ennemis : il paſſe le Mincio, il pourſuit ſa courſe ou plutôt ſon vol ; il rencontre encore un camp volant des Vénitiens ; il l'attaque, le détruit, fait ſon chef priſonnier ſans preſque s'arrêter ; il arrive, il entre dans le château de Breſſe ſans trouver de réſiſtance : en entrant, il apperçoit derriere lui un Couvent où les ennemis avoient placé trois mille hommes qui auroient pû l'incommoder beaucoup dans l'attaque de la ville ; il y court à l'inſtant avec cinq cens fantaſſins : il emporte ce poſte, malgré l'avantage de ſa ſituation & l'inégalité des forces.

Tant de préſages malheureux ne paroiſſoient point avoir découragé la ville ;

ville ; elle préparoit une vigoureuſe défenſe : le Comte d'Avogaro ſentoit qu'il n'avoit à choiſir qu'entre la mort & la victoire. Les Vénitiens, qui connoiſſoient toute l'importance de cette place, ne négligeoient rien pour la conſerver. La garniſon montoit à près de vingt mille hommes ; GASTON n'en avoit gueres plus de dix mille, mais c'étoient tous ſoldats éprouvés, capables de tout oſer, & que leur Général avoit accoutumés à vaincre. L'élite de la Nobleſſe Françoiſe environnoit GASTON & brûloit de courir ſur ſes pas à la gloire ; GASTON ne laiſſa point languir leur impatience. Après une ſeule nuit de repos, il diſpoſe tout pour l'attaque : il ordonne à d'Alegre de ſe placer derriere la ville vis-à-vis la porte de Saint Jean, la ſeule que les ennemis n'euſſent point murée, tandis

qu'avec ſa Gendarmerie il occupe le terrein qui étoit entre la ville & le château. Avant de donner le ſignal, il promet aux ſoldats le pillage de la ville ; mais il leur défend, ſous peine de la vie, d'y courir avant d'avoir entierement détruit ou chaſſé les ennemis, & cet ordre ſi difficile fut ponctuellement exécuté, tant le ſoldat aimoit & craignoit GASTON.

L'attaque commence, l'ennemi fait un feu terrible que les François eſſuient ſans s'ébranler : en même temps le canon du château foudroie les murailles & y fait pluſieurs bréches ; les François y arrivent en comblant le foſſé. Là, il fallut rendre un combat terrible à coups de haches, de piques & d'épées. Le Chevalier Bayard, qui dans cette grande journée ſe ſurpaſſoit lui-même par des efforts extraordinaires de valeur,

frappé à la cuisse d'un coup de pique si violent que le fer & le bout du bois y demeurerent, tomba baigné dans son sang ; on l'emporta. L'armée qui le crut mort, & qui sentit tout le malheur de cette perte, commençoit à s'ébranler ; GASTON une pique à la main vint le remplacer lui-même. *Mes enfans*, s'écria-t-il, *vengeons la mort de ce brave Chevalier.* Son exemple, ses cris, son désespoir raniment les soldats ; leur valeur tourne en rage, chacun d'eux devient un Bayard plus redoutable encore que celui qui vient de disparoître. GASTON plus redoutable qu'eux tous, saute le premier sur les retranchemens qui sont forcés à l'instant : la frayeur saisit les assiégés, ils fuient en désordre, & on les poursuit si vivement qu'ils n'eurent le temps ni de lever ni d'abattre le pont qui

communiquoit à la ville ; les vainqueurs y entrerent avec eux. Dans la plus grande chaleur de ces grands mouvemens, GASTON fit faire halte à ſes Troupes au-delà du pont, avec une facilité qui prouvoit mieux que tout le reſte combien il avoit acquis d'autorité ſur elles.

On reconnut bien tôt la néceſſité d'une conduite ſi ſage. La Gendarmerie Vénitienne, toute la Cavalerie Légere & une bonne partie de l'Infanterie parurent en bataille dans la place, toutes prêtes à profiter du déſordre des François. Alors le combat devint encore plus vif & le péril plus preſſant ; il fallut forcer dans chaque rue des ennemis déſeſpérés, dont le ſalut dépendoit de n'en point attendre ; d'un côté les ſoldats de la garniſon s'attachoient à vendre chérement leurs vies ; de l'autre les ha-

bitans montés ſur les toits de leurs maiſons, tiroient ſur les François, les accabloient de pierres & d'eau bouillante : cette réſiſtance dura une demi-heure ; enfin l'impétuoſité françoiſe en triompha. Les Vénitiens & les Breſſans veulent fuir par cette porte de Saint Jean qu'ils avoient laiſſée ouverte ; ils y trouvent d'Alegre avec des troupes toutes fraîches qui les repouſſe dans la ville. Ce ne fut plus alors qu'un maſſacre horrible qui aſſouviſſoit la fureur des Soldats ſans aſſûrer davantage la victoire, mais il falloit diminuer le nombre des ennemis. Leur perte paſſa douze mille hommes, tandis que GASTON en perdit à peine cinquante, par le talent ſingulier qu'il avoit de ménager ſes troupes, même en les expoſant aux plus grands dangers. Sa vivacité foudroyoit, conſternoit les ennemis ;

ils le rencontroient par-tout, ils sembloient enchaînés à son aspect. Le Provéditeur André Gritti, Chef des Vénitiens, fut fait prisonnier; on prit aussi le Comte d'Avogaro & son fils, auteurs de la défection de Bresse.

Gritti étoit un prisonnier ordinaire & fut traité comme tel, mais le Comte d'Avogaro passoit pour un rébelle; toute l'armée demandoit à grands cris son supplice & celui de son fils: il commençoit déja dans le fond de leur cœur par le spectacle affreux du pillage de leur Patrie & de la désolation de leur famille, contre laquelle tout fut permis. En vain, pour échapper à la honte de l'échafaud, représentoient-ils qu'étant nés Sujets des Vénitiens, ils n'avoient fait que réclamer le secours de leurs Maîtres naturels contre l'oppression dans laquelle ils gémissoient: on écou-

ta plus la politique que la justice ; on crut qu'il falloit effrayer par un grand exemple des Peuples nouvellement conquis & mal soumis encore. En général, les hommes ne connoissent point assez le pouvoir de la clémence sur les cœurs, la sévérité leur paroît plus sûre ; cependant la crainte ne retient que quand on n'a pas le pouvoir de nuire ; la reconnoissance & l'amour attachent dans tous les temps par les nœuds les plus forts.

Le Comte d'Avogaro appartenoit aux Maisons les plus considérables de Bresse ; son malheur acheva de combler la désolation publique : on plaignoit sur-tout son fils, dont la jeunesse, les vertus & la valeur admirée par GASTON lui-même étoient dignes d'un autre sort ; il n'étoit point coupable, il avoit suivi la nature & son devoir. GASTON vit

toute la Ville tomber à ſes pieds pour demander leur grace, il crut devoir être inéxorable; il les plaignit & les envoya au ſupplice.

Ces deux infortunés, inſenſibles à leur propre perte, ſentoient avec horreur la douleur de voir périr honteuſement l'un ſon fils, l'autre ſon pere; chacun vouloit être frappé le premier; & ne demandoit point d'autre grace; le profond déſeſpoir, l'agitation violente de leur ame éclatoit ſur leur viſage. Le Peuple en ſilence entouroit l'échafaud & fondoit en larmes, tournant les yeux en tremblant ſur le Duc de Nemours, dont la grande triſteſſe ſembloit laiſſer encore quelque eſpérance; mais à ce calme douloureux ſuccéderent tout-à-coup des cris perçans, lorſque le Comte d'Avogaro, arrivé ſur l'échafaud, ſe traîna vers ſon fils pour lui dire

dire les derniers adieux, & qu'on vit les efforts que faiſoient ces malheureux pour s'embraſſer malgré leurs liens. Dans ce moment, le Duc de Nemours qui ſentoit ſes entrailles émues, & qui croyoit la rigueur néceſſaire, fit un ſigne, & les deux têtes tomberent à ſes pieds.

C'étoit une ombre qui ſe mêloit à l'éclat du plus beau triomphe, mais les François ne voyoient que le triomphe; ils s'enyvroient d'admiration & de plaiſir; ils concevoient à peine, dans les tranſports de leur joie, qu'un jeune homme, qui touchoit preſque encore à l'âge de l'enfance, & qui n'avoit jamais commandé, pût ainſi tout prévoir, tout réparer, tout entreprendre, tout exécuter, éluder & livrer ſi à propos des combats, faire voler des Troupes en un inſtant d'un bout de l'Italie à l'autre, déconcerter

tous les projets des Capitaines les plus expérimentés, délivrer & forcer des Places à leur vûe, détruire des armées ſans affoiblir la ſienne, écraſer la force, confondre l'artifice, & faire en quinze jours ce que le Général le plus actif & le plus heureux feroit à peine en pluſieurs campagnes.

Le Roi apprenant cette accumulation rapide d'exploits étonnans, verſoit des larmes de joie & de tendreſſe. Ce Héros qui le vengeoit ſi noblement de ſes ennemis, étoit ſon neveu par la naiſſance, & ſon fils par les ſentimens. Le Roi l'avoit élevé lui-même, il l'avoit formé au grand Art de la guerre; s'il profitoit de ſes ſuccès comme ſon maître, il en partageoit encore plus la gloire comme ſon pere & ſon ami.

Dans ce torrent de bonne fortune,

il ſe hâta de lui donner un ordre que GASTON brûloit d'exécuter, c'étoit d'achever la deſtruction de l'armée de la Ligue par une bataille générale qui terminât la guerre en Italie. GASTON en avoit déja ſenti la néceſſité ; c'étoit en effet le ſeul moyen, mais c'étoit un moyen ſûr de détacher le Pape de la Ligue, d'empêcher l'Empereur d'y entrer, de contenir les Suiſſes dans leurs montagnes, & le Roi d'Angleterre dans ſon iſle.

Les mêmes motifs qui déterminoient GASTON à tenter le ſort des armes, étoient pour l'armée de la Ligue autant de raiſons de l'éviter ; mais la plus forte de ces raiſons étoit la terreur qu'inſpiroit le nom de GASTON. On ſe ſouvient de la précipitation avec laquelle les Confédérés avoient levé le ſiége de Boulo-

gne à la premiere nouvelle de ſon arrivée ; ils avoient reſpiré lorſqu'ils l'avoient vû tourner ſes coups du côté de Breſſe ; ils eſpéroient que cette expédition le retiendroit plus long-temps, que peut-être même il y ſuccomberoit ; leur terreur redoubla lorſqu'ils virent GASTON victorieux accourir pour les combattre, ſans leur avoir ſeulement laiſſé le temps de délibérer ſur ce qu'ils avoient à faire.

Ils l'attendirent dans de bons retranchemens ſous le canon de Forli, bien ſûrs qu'il ne les y attaqueroit pas : l'art du Vainqueur conſiſtoit à les en arracher, le leur à n'en ſortir jamais. Les Alliés faiſoient alors contre GASTON, ce que lui-même avoit fait contre les Suiſſes dans le Milanès. On pouvoit lui appliquer ce que Tite-Live dit d'Annibal, lorſque

la prudence de Fabius l'enferma entre les rochers de Formies & les sables de Linterne, *nec Annibalem fefellit suis se artibus peti.* Mais GASTON en évitant la bataille que les Suisses lui offroient, avoit traversé toutes leurs entreprises, les avoit battus mille fois en détail, & avoit fini par les affamer & les chasser du pays qu'il défendoit contre eux. Les Alliés au contraire, ne retiroient d'autre avantage de leur inaction que celui de ne point combattre & de ne point périr; GASTON les outrageoit tous les jours impunément par de nouveaux succès. Il prit à leur vûe Castel-di-Solarolo, Colignola, Granarolo; il espéroit à chaque siége qu'ils viendroient au secours, & c'étoit où il les attendoit: mais GASTON leur paroissoit toujours plus redoutable que ces Places n'étoient im-

portantes ; il avoit beau conquérir ; les Alliés reſtoient immobiles. *Voilà*, s'écrioit-il, *une lâcheté bien opiniâtre ; il faudra pourtant qu'elle cede.*

En effet, les Colonnes, les Peſcaire, les Navarre s'indignoient que Cardonne enchaînât ainſi leur valeur dans l'oiſiveté d'un camp ; la patience leur échappa entierement, quand ils virent GASTON encouragé par leur foibleſſe, mettre le ſiége devant Ravenne. L'importance de cette Place, ſa richeſſe, la multitude de ſes habitans, ſa ſituation dans l'Etat Eccléſiaſtique ne laiſſoient plus aucun prétexte à l'indolence ; Cardonne alléguoit en vain les ordres de la Cour d'Eſpagne, on ne l'écouta plus : Marc-Antoine Colonne partit pour ſe jetter dans la Place, après avoir tiré parole des Confédérés qu'ils la vien-

doient ſecourir ; il ne ſçavoit pas que le vigilant Nemours ayant fait une marche forcée, s'étoit placé entre eux & Ravenne, de ſorte qu'aucun ſecours ne pouvoit y entrer ; Colonne alloit infailliblement donner dans l'armée des François, ſi par un bonheur extrême ſes guides ne l'euſſent égaré. Cette erreur le ſauva ; il entra heureuſement dans Ravenne par un autre côté avant que la Place fût attaquée. Elle ne tarda pas à l'être avec la plus grande vivacité : l'artillerie ayant fait en vingt-quatre heures une bréche de vingt toiſes, Nemours qui n'avoit pas de temps à perdre, réſolut de donner l'aſſaut ; les vivres commençoient à lui manquer. L'Empereur qui juſqu'alors étoit reſté dans l'alliance de la France, vouloit la quitter pour la Ligue, ou du moins garder la neutralité ; les

Allemans qui étoient dans l'armée de GASTON avoient même reçu l'ordre de ſe retirer ; mais cet ordre ne ſervit qu'à faire voir l'attachement des Troupes, tant Françoiſes, qu'Allemandes, pour GASTON ; celles-ci ne voulurent point le quitter. Le Capitaine Jacob qui les commandoit, diſſimula ſon ordre juſqu'après la bataille, à laquelle on prévoyoit que le ſiége de Ravenne alloit enfin forcer les ennemis. GASTON preſſa donc l'aſſaut, quoique la bréche ne fût point aſſez large, & qu'il s'attendît bien à être repouſſé, mais il falloit effrayer les Alliés.

Si ce premier choc ne réuſſit pas, il fit du moins comprendre aux aſſiégés que la Ville ne réſiſteroit pas à un ſecond ; ils ſongerent donc ſérieuſement à s'en garantir, & déja ils commençoient à capituler, lorſque

l'armée des Alliés s'avança pour les défendre.

GASTON plein de confiance & de joie crut déja l'avoir vaincue ; il envoya le Chevalier Bayard à la découverte. Celui-ci observa selon sa coutume, c'est-à-dire, en combattant, en répandant l'allarme, en renversant des tentes, en enlevant des quartiers, en faisant des prisonniers : sur le compte qu'il rendit de la contenance, de l'ordre & de la disposition des ennemis, on résolut de les attaquer dès le lendemain. Nemours rangea son armée en bataille. Le Duc de Ferrare, & la Palice, Grand Maître de la Maison du Roi, commanderent l'aile droite, appuyée à la riviere de Ronco ; Brézé, Grand Sénéchal de Normandie étoit au corps de bataille avec le Cardinal de Saint-Severin, Légat du Concile de Pi-

se (a). Bozzolo, Capitaine Milanois, commandoit l'aile gauche ; GASTON se réserva la gloire d'être par-tout avec l'élite de la Cavalerie dont il étoit entouré : il confia le soin au brave d'Alegre de repousser les sorties, que la Garnison de Ravenne pourroit tenter pendant la mêlée, & d'empêcher toute surprise de ce côté-là.

Les ennemis formerent leur ordre de bataille sur celui des François : Cardonne étoit au centre ; Pierre de Navarre commandoit l'aile droite, toute composée de vieux Guerriers Espagnols ; Fabrice Colonne & Pescaire étoient à l'aile gauche : Cardonne les retenoit pourtant encore dans

(a) Ce Concile avoit été convoqué par l'Empereur & par Louis XII. pour la déposition de Jules.

leurs retranchemens ; il avoit une peine extrême à consentir au combat, car c'étoit le jour de Pâques.

Cependant la premiere décharge de l'artillerie Françoise, ayant prodigieusement éclairci les rangs de la Cavalerie Légere de Pescaire & des Gendarmes de Colonne, ils envoyerent demander à Cardonne la permission d'aller à l'ennemi ; Cardonne la refusa : seconde décharge plus violente encore que la premiere ; nouvelle instance pour combattre, nouveau refus. Colonne s'écrioit : *Faut-il mourir ainsi pour l'opiniâtreté d'un faquin ? Mourrons-nous sans nous venger ? O mes amis ! où est notre courage ?* En parlant ainsi, on le voyoit frémir, pleurer de rage, se dévorer lui-même. Enfin à la troisiéme décharge, Pescaire & lui s'élancent furieux hors des retranchemens ; ils

prennent le parti de désobéir à un Général si peu digne de les commander ; ils tombent sur l'Escadron de Nemours & de Bayard ; ils essayent de l'envelopper, ils sont repoussés ; ils reviennent à la charge : Nemours & Bayard alloient succomber, quand d'Alegre, qui voit leur danger, quitte son poste & vole à leur défense ; il les dégage, & leurs efforts réunis mettent en fuite Colonne & détruisent sa Troupe.

Ce succès important coûta bien cher au malheureux d'Alegre ; il apprend dans l'instant que son fils vient d'être tué en combattant à côté du Duc de Nemours, avec une valeur digne de son nom : d'Alegre avoit perdu quelque temps auparavant un autre fils ; il sentit en ce moment qu'il venoit de les perdre tous deux, le désespoir le saisit ; il ne songe plus

à vaincre, il ne veut que périr. *Je vous ſuis, mes enfans !* crioit il d'une voix douloureuſe, & il ſe précipitoit dans le péril & dans la mort qu'il fut trop heureux de trouver. C'étoit un des plus vertueux, des plus braves & des plus habiles Capitaines de ſon temps. Bayard qui n'aimoit que la vertu, étoit ſon ami; GASTON l'honoroit de ſa confiance.

Dans ce moment, ces deux Héros épouvantoient le foible Cardonne, qui ayant vû le combat engagé, avoit rougi d'en être ſimple ſpectateur, & étoit enfin ſorti de ſes retranchemens; la Cavalerie de GASTON renverſa la ſienne ſans effort. A cet aſpect, Cardonne ſuivi d'Antoine de Leve, qui dans la ſuite répara bien cet affront, prend la fuite avec effroi; il ne s'arrêta qu'à Ancône, à trente lieues du champ de

bataille. GASTON, ſans s'amuſer à le pourſuivre, vola auſſi-tôt à des périls plus grands & à des ennemis plus redoutables.

Pierre de Navarre faiſoit alors dans l'Infanterie Françoiſe le même ravage que GASTON avoit fait dans la Cavalerie Eſpagnole ; il avoit renouvellé dans ce combat l'uſage des chariots armés de faulx, ſi terribles dans les guerres des Anciens ; il vit arriver GASTON victorieux, & n'en fut que plus animé : il ſoûtint ſes efforts ſans s'ébranler, ſon infanterie ſerrée préſentoit par-tout un front impénétrable. Le capitaine Jacob ayant voulu l'enfoncer à la tête de ſes Allemans, y fut tué : on commençoit à douter du ſuccès, lorſqu'un officier du Régiment de Jacob, nommé Fabien, remarquable par ſa grandeur & par ſa force, ſauta au milieu

des ennemis, & avec sa pique qu'il tenoit en travers & qu'il appuyoit sur celles des Espagnols, forma une ouverture par laquelle GASTON & sa Troupe pénétrerent dans leurs rangs. Alors il fallut encore des prodiges de valeur pour les rompre; on parvint enfin jusqu'à Pierre de Navarre qui fut fait prisonnier, & la victoire se déclara entierement en faveur de GASTON. Il resta maître du champ de bataille, de l'artillerie des confédérés, de leurs enseignes, de leur bagage & de leurs plus illustres capitaines.

Outre le fameux Pierre de Navarre, on comptoit parmi les prisonniers Dom Jean de Cardonne, frere du Viceroi, le Marquis de Bitonte, Fabrice Colonne, le Marquis de Pescaire, le Cardinal de Médicis, qui depuis, sous le nom de Léon X,

rendit l'Italie si floriſſante. Il étoit alors Légat du Pape : le Cardinal de Saint-Severin lui ôta ſa croix & les autres marques de la Légation, & l'envoya priſonnier à Milan.

On ne doit pas être ſurpris de trouver tant de Cardinaux les armes à la main, ſous un Pontife belliqueux & violent, qu'on avoit vû au ſiége de la Mirandole, au milieu des rigueurs de l'hyver, & malgré la foibleſſe de ſon âge & de ſa ſanté (*a*) preſſer lui-même les travaux avec une ardeur infatigable, dreſſer les batteries, animer les Soldats par careſſes, par menaces, & partager avec eux les peines & les périls.

Au reſte, rien ne manquoit à la gloire & au bonheur de GASTON;

(*a*) Il avoit ſoixante & dix ans & relevoit de maladie.

ſon

ſon triomphe étoit complet, il venoit à vingt-quatre ans d'établir ſa ſupériorité ſur tout ce que l'Europe avoit de Généraux diſtingués : il avoit anéanti la Ligue, il avoit fixé le deſtin de la France, il avoit paſſé les eſpérances de ſon Roi & de ſa Patrie ; il ne lui reſtoit plus qu'à jouir en paix de leur admiration & de leur amour & des ſentimens de ſa Maîtreſſe, car on juge bien qu'à ſon âge il en avoit une : c'étoit elle qui lui inſpiroit cette valeur extraordinaire & preſque ſurnaturelle ; c'étoit en ſon nom qu'il animoit ſes Soldats, ſelon la galanterie héroïque de ce temps-là. Avant la bataille de Ravenne, il leur dit, au rapport du Maréchal de Fleuranges, *qu'il verroit ce qu'ils feroient pour l'amour de ſa Mye ce jour-là.*

Nemours, malheureuſement trop

ſemblable à ce Général dont on a dit :

Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum;

apperçut un Corps de deux mille Eſpagnols, ſelon les uns, quatre mille, ſelon les autres, reſte de la Troupe de Navarre, qui ſe retiroient en bon ordre par le grand chemin; leur contenance fiere le frappa, il lui ſembla qu'ils emportoient avec eux la meilleure partie de ſa victoire; il courut la leur arracher, ſans examiner s'il étoit ſuivi; il crut pouvoir écraſer ſeul une Troupe inébranlable que ni ſon armée entiere, ni la priſe de leur Général, n'avoient pû forcer à ſe rendre. Lautrec, ſon couſin, couroit après lui & lui crioit : *Que faites-vous, Monſieur! attendez vos gens.* Il n'avoit avec lui qu'une trentaine de Gendarmes.

Les Espagnols à leur approche se retournent & présentent leurs piques : Nemours brise la sienne contre eux, & pousse son cheval avec violence dans leurs rangs qu'il éclaircissoit à grands coups de sabre : mais son cheval percé de toutes parts, & devenu furieux, se cabre, se renverse & expire sur lui. GASTON presque écrasé sous sa chûte, dangereusement blessé d'ailleurs & environné d'ennemis, apperçoit dans cette extrémité Lautrec démonté & blessé comme lui : *S'il faut périr*, lui dit-il, *faisons-nous regretter.* En même temps il porte de tous côtés des coups terribles sans pouvoir se relever, tant il est vivement pressé. Lautrec désespéré crioit de toute sa force aux Espagnols : *Arrêtez, ne le tuez point ; c'est le frere de votre Reine.* En effet, Ferdinand avoit épousé en secondes

TAYLO-OXFORD

nôces Germaine de Foix, sœur de GASTON. Mais des Soldats irrités par les coups qu'on leur portoit, n'entendoient point ces cris : un Espagnol que GASTON venoit de blesser, le perça d'un grand coup de pique dont il mourut : Lautrec couvert de blessures fut aussi laissé pour mort.

C'est ainsi que la témérité du trop brave GASTON creusa son tombeau dans le champ de son triomphe. La prudence qui avoit présidé à tous ses conseils, & dirigé ses démarches les plus hardies, l'abandonna un instant dans l'yvresse de sa victoire, & la fortune sembla saisir cet instant pour le punir de tant de succès qu'il devoit moins à elle qu'à sa valeur. On a dit de lui, qu'il avoit eu de la foudre le bruit, l'éclat & le peu de durée. Les larmes de toute la France firent

ſon éloge. L'armée fut conſternée ; le Roi ne voulut point entendre parler de conſolation : il eût ſoûtenu avec plus de courage la perte de ſa Couronne. Auguſte & Rome avoient moins pleuré Marcellus, & les regrets éloquens de Virgile ſur la mort de ce jeune Prince, s'appliquent d'eux-mêmes au Duc de Nemours, comme lui neveu de ſon Maître, comme lui la gloire & les délices de ſa Patrie, & plus que lui la terreur de ſes ennemis.

Si ſon ſiécle n'a pas produit de Virgile intéreſſé à immortaliſer ſa mémoire, le langage ſimple d'un Hiſtorien naïf, vaut bien peut-être les exagérations ſublimes d'un Poëte flatteur : écoutons parler le Maréchal de Fleuranges, témoin du fatal accident qu'il raconte.

» Du deüil qui feuſt mené au camp

» à cauſe de la mort de Monſieur de » Nemours, il n'en fault point par- » ler ; car jamais de Prince mort n'en » feuſt mené tel. «

Dans un autre endroit il répete encore la même choſe.

» De ſa plainte, il n'en fault point » parler, car il feuſt plaint d'amis & » d'ennemis ; & debvez ſçavoir que » ledict Seigneur Roi demena ung » merveilleux deüil de la mort de » Monſieur de Nemours ſon nepveu, » tel qu'on ne le pouvoit appai- » ſer. «

Mais n'écoutons point le même Fleuranges, lorſqu'il nous aſſûre qu'on avoit prédit à GASTON ſa victoire & ſa mort ; car que ne prédiſoit-on pas alors ? Au reſte, ce récit eſt accompagné de circonſtances frappantes, mais qui n'étoient pas difficiles à imaginer.

» Or le Baron de Chimay, qui » eſtoit honneſte Gentil-homme, ſe » cognoiſſant les choſes à venir, & » en avoit déjà dit beaucoup de véri- » tables avant la bataille, vint à lui » Monſieur de Nemours, & lui de- » manda en ceſte maniere : Or çà, » Baſtard, comment ira-t'il de ceſte » bataille & qui la gaignera ? Je vous » promets, ma foy, Monſieur, dit » le Baſtard, que vous la gaignerez, » mais vous eſtes en danger d'y de- » meurer ſi Dieu ne vous fait grace. » Sur quoy reſpondit le Sieur de Ne- » mours, que pour cela ne laiſſoit-il » point à y aller ; & quand la batail- » le feuſt gaignée, & que les Eſpai- » gnols à pied & à cheval furent » mis en fuite, ledict Sieur de Ne- » mours vint au Baſtard, & lui dit : » Et puis, Maiſtre Coquart y ſuis-je » demeuré comme vous diſiez ? Me

» voicy encores. Adonc, lui dit le » Baſtard, Monſieur, ce n'eſt point » encore faict. Et comme il achevoit » ce propos, un Archer lui vint dire: » Monſieur, voilà deux mille Eſpai- » gnols qui s'en vont tous en ordre » du long de la chauſſée; & incontinent » nent ledict Sieur demanda ſon ha- » billement de teſte pour les ſuivre, » & vint ruer ſur leſdicts Eſpaignols, » là où feuſt enlevé des piques hors » de la ſelle, & feuſt tué. «

Le Duc de Nemours étoit un trop grand homme, pour que les Écrivains de ce temps-là s'abſtinſſent de répandre ſur ſon hiſtoire un merveilleux qu'ils croyoient peut-être eux-mêmes; mais ce qui eſt véritablement merveilleux, c'eſt la réunion que la nature avoit faite dans ce jeune Prince de toutes les perfections.

Tous ſes Hiſtoriens atteſtent qu'il étoit

étoit auſſi doux avec les Officiers, auſſi affable avec les ſoldats, auſſi clément avec les vaincus, qu'il étoit fier avec les ennemis lorſqu'ils réſiſtoient. Les vieux Capitaines craignoient d'abord l'orgueil & l'indocilité que ſa jeuneſſe, ſa valeur & ſon rang ſembloient pouvoir lui inſpirer; mais il les déſabuſa par tant d'égards pour leurs conſeils, par des déférences ſi marquées, par des éloges ſi flatteurs de leurs ſervices, qu'il les força de l'aimer comme un fils, lors même qu'ils l'admiroient comme un Héros prématuré.

Les malheurs dont ſa mort fut la ſource, acheverent de mettre le comble à ſa gloire. La perte de la bataille de Ravenne fut bien moins funeſte aux Alliés, que la perte de ce ſeul homme ne le fut à la France. Privée de ce génie Tutélaire, elle

fut bien-tôt dépouillée de tous ſes Etats d'Italie ; le Milanès même lui fut enlevé, & les Suiſſes que GASTON ſeul ſçavoit contenir, y établirent Maximilien Sforce.

LETTRE

Sur le goût des François en matiere de Littérature.

QU'EST-CE que le goût ? Je n'en ſçais rien, & ſi je le ſçavois, je ne le dirois pas : trop de gens ont intérêt que les idées de l'eſprit & du goût ne ſoient jamais fixées.

Autre queſtion. Y a-t-il quelque choſe qu'on puiſſe appeller le goût général d'une Nation en matiere de Littérature ? Par exemple, voit-on ſur le mérite des productions de l'eſprit, une réunion de ſuffrages, qui annonce dans tous les François inſtruits & bien élevés, la même maniere à peu près de penſer, de

ſentir & de juger ? J'oſe trouver la choſe problématique.

Je ſçais bien qu'il y a des ouvrages dont la réputation eſt conſommée, & ne peut jamais être attaquée avec ſuccès ; je ſçais qu'il n'eſt plus queſtion aujourd'hui d'examiner ſi l'Iliade, ſi l'Énéide ſont des chefs-d'œuvre, le temps a mis le ſceau à leur gloire ; il impoſe un ſilence éternel au goût ſéditieux, qui voudroit ſecouer le joug d'une admiration devenue néceſſaire. Mais ces exemples ne me perſuadent pas : je ne reconnois plus le goût dès qu'il n'eſt pas libre, dès qu'il ne prononce pas de ſon chef, & qu'il ne fait que répéter. D'ailleurs tous ces ouvrages ſi révérés ont un malheur, c'eſt qu'ils ſont auſſi négligés qu'ils ſont vantés ; il ſemble qu'on craigne de leur manquer de reſpect en les liſant, ou

qu'on veuille, en ne les lisant point, se venger de la nécessité de les admirer.

Si l'Iliade, si l'Odissée paroissoient aujourd'hui pour la premiere fois; je vois déja nos femmes dégoûtées les rejetter avec dédain, nos Petits-Maîtres s'épuiser en bons mots sur la force grossiere d'Ajax, sur la légereté du pied d'Achille, sur les gigots & la marmite de Patrocle, sur la lessive de la Princesse Nausicaa; & nos Beaux-Esprits ne trouvant dans ces deux Poemes, ni finesse d'allusion, ni délicatesse de sentimens, décider qu'ils sont les ouvrages d'un sot qui avoit du génie.

L'Énéide ne seroit pas plus respectée. C'est, diroit-on, une Fable mal tissue, pompeusement & tristement versifiée, défigurée par des caracteres communs & manqués. Asca-

gne paroîtroit un ſot enfant ; Monſieur ſon pere ſeroit trouvé médiocrement brave à Troye, fort dévot ſur mer, un peu libertin à Carthage, & ſouverainement malencontreux en Italie.

Mais comme le moins vieux de ces ouvrages jouit d'environ dix-huit ſiécles de gloire & de mérite reconnu, on n'oſe ni les juger ni les lire : on ſe contente d'avoir pour eux les mêmes ſentimens qu'on a pour la Venus d'Apelle, pour les Écrits de Varron, & pour les Plaidoyers d'Hortenſius, ce fameux rival de Cicéron, qu'on eſtime tant ſur la foi de l'Antiquité, & dont il ne nous reſte rien.

Je dis à peu près la même choſe de tous les ouvrages dont les Auteurs ne ſont ni nos compatriotes, ni nos contemporains ; plus ils s'éloignent de nous, moins on les lit & plus on

les admire ; & cela eſt bien naturel. La lecture établit entre l'Auteur & le Lecteur une eſpece de familiarité qui tourne au détriment de l'eſtime dûe aux ouvrages. Le reſpect que les hommes conçoivent pour leurs ſemblables, eſt preſque toujours fondé ſur ce qu'ils imaginent, rarement ſur ce qu'ils voient. On connoît trop M. de Voltaire, M. de Fontenelle, M. Greſſet, on vit avec eux, on voit que ce ſont des hommes : on ne connoît point du tout Homere, Virgile, Corneille, Moliere, on ne les a pas vû vivre, on croit que ce ſont des Dieux.

C'eſt donc dans le ſuccès des ouvrages nouveaux ſeulement qu'il faut chercher le goût public, s'il y en a un.

De tous les Tribunaux où ce Juge peut dicter ſes oracles, le Théatre eſt

le plus éclatant & le plus reſpectable ; c'eſt-là que le cœur prononce ſur le rapport du ſentiment : *c'eſt-là* dit éloquemment M. Greſſet, *qu'on entend le cri de la nature.* Mais n'y entend-on pas trop ſouvent le cri de la cabale & de la confuſion ? Aujourd'hui un informe avorton meurt en naiſſant au bruit des ſifflets : croyez-vous pour cela pouvoir prendre le Public au mot ? Demain il prodiguera les honneurs ſuprêmes à un monſtre cent fois plus hideux, tandis qu'il laiſſera expirer un chef-d'œuvre ſous la rage de l'envie. De deux ouvrages médiocres l'un eſt applaudi, l'autre ſifflé, ſelon le temps & les circonſtances. Quel œil aſſez ſubtil pourroit à travers ce cahos de jugemens oppoſés, démêler les traces inſenſibles d'un goût invariable ? S'agit-il de principes ? C'eſt l'unanimité la plus par-

faite. Vient-on à l'application ? C'eſt la variété la plus immenſe.

Si donc je voulois, à quelque prix que ce fût, trouver un goût général dans la Nation Françoiſe, voici comme je m'y prendrois. Je renoncerois d'abord à le trouver unanime, je renoncerois auſſi à le trouver conſtant : j'avouerois de bonne foi qu'il change, & qu'il paſſe comme nos modes & nos caprices ; & pour parvenir à m'en former une juſte idée, je raiſonnerois ainſi :

» Il faut ſuppoſer qu'ordinaire-
» ment les hommes ſont aſſez éclai-
» rés ſur leurs propres intérêts. L'in-
» térêt des Auteurs eſt de plaire au
» Public, du moins d'en être lûs.
» Feuilletons donc les Annales de la
» Littérature : conſultons les Auteurs
» de tous les temps. Voyons quels
» ont été dans les différens ſiécles les

» genres les plus cultivés, & con-
» cluons qu'infailliblement ils étoient
» auſſi les plus goûtés. La multitude
» des ouvrages bons ou mauvais dans
» un même genre, prouve au moins
» que ce genre eſt à la mode. «

Sur ce principe, je me diſpenſerai de vous dire quel étoit le goût des François, ſous les Rois barbares ou imbécilles de la premiere Race : je crois qu'on n'en avoit point ; on étoit occupé d'affaires plus importantes, on s'égorgeoit, on s'empoiſonnoit ; on n'avoit pas le temps de s'inſtruire ni d'inſtruire les autres.

Quand Pepin le Bref eût ôté la Couronne au foible Childéric, trop peu digne de la porter ; quand par ſa puiſſance & par ſes vertus il eût affermi ſon Throne uſurpé, Charles I. ſon fils, ce grand homme, ce grand Roi, ſi ſupérieur à ſon pere &

au reſte du monde, voulut que les Lettres & les Loix triomphaſſent de la barbarie, comme ſes armes triomphoient des Saxons & des Maures : ſes thréſors appellerent les talens & les arts des extrémités de l'Univers ; il les cultivoit avec ardeur, il les protégeoit avec magnificence ; il fut tout à la fois le plus habile Capitaine, le plus brave & le plus robuſte Soldat, le plus puiſſant Monarque, le plus ſage Légiſlateur, l'homme le plus éloquent & le plus éclairé de ſon ſiécle : il préféroit avec raiſon cette derniere gloire à toutes les autres. On dut lui pardonner de conquérir, parce qu'il étoit digne de gouverner, & que ſa valeur ne nuiſoit ni à ſon humanité ni à ſa juſtice.

Ses Succeſſeurs furent peu jaloux de marcher ſur ſes traces, les fruits de ſes travaux ſublimes furent ſéchés

preſque dans leur fleur : la barbarie regagna ce qu'elle avoit perdu, l'ignorance rentra dans ſon domaine ; on n'eut plus de talens, ou l'on en fit un ridicule uſage. Un mauvais Poëte faiſoit des vers à la louange d'un mauvais Prince, & ſe croyoit obligé de ſe ſervir de tous mots qui commençaſſent par la lettre C. parce que ce Prince ſe nommoit Charles, ou parce qu'il étoit chauve.

C'eſt cette même manie de rendre difficiles des choſes inutiles & ennuyeuſes, qui nous a valu dans des ſiécles bien poſtérieurs, ces Acroſtiches, ces Rondeaux, ces Ballades, ces Triolets, ces Enigmes, ces Logogriphes, inſipides délices de nos ayeux, juſtement mépriſées de notre ſiécle. Quelqu'un trouvoit mauvais viſage au bon homme Corbinelli (il avoit cent ans alors) : *Il eſt bien queſtion*,

dit-il, *de bon visage, c'est beaucoup d'en avoir un à mon âge.* Ces mauvais faiseurs de sottises laborieuses avoient à peu près la même excuse à donner à ceux qui n'approuvoient pas leurs ouvrages : *Il est bien question*, disoient-ils, *de faire un bon ouvrage, c'est beaucoup de l'avoir fait ; voyez les difficultés qu'il a fallu vaincre.* Nous leur répondrions aujourd'hui : *De toutes ces difficultés-là, il ne falloit combattre & vaincre que celle qui se trouve naturellement à bien faire.*

Les progrès de l'esprit ne furent pas fort rapides dans les premiers siécles de la troisiéme Race : mais si l'on n'avançoit gueres, du moins on ne reculoit pas, & il me semble que malgré toutes les variations du goût, on marcha toujours pesamment, mais directement vers la perfection.

Je ne ſçais ſi dans l'onziéme ſiécle, les Homélies étoient bien généralement goûtées ; mais on conviendra qu'il falloit les aimer beaucoup, pour en acheter un Recueil moyennant deux cens brebis, un muid de froment, un muid de ſeigle, un muid de millet, & un grand nombre de peaux de martres : c'eſt ce que fit Grécie, Comteſſe d'Anjou.

Les Lettres trouverent dans ce même ſiécle deux Protecteurs, Guillaume le Conquérant & le pieux Roi Robert : ce dernier fit plus que les protéger, il les cultiva lui-même, & voulut donner à ſon Peuple l'exemple des talens, comme celui des vertus.

Les guerres inteſtines qui ravagerent la France, les guerres étrangeres & lointaines qui l'épuiſerent, furent fatales aux progrès des Arts. Cepen-

dant l'Université, alors trop redoutable, produisit des Sçavans & des Disputeurs qui trouverent bien le secret d'intéresser les Puissances dans leurs grandes querelles : tantôt les Franciscains écrasoient les Jacobins, tantôt ils en étoient opprimés ; ils se faisoient interdire tour à tour la Chaire & le Confessional. Les Nominaux & les Réalistes, après avoir sans fruit épuisé de part & d'autre les argumens les plus convaincans, eurent recours aux armes, comme de raison. J'ai oublié quel parti triompha ; toutes ces affaires pouvoient être alors fort importantes pour l'État, mais elles l'étoient assez peu pour les Lettres.

Quel étoit donc alors le goût des François ? vous le voyez, le Pédantisme le plus grossier, le respect le plus superstitieux pour les rêveries

d'Ariſtote ; mais c'étoit déja beaucoup d'être ſuperſtitieux & pédans : toutes ces épreuves étoient néceſſaires, il falloit paſſer par le regne des mots avant d'arriver à celui des choſes.

Il eſt certain qu'avant François I. on ne cultivoit point les Arts agréables, du moins on ne les cultivoit pas avec ſuccès : ce n'eſt pas que le Préſident Fauchet ne nous donne une liſte de cent vingt-ſept Poëtes, qui tous ont écrit avant la fin du treiziéme ſiécle ; ce n'eſt pas que dès le douziéme un Moine (car nous avons beau faire, nous avons quelque obligation aux Moines) ne nous eût donné la premiere idée du Théatre, par les repréſentations qu'il faiſoit faire à ſes Diſciples des miracles de Sainte Catherine ; mais je ne vois pas qu'il y eût là dequoi faire compliment aux Muſes ni aux Lettres.

Pluſieurs

Plusieurs mains assez mal adroites s'étoient mêlées d'écrire l'Histoire : Éginhard, Joinville & Philippe de Comines furent goûtés faute de mieux; on a même encore aujourd'hui la fureur de les lire sans les entendre, ou de les estimer sans les lire.

François I. combla les Lettres de faveurs, & les Lettres répandirent sur son regne un éclat, qui n'a pû être terni par le supplice de Samblançai, ni par toutes les autres fautes que fit ce Prince contre la Justice & contre la Politique. On commença sous lui à connoître l'Univers : le commerce & la navigation prirent naissance ; Marot rendit la Poësie aimable, on goûte encore sa naïveté, dont une partie cependant appartient à la langue de son temps. Les Sciences sur-tout furent cultivées, & tout le seiziéme siécle fut un siécle

d'érudition : mais qu'étoit-ce encore que cette érudition, & combien peu contribuoit-elle à éclairer l'eſprit ! On ſçavoit tout ce qu'avoient penſé les hommes de tous les temps, *quidquid deliraverat antiquitas ;* on ignoroit ce qu'on devoit penſer ſoi-même : on n'argumentoit point, on citoit, & ce goût pédanteſque infectoit tous les Écrits, même les plus frivoles : les têtes ſçavantes ſubjuguées par l'autorité, ne ſe doutoient pas qu'il y eût une raiſon, quand Deſcartes vint le leur apprendre. Cet homme ſingulier déchira d'une main hardie le voile qui couvroit les yeux d'une Nation digne d'être éclairée ; il fit perdre aux erreurs le reſpect que leur vieilleſſe leur attiroit : on comprit enfin combien la Philoſophie abrége le chemin de la ſcience ; l'art de douter ſe perfectionna, tout fut

soumis à l'examen ; tout ce qui, en matiere d'Hiſtoire ou de Phyſique, s'écarta des Loix ordinaires de la nature, parut ſuſpect : on ne reconnut point d'effet dont on ne pût expliquer la cauſe d'une maniere au moins vrai-ſemblable, & les armes dont Deſcartes avoit montré l'uſage, ſervirent quelquefois à le combattre lui-même.

Cet eſprit de liberté, de méthode & de lumiere, porté dans toutes les facultés de l'ame, nous a produit ce beau ſiécle de Louis XIV. égal pour les talens, ſupérieur pour les lumieres au ſiécle d'Auguſte : alors le goût fut excellent, alors on aima tout ce qui étoit beau, tout ce qui étoit bon, conforme à la nature, à la raiſon, à la vérité : Corneille & Boſſuet éleverent l'ame, Racine l'attendrit, Paſcal l'éclaira, Bourdaloue fit la guerre

aux vices, Moliere aux ridicules, Deſpréaux aux mauvais Auteurs & quelquefois aux bons. Un des progrès de l'eſprit philoſophique dans le dix-huitiéme ſiécle, eſt de n'en pas toujours croire Deſpréaux ſur ſa parole. Mais devons-nous croire davantage cette voix qui nous crie ſans ceſſe: *Le goût tombe, les talens dégénerent, le Bel-Eſprit a tout perdu: les beaux jours des Lettres ſont paſſés; les Plines nouveaux corrompent l'Eloquence, les Annéens la Poëſie?* La poſtérité décidera ſi ces reproches ſont fondés, & ſi nos bons Auteurs prodiguent l'eſprit & le déplacent, comme faiſoient ſous Louis XIII. les Voiture, les Balzac; diſons le mot, comme a fait Corneille lui-même dans preſque tous ſes ouvrages: elle jugera ſi les Théatres de Meſſieurs de Crébillon & de Voltaire, ſi tant d'ouvrages dé-

licieux de M. de Fontenelle, de M. Greſſet, ſi les Poëſies ſacrées & ſublimes de M. le Franc, &c. ſoûtiennent le parallele avec les chefs-d'œuvre du dix-ſeptiéme ſiécle.

Le Poëme Épique eſt un objet à part, il s'agiſſoit d'en donner un à la France, afin qu'elle n'eût plus rien à envier à l'Antiquité ni à ſes Voiſins : les le Moine, les Deſmarêts, les Caſſaigne, les le Laboureur, les Chapelain eurent du moins l'honneur de l'avoir entrepris ; quelques-uns d'eux parvinrent même à tracer des plans aſſez réguliers & aſſez ingénieux ; mais le ſtyle eſt la partie eſſentielle de l'Épopée, & ces Meſſieurs ne ſçachant point écrire, on leur fit la juſtice de ne les point lire. L'imitation d'Homere & de Virgile, au lieu d'échauffer & d'embellir leur génie, les gâta, parce qu'ils man-

quoient de goût. Chapelain ayant remarqué qu'Homere en parlant des bleſſures de ſes Héros, faiſoit quelquefois une deſcription anatomique, mais poëtique, de la partie bleſſée, ſe crut autoriſé à employer ce jargon barbare:

Vers où l'épaule gauche à la gorge eſt conjointe,
Le ſacrilége fer, de ſa mortelle pointe,
Le bouclier, la cuiraſſe & le col entamant,
Se fait jour par le dos, & ſuit rouge & fumant.

L'honneur de la France demandoit qu'elle eût un Poëme Épique: l'honneur de l'Épopée vouloit qu'il fût l'ouvrage d'un génie qui excellât dans tous les genres. Cette gloire étoit réſervée à M. de Voltaire.

Ne ſoyons pourtant pas éblouis de nos avantages, au point de ne convenir d'aucun des défauts qu'on im-

pute à notre ſiécle. Il ſe peut faire que par un abus de cet eſprit philoſophique qui a pénétré par-tout, on affecte dans l'expreſſion & dans les penſées un excès de préciſion qui mene quelquefois à l'obſcurité ; l'envie de prodiguer le ſens & de compter les paroles, peut introduire naturellement les antithèſes trop fréquentes, les énigmes, le précieux qui ne nous déplaiſent peut-être pas aſſez ; elle peut d'ailleurs être funeſte à l'harmonie & aux images. Nous ſommes en général trop ſubtils raiſonneurs ſur les queſtions métaphyſiques, trop raffinés dans quelques-uns de nos ſentimens, ſur-tout trop délicats ſur le ridicule, dont l'idée eſt devenue trop vague & trop dépendante du caprice. C'eſt-là ce qui caractériſe particulierement aujourd'hui le génie françois : depuis que la

Bruyere & Moliere ont appliqué à la connoiſſance des hommes, les lumieres que Deſcartes avoit employées à la connoiſſance de la nature, le goût des François s'eſt entierement tourné de ce côté-là; aucun ridicule n'échappe à leurs yeux pénétrans, mais ils le voient ſouvent où il n'eſt pas; nos livres, nos brochures, nos converſations, tout eſt plein de tableaux critiques des mœurs : on rit de tout, on ne corrige rien; mais on plaît, on s'amuſe, & c'eſt tout ce qu'on veut.

LETTRE

Sur l'Epopée Françoiſe.

NON-SEULEMENT ils ne ſçavoient point écrire ces Meſſieurs qui aſpiroient aux honneurs de l'Epopée, mais encore ils avoient de l'eſprit ; ils le verſoient par tout à pleines mains, ils en infectoient ce genre noble & grave qui n'admet que de la grandeur & de la majeſté.

Sur la fin du regne de Louis XIII. & au commencement du regne de Louis XIV. le Démon de l'Epopée brouilla tous les cerveaux françois ; la trompette héroïque rendoit de toutes parts les ſons les plus aigres & les plus rauques : un mauvais Poëme Epique étoit alors auſſi commun que l'eſt aujourd'hui une mau-

yaiſe Tragédie ; tout le monde s'en mêloit juſqu'aux Carmes.

Le Révérend Pere Pierre de Saint-Louis, Religieux Carme de la Province de Provence, annonce galamment,

Qu'il chante dans ſes vers une Dame de
— marque ;

comme M. Thibaudier déclare qu'*une perſonne de qualité ravit ſon ame.* Cette Dame de marque n'eſt autre que la Madeleine, dont le Poëte décrit la pénitence au déſert de la Sainte Baume ;

Il prend pour exalter ſon magnifique nom
La trompette ſonnante & le bruyant clairon.

Il s'aſſûre que

Les cieux ſeront ravis & la terre charmée
D'un volume volant avec la renommée.

Il nous apprend que cette illuſtre

Péchereſſe & Pénitente l'a tenu en travail, & la Preſſe en attente

Pendant neuf fois neuf mois portée en ſon cerveau,
D'où comme une Pallas elle ſort de nouveau.

Madeleine ne fut point la même à Jéruſalem & à Marſeille;

Jéruſalem la vit comme ſa Péchereſſe,
Et Marſeille l'oüit comme ſa Prêchereſſe;
La premiere abhorra ſes vains déportemens,
La ſeconde admira ſes ſaints emportemens.

On ſçait trop quelle fut la premiere conduite de Madeleine:

Mais enfin Dieu changea ce charbon en rubis,
La corneille en colombe & la louve en brebis;
Un enfer en un ciel, le rien en quelque choſe,
Le chardon en un lis, l'épine en une roſe;
En grace le péché, l'impuiſſance en pouvoir,

Le vice en la vertu, le chaudron en miroir.

Elle passa trente ans dans les bois à pleurer ses péchés :

Ces bois là font passer pour une Hamadryade,
Ses larmes font penser que c'est une Nayade.
Venez donc curieux, & vous rencontrerez
Une Nymphe aquatique au milieu des forêts.

Madeleine convertie fut une sainte & fidelle vestale,

Qui conserva si bien le feu qui la brûloit,
Qu'il ne fut point éteint par tant d'eau qui couloit.

Les Anges étoient les charmans consolateurs de cette charmante inconsolable dans sa solitude.

Au reste, le Pere de Saint-Louis n'est pas tellement occupé de son Héroïne, qu'il ne l'oublie quelquefois pour parler de lui-même ; il nous

avertit qu'il n'a pas toujours été Carme ni dévot, qu'il a eu des Maîtresses & en assez grand nombre, Lucrece qui jouoit si bien des yeux & du luth; Valberinte, autrefois le sujet de ses vers & de ses peines; Laure à la tresse d'or, Laure la chere sœur de son cher Alidor : il convient d'avoir fait pour ces belles quantité d'ouvrages satyriques, impurs, impertinens, volages, dont il se repent & qu'il désavoue.

Après cette confession moitié humble, moitié gasconne, il revient à Madeleine, qui sera, dit-il, désormais sa Clio & sa Diane : puis il retourne à lui-même & à son Livre, voulant

Qu'aux villages, aux champs, aux villes, aux cités,
Ses vers soient lus, relus, cités & récités,

Qu'en toutes les maiſons, dans toutes les familles,
Ils ſoient appris par cœur des garçons & des filles,
De tous les Pélerins & des paſſans auſſi.

Quoiqu'il ait dit adieu à toutes les Divinités payennes, il adreſſe pourtant encore un petit mot d'invocation à la Lune, parce qu'il a lû dans Virgile,

Carmina vel cœlo poſſunt deducere Lunam.

Intéreſſez-vous, lui dit-il, à cette grande affaire,

Et quittez votre ciel pour venir m'éclairer,
S'il eſt vrai que les vers puiſſent vous en tirer.

Le Poëte équivoque ici ſur le mot *Carmen*, avec une fineſſe dont il ſeroit ſuperflu de relever la ſottiſe. Il continue à prodiguer l'eſprit, le ridicule, les alluſions burleſques, les

métaphores bizarres, les hyperboles giganteſques, le jeu perpétuel des penſées & des expreſſions. Il dit que les *ramages* des arbres s'accordent fort bien avec les *ramages* des oiſeaux, & il fait rimer ces deux *ramages* enſemble, en prenant le premier dans le ſens de rameaux; ce qui forme d'abord une eſpece d'énigme, dont vous pouvez compter que le Poëte s'eſt fort applaudi dans le fonds de ſon cœur: il appelle les Roſſignols & les Pinçons des luths animés, des orgues vivans, des ſirenes volantes: les arbres ſont de vieux barbons, de grands enfans d'une plus grande mere, d'énormes géans, des coloſſes éternels; il leur reproche l'orgueil avec lequel ils s'élevent juſqu'au ciel, ſans jamais avoir devant lui la tête nue; il rend juſtice cependant à la droiture de leurs intentions,

il convient qu'en regardant de ſi près le ciel, ils n'ont deſſein ni de l'outrager ni de l'eſcalader; ils ſont ſeulement d'aimables rodomonts & de beaux orgueilleux.

Ce qui réconcilie l'Auteur avec les arbres, c'eſt le déſintéreſſement avec lequel ils louoient pour rien à Madeleine une maiſon de bois dans ſon déſert; la Lune partageoit cette généroſité, elle fourniſſoit à la Sainte une lampe d'argent par un trou *tout-à-fait obligeant;* autant en faiſoit le Soleil à ſon tour, & même avec plus de magnificence, car ſa lampe étoit d'or.

Cette double lampe étoit très-utile dans ce ſombre ſéjour, où l'on voyoit pour tous flambeaux les éclairs des yeux de la Sainte,

Qui ſont les bénitiers d'où coule l'eau-benite,

Qui chaſſe le Démon juſqu'au fond de ſon
. gîte.

Madeleine par la contemplation de ſon crucifix, apprend la Grammaire; elle frémit de voir que par un *cas* du tout déraiſonnable, l'amour du Sauveur lui ait rendu la mort *indéclinable*, qu'à force d'être *actif*, il ſe ſoit fait lui-même *paſſif*.

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait
De ſon *temps prétérit* qui ne fut qu'*imparfait*,
Temps de qui *le futur* réparera les pertes.
. . . . . .
Et le *préſent* eſt tel, que c'eſt l'*indicatif*
D'un amour qui s'en va juſqu'à l'*infinitif*.
. . . . . .
Mais c'eſt dans un degré toujours *ſuperlatif*,
Et tournant contre ſoi toujours l'*accuſatif*;
Direz-vous pas après qu'ici notre *Ecolière*
Faiſant de la façon, eſt vraiment *ſinguliere*,
D'avoir quitté le monde & ſa *pluralité* ?

Quoi qu'il en ſoit, Madeleine mépriſant les diſcours frivoles des mondains, continue le cours de ſes études, & paſſe de la Grammaire à la verſification : elle examine la *quantité* de ſes péchés, elle les trouve *ſans meſure, ſans rime, ſans raiſon, ſans nombre & ſans régle.* Elle entre en Rhétorique où ſa langue lui ſert moins que ſes yeux ; elle arrive enfin à la Philoſophie. On s'en rapporte bien à l'imagination folle & indécente du Poëte pour trouver dans la contemplation du crucifix les Élémens de toutes les Sciences les plus profanes, même de l'Art Dramatique. On voit à la fin du ſecond Chant une converſation fort agréable de Madeleine avec l'Écho. La Sainte après lui avoir fait compliment *à réfléchir* ſi bien ſur tout ce qu'elle dit, quoiqu'elle ne parle jamais *qu'en l'air*, lui fait di-

verſes queſtions auxquelles l'Écho répond exactement.

Que fuyent les oiſeaux volans dans ces bocages ? *Cages.*

Mais que fuyois-je moi de Dieu quand je l'avois ? *La voix.*

Que dit-elle à mon cœur au bord de ce vieux antre ? *Entre.*

Quels furent donc mes yeux à ceux des regardans ? *Ardens.*

Comment pour ces malheurs doit paroître Marie ? *Marrie.*

De qui ſuivoit les pas autrefois Madeleine ? *D'Hélene.*

Que me ſera l'Epoux dans ſa Cour ſouveraine ? *Reine.*

Et que donne le monde aux ſiens le plus ſouvent ? *Vent.*

Que dois-je vaincre ici ſans jamais relâcher ? *La chair.*

Qui fut cauſe des maux qui me ſont ſurvenus ? *Venus.*

Que faut il dire après d'une telle infidelle ? *Fi d'elle.*

Qui me cachoit le ciel ſans que mon œil le viſſe ? *Le vice.*

Pourrai-je quelque jour aller tout droit à Dieu ? *Adieu.*

Le Poëte qui craint que tant d'esprit n'échappe à ses Lecteurs, a soin de leur demander des applaudissemens :

Si vous aimez des vers la grace & la douceur,
Les miens en ont assez pour vous gagner le cœur,
Et si vous en cherchez les subtiles pensées,
Les pointes de ceux-ci ne sont pas émoussées.

Après s'être ainsi caressé lui-même, il fait une violente sortie sur les femmes mondaines, qu'il appelle *flammèches d'Asmodée ;* il leur reproche d'avoir toujours dans la tête ce que Saint Michel foule aux pieds : il leur défend toute sorte d'amusemens & de jeux.

Piquez-vous seulement de jouer au Piquet,

A celui que j'entens qui ſe fait ſans caquet ;
J'entens que vous preniez par fois la diſcipline,
Et qu'avec ce beau jeu vous faſſiez bonne mine.

A propos des miroirs que caſſe Madeleine, lorſqu'elle veut ſe convertir, remarquez bien, je vous prie, cette jolie expreſſion :

Ces *pendus* ſont *roués*.

Et celle-ci dont vous devinerez le ſujet, ſi vous pouvez :

O Dieu ! que de plaiſir, de miel & de douceur,
Je goûtois à ſes pieds, préférée à ma ſœur !
Je le bûvois des yeux, ſi j'oſe vous le dire.

Au reſte, vous ſçaurez que du fond de ſa grotte, Madeleine s'envoloit ſouvent au ciel juſqu'à ſept fois par jour : Jeſus-Chriſt même lui apparut cent dix fois pendant trente-

trois ans. Toute l'hiſtoire du Sauveur eſt racontée par Madeleine d'un ſtyle dont l'extrême indécence eût pû jetter des ſoupçons fâcheux ſur la piété de l'Auteur ; mais ſa bonne foi & ſa ſimplicité éclatent en mille endroits par des ſignes non ſuſpects, à l'appui deſquels viennent l'approbation de ſes Supérieurs & les éloges de toute ſa Congrégation qui ſe cottiſa pour le louer avec eſprit.

L'un lui déclare qu'il *devance* de beaucoup ceux qui l'ont *devancé*.

L'autre qu'il ne *cede* aucunement à tous ceux qui l'ont *précédé*.

Un autre en voyant de ſi beaux vers ne peut s'empêcher d'en comparer l'Auteur à Jeſus-Chriſt ; car, dit-il, ſi Jeſus-Chriſt a reſſuſcité le frere, vous reſſuſcitez la ſœur,

Par tant de *charmes* innocens
Qui ſont vos *Carmes* raviſſans.

Agréable jeu du mot *Carmes* avec le mot *charmes*, & heureuſe équivoque de Carme *Carmen*, avec Carme *Carmelita* !

Un autre donne avis qu'un *Prêtre* a fait un beau *mariage* du divertiſſement & de l'utilité, que ce *mariage* ne ſera ni *nul* ni *clandeſtin*, que la renommée le publiera par-tout, & que le *fruit* en ſera auſſi grand que le bruit.

Un autre, après avoir long-temps rêvé, ſe ſent obligé d'écrire bruſquement à l'Auteur, qu'apparemment un Ange eſt venu pour l'inſtruire, ou bien qu'il l'eſt allé trouver.

Frere Éliſée ne peut comprendre que les pointes d'eſprit & les riches penſées, comme de beaux brillans en ce livre enchaſſées, ſoient ſi *rares* par-tout, & par-tout ſi *fréquentes* : mais Frere Alexis eſſaie d'expliquer

la choſe par la comparaiſon du roſier, qui n'eſt que *pointes* & *fleurettes*.

Le Pere Général ne prodigue point trop ſes flatteuſes louanges ; il ſe contente d'aſſûrer le Poete qu'il fait beaucoup de cas de ſes travaux, & ce qui eſt étonnant, il le dit ſimplement, ſans eſprit, ſans épigramme.

Mais le frere de l'Auteur l'en dédommage bien ; il lui propoſe cette glorieuſe alternative,

Certe, ou vous produiſez les merveilles de l'art,
Ou bien vous ſçavez l'art de faire des merveilles.

Et il finit par lui dire :

Vous ne faites revivre ici la Péchereſſe,
Que pour faire mourir en tous lieux les pécheurs.

Le Pere de Saint-Louis dédia le Poëme

Poëme de la Madeleine à Madame de la Blache, dont le nom étoit Gabrielle de Lévi. Vous jugez bien qu'il étoit trop honnête pour oublier de faire ſon Acroſtiche, il la finit ainſi :

L'Appellant à bon droit, voyant comme elle brille,
En quoi mon ſentiment ſera toujours ſuivi,
Un aſtre de la Vierge, étant de ſa famille,
Je conclus qu'elle ſort de l'eſtoc de Lévi.

Ce chef-d'œuvre de ridicule parut en 1668. c'étoit le temps où les Nicole, les Paſcal, les Boſſuet élevoient leur ſtyle juſqu'à la majeſté de la Religion, ſi grande, ſi noble, ſi reſpectable dans leurs écrits ; c'étoit le temps où Boileau formoit le goût des François par ſes leçons & par ſes

exemples ; où Moliere, le pere de la bonne plaiſanterie, les enchantoit par la peinture naïve de leurs travers ; où Racine faiſoit connoître cette Poëſie tendre, élégante, harmonieuſe, le charme du cœur & de l'oreille. La même année voyoit éclorre Andromaque & la Madeleine : c'étoient préciſément les deux extrémités du bon & du mauvais goût. Il eſt étonnant que Boileau, l'effroi de tous les mauvais Poëtes, n'ait pas dit un ſeul mot de l'ouvrage du Pere de Saint-Louis, qui étoit très-célebre de ſon temps, & qui pouvoit même retarder les progrès du goût & prolonger le regne des pointes par la ſéduction toujours attachée à tout ce qui a l'air de la fineſſe & de l'eſprit.

Le Pere Bouhours oublie ſa ſévérité ordinaire en faveur de la Made-

leine ; il excuſe dans ſa *maniere de bien penſer* ce vers où le Poëte propoſe pour modele aux femmes mondaines la pénitence de ſa Sainte.

Ne rougirez-vous pas de ſes pâles couleurs ?

» C'eſt, dit-il froidement, un » Poëte qui parle, & un Poëte d'un » caractere particulier, à qui on paſſe » ce qu'on auroit peut-être peine à » ſouffrir dans d'autres. « Jugement auſſi ſingulier que le vers qui en eſt l'objet !

AUTANT la Madeleine amuſe quelquefois par l'excès & la variété du ridicule, autant *la Science Univerſelle*, Poëme moitié Épique, moitié Didactique de M. Magnon, glace par ſa froide & ténébreuſe gravité ; c'eſt par-tout le galimathias le plus ſec & le plus monotone : le

Poëte a si pesamment raison, sa Logique est si plattement exacte, sa piété si tristement édifiante, que les libertins qu'il combat d'un bout à l'autre de son long ouvrage, ont encore droit de se moquer de lui, lors même qu'il les confond.

M. Magnon, comme tous les raisonneurs, plaisante quelquefois dans la dispute; & c'est alors qu'il est fort aimable. Le Polythéisme absurde, tant reproché aux Égyptiens, le met de bonne humeur & excite en lui le ton ironique; sur-tout des Dieux qu'un loup dévore, le réjouissent beaucoup.

O Dieux! un Lycaon est ravi qu'on le venge,
Sans s'en épouvanter il voit que l'on vous mange,
Et peut-être lui-même, étant au rang des loups,
Dans une faim vorace a mangé l'un de vous.

Que dis-je ? De vous tous il aura fait carnage,
Il vous aura ſurpris en quelque pâturage,
Et pendant que l'Egypte adora ſes troupeaux,
Ce loup plus d'une fois eut de divins morceaux.
Eh ! qui ſous cette forme eût vû ce que vous êtes ?
Il penſa vous mangeant ne manger que des bêtes :
En effet, quand un loup auroit été tout d'yeux,
Comment eût-il connu que vous étiez des Dieux ?
Dieux ! vous y conſentiez, ſinon qu'eût fait la foudre
Que d'en faire un amas & de ſang & de poudre,
Et d'immoler ſur l'heure au grand courroux des cieux,
Ces tables, ces banquets, & ces mangeurs des Dieux ?

M. Magnon eſt encore bien agréable lorſqu'il appelle Satan, *ce maître*

espion de la Divinité, & lorsqu'avertissant les hommes d'asservir leur raison à la Foi, il leur prouve que cette raison n'étant qu'une suivante, ne doit point avoir le rang de la gouvernante ; qu'elle n'est propre qu'à porter un flambeau ; qu'elle est, à bien parler, une causeuse à gages : sa conclusion est un peu plus sensée.

Allons, suivons la Foi comme une Impératrice,
Que si notre raison retourne à son service,
Contraignons l'insolente à la mieux révérer,
Et forçons l'indiscrette à ne plus murmurer.

On démêle dans ces derniers vers une allusion assez adroite à l'orgueilleuse Agar, que l'Ange contraint de s'humilier devant sa Maîtresse : mais comment cette idée est-elle présentée ? Quels vers ! quel jargon !

On trouve dans le cinquiéme Livre un combat de l'amour contre le néant,

que l'Auteur de la Madeleine n'eût pas désavoué.

L'amour ne s'arma point, sa douceur fut sa force,
Sa concorde éternelle y sema son amorce ;
Et voyant que le rien tournoit à chaque pas,
Elle l'environna par d'infinis appas.
Alors l'éternité lui montrant sa défaite,
Il ne sçut où, comment, & quand faire retraite :
Si bien que de l'amour ignorant le dessein,
Comme pour l'arrêter, il lui montra son sein.
On eût dit qu'il disoit : *Amour, regarde un centre*
Où rien ne fut jamais, où rien n'est, où rien n'entre,
Et même où malgré toi jamais rien n'entrera.
L'amour lui répondit : *L'amour y passera.*
Ce néant effrayé d'une telle menace
Se cacha dans soi-même, en se couvrant la face,
Quand l'amour par des traits aussi justes qu'ardens

Ayant pris ſes dehors, ſurprit tous ſes dedans.

Tel eſt le cahos où s'égare notre obſcur Poëte, lorſqu'il veut imaginer, & qu'il ſort de ſa rampante argumentation.

Boileau s'eſt ſouvenu de Magnon, dans ſon Art Poëtique, pour l'écraſer d'un ſeul coup en paſſant, & le laiſſer confondu dans la foule des Écrivains à jamais oubliés.

L'AUTEUR de Clovis, le fameux Deſmarets, peut bien paroître le troiſiéme dans l'ordre du ridicule; il prouve d'abord dans un long diſcours que les ſujets chrétiens ſont ſeuls propres à la Poëſie Héroïque; & comme il craint que ſes Lecteurs n'entendent pas ce que cela ſignifie, après les avoir abondamment ennuyés de ſon Poëme très-chrétien, il revient encore à la charge dans un grand

Traité

Traité pour juger des Poëtes Grecs, Latins & François. Là, vous le voyez s'agiter, se débattre, se consumer en efforts laborieux pour dire & ne pas dire que Clovis est le seul Poëme parfait.

Pour lui répondre, il faudroit lire ce Clovis, & on y verroit que le Démon

Après le cours fini de cinq fois cent années
Depuis qu'un Dieu naissant changea les destinées,
. . . . . .
Dans ses antres profonds heurloit d'un son horrible ;
. . . . . .
De Mercure il emprunte & le visage accort,
Et la taille légere, & l'habit, & le port,
Sa tête & ses talons ont l'aile colorée,
Et sa dextre soûtient une verge dorée.

Il apparoît dans cet équipage à Auberon, Magicien fameux & son

adorateur fidele, auquel il ſe plaint amerement du mariage prochain de Clovis avec Clotilde. Pendant qu'il heurle & qu'il gémit, Clovis enlevoit ſa Maîtreſſe qu'il tenoit en croupe derriere lui; c'eſt ce que M. Deſmarêts tâche de nous faire entendre par ces beaux vers;

Alors près de ces monts, le Monarque des Francs,
D'un courſier écumeux preſſoit les nobles flancs,
Qui hanniſſoit d'orgueil, ſentant ſa croupe large
Des amours de ſon Roi porter la douce charge.

Le Comte Aurélien joue-là un fort joli perſonnage:

Aurele à ſes côtés, l'illuſtre Confident
Loin derriere leurs pas jette un regard *prudent*.

Auberon par des opérations magi-

ques tourne la tête au Roi, à ſa Maîtreſſe, à leur diſcret Confident; Clovis veut dire des choſes obligeantes à Clotilde, il l'accable d'outrages; Clotilde veut s'en étonner, & s'en plaindre avec douceur : toutes ſes expreſſions reſpirent la fureur & le mépris : Aurélien veut les appaiſer & les irrite, ils ſe ſéparent pleins de rage : Auberon fait diſparoître la Princeſſe, puis il la montre à Clovis dans les bras de Sigiſmond; Clovis court après elle & s'égare : mais toutes ces diableries dont le détail nous meneroit trop loin, n'ont qu'un temps; elles ſe diſſipent enfin, les Amans reconnoiſſent leur erreur, ſe réconcilient, ſe marient, Clovis abjure les faux Dieux, & triomphe de tous ſes ennemis.

Au reſte, on ne peut nier qu'il n'y ait de l'imagination & quelque ſorte

d'intérêt dans ce Poëme, que la valeur & la galanterie françoiſes n'y ſoient quelquefois peintes noblement, qu'en général le pinceau de Deſmarêts ne ſoit fort & hardi, quoique inégal, raboteux, défiguré par l'emphaſe, la dureté, la monotonie.

BOILEAU n'a point laiſſé de mal à dire de la Pucelle de Chapelain, il a tout dit de ce côté-là, & tout ce qu'il critique eſt fort bien critiqué : mais il n'a pas daigné rendre à ce Poëte une juſtice entiere, & le bien reſte tout entier à dire. Il a diſſimulé que Chapelain avoit tous les talens qui touchent aux défauts qu'il lui reproche ; que s'il étoit enflé, il étoit quelquefois ſublime ; que ſa dureté naiſſoit d'une énergie exceſſive ; que ſes deſcriptions ſouvent baſſes & dégoûtantes, étoient preſque toujours

vraies & fortes ; que s'il avoit l'expreſſion gothique, il l'avoit ſouvent vigoureuſe & pittoreſque ; que le coloris fier de Corneille brille ſouvent dans ſa Poëſie avec tout ſon éclat & tous ſes défauts ; que ſes comparaiſons ſont toujours bien choiſies & bien placées ; qu'enfin c'étoit beaucoup plus le goût qui lui manquoit que le génie.

Ce trait ſi applaudi & ſi répété,

Il ſe tue à rimer, que n'écrit-il en proſe ?

étoit injuſtement appliqué à cet Écrivain mâle & robuſte, toujours ſemblable à lui-même dans ſa proſe & dans ſes vers, & qui portoit par-tout la chaleur inégale & la force barbare de ſon ſtyle.

S'il étoit permis de dire que Chapelain étoit né plus Poëte que Boileau, la vérité gagneroit à ce para-

doxe; mais Boileau avoit du goût, & ce goût décida ſon extrême ſupériorité ſur preſque tous les Poëtes de ſon ſiécle.

Tout ce qu'on vient d'avancer des talens poëtiques de Chapelain, eſt peut-être aſſez nouveau pour mériter d'être appuyé par quelques exemples; il faut ſe ſouvenir en les liſant qu'il y a plus de cent ans que Chapelain écrivoit.

Il repréſente au troiſiéme Livre un Guerrier Anglois bleſſé & repouſſé des remparts d'Orléans, & s'irritant de ſa bleſſure, & revolant aux remparts avec plus d'ardeur.

Ainſi quand un aſpic, dans la plage enflammée
D'un ongle d'éléphant ſent ſa gorge entamée,
Et que de ſa bleſſure il voit à gros bouillons
Jaillir un ſang fumeux ſur les jaunes ſillons;

Si le coup l'affoiblit, la douleur le ranime,
Contre ſon ennemi ſon fiel ſe renvenime ;
Il ſe redreſſe en l'air, il ſiffle avec horreur,
Et par ſa triple langue exprime ſa fureur.

Dans le cinquiéme Livre il peint, comme eût fait Corneille, le brave Talbot environné d'ennemis, déſeſpéré ſans être abattu, & méditant un trépas digne de ſon courage.

Tel eſt un grand lion, Roi des monts de Cirene,
Lorſque, de tout un peuple entouré ſur l'arene,
Contre ſa noble vie, il voit de toutes parts,
Unis & conjurés les épieux & les dards ;
Reconnoiſſant pour lui la mort inévitable,
Il réſout à la mort ſon courage indomptable,
Il y va ſans foibleſſe, il y va ſans effroi,
Et la devant ſouffrir, la veut ſouffrir en Roi.

Serrons-nous, dit Talbot, & roidiſſant nos ames,
Réveillons, rallumons nos généreuſes flammes,

Et s'il faut succomber, succombons vaillamment.

. . . . . .

Notre salut dépend de notre seul courage,

. . . . . .

Nous n'avons que le choix de vaincre ou de mourir.

La priere que Charles VII. fait à Dieu dans le premier Livre, est tournée noblement & remplie de très-beaux vers.

Monarque souverain des hommes & des Anges
Dont la terre & les cieux célébrent les louanges,
Inébranlable appui des fragiles mortels
Qui d'un culte fidele encensent vos autels!
Je sçais que des François les transports indomptables
Leur ont souillé le cœur d'offenses exécrables;
Mais ils sont vos enfans comme vos ennemis

. . . . . .

C'est cette nation qui de saintes armées

A couvert tant de fois les plaines Idumées.

La définition de Dieu qui ſuit cette priere, commence d'un ton plein d'harmonie & de grandeur.

Loin des murs flamboyans qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repoſe en lui-même.

C'eſt la même idée que Santeuil a depuis exprimée avec une fierté ſi ſublime :

Altis ſecum habitans in penetralibus.

On trouve même quelquefois, mais rarement & en cherchant bien, des vers doux & gracieux dans la Pucelle, tels que ceux-ci dans la deſcription de Paris & de ſes environs :

C'eſt l'heureuſe contrée où la paix & l'amour
Ont fondé leur empire, & choiſi leur ſéjour.

Au reſte, l'eſprit, défaut général des ouvrages de ce temps-là, ſe joint ſouvent à l'Idiome barbare pour gâter ce Poëme. Par exemple, dans le ſeptiéme Livre, la Princeſſe Marie gémit de l'infidélité de Dunois & de ſa nouvelle paſſion pour la Pucelle; mais comme elle cherche à excuſer ſon Amant, elle ſe prête au préjugé qui accuſe la Pucelle de magie; ce n'eſt pas-là certainement où eſt l'eſprit, mais c'eſt dans le tour que Marie emploie pour exprimer cette idée.

L'Enchantereſſe à tous fait manquer de parole,
Le malheur général mon déſaſtre conſole;
Dunois par ſortilége à mes fers arraché,
Offenſe ſans offenſe, & péche ſans péché.

LE Sieur les Fargues, Auteur du très-médiocre Poëme de David, rampe paiſiblement dans une froide

égalité, qui, ſans être abſolument dépourvue de mérite, n'a ni les grands traits ni les grands défauts de la Pucelle : il ne ſuit point d'autre plan que celui qu'il trouve tout tracé par l'Hiſtoire ; il n'en altere point la pureté par de téméraires fictions ; il ne préſente point, comme Deſmarets & Chapelain, l'enfer toujours aux priſes avec le ciel & les miracles oppoſés aux preſtiges de la magie ; il met ſimplement l'hiſtoire de David & de Saül en vers, comme Lucain y a mis celle de Céſar & de Pompée, & aſſûrément il n'y a pas grand mal à cela. Tout plan paroît aſſez indifférent. Pourquoi aſſujettiroit-on un Poëte Épique à la néceſſité de commencer par le milieu de l'action, de faire raconter épiſodiquement par un des perſonnages les événemens antérieurs, de faire deſcendre ſon Héros

aux enfers, ou de lui montrer dans un ſonge ou dans une viſion tous les Heros qui doivent naître de lui, & tous les événemens arrivés depuis l'action du Poëme juſqu'au moment où l'on écrit ? Il y a, ſans doute, de fort bonnes raiſons pour employer toutes ces machines ; mais il y en a de très-bonnes auſſi pour s'en paſſer.

En général, les Légiſlateurs de l'Épopée ont trop renfermé leurs préceptes dans cet argument ſuperſtitieux : *Homere & Virgile ont tracé cette route ; donc il faut la ſuivre, donc toute autre égareroit.* De-là cette imitation ſervile, ſi fatale aux talens, & qui a tant retardé en tout genre les progrès de l'eſprit humain ; car elle ne s'eſt pas bornée à la Poëſie, toute nouveauté a été combattue, tout inventeur a été perſécuté.

Quoi qu'il en ſoit, Lucain ni les

Fargues ne ſont aſſûrément point inventeurs, puiſqu'ils n'ont rien changé à l'ordre ni à la vérité des faits; mais ils ont oſé ſuivre une route particuliere, & c'eſt déja une ſorte de hardieſſe.

Ces deux Poëtes, conformes ſeulement quant au plan, ont dans l'exécution une différence bien eſſentielle; c'eſt celle du ſtyle. Le Poëte François n'a ni élégance, ni force, ni variété, ni harmonie: Lucain au contraire, ce Lucain tant décrié par tant de gens qui le connoiſſent ſi peu, a toujours l'expreſſion hardie & le tour du vers brillant & pompeux; Virgile, conſidéré ſimplement comme verſificateur, l'emporte à peine ſur lui. On peut, tant qu'on voudra, reprocher à Lucain de la ſéchereſſe & de l'enflure; mais pour peu qu'on ait l'ame ſenſible à l'harmonie & aux peintu-

res fortes, on ne refuſera jamais ſon eſtime à un Poëte dans lequel on trouve ſouvent des vers tels que ceux-ci :

Medio riſi conſurgere campo
Triſtia Syllani cecinere oracula Manes,
Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas
Agricolæ fracto Marium fugêre ſepulchro.

C'eſt Lucain qui a formé Chapelain dans ce qu'il avoit de bon : Corneille lui doit une grande partie de ſa ſublimité ; Brébeuf qui avoit ſi bien reçu l'empreinte de ſon génie, & qui l'a rendu preſque auſſi fidellement qu'il pouvoit l'être dans une langue dont le caractere n'étoit point encore fixé, Brébeuf étincelle ſouvent de beautés ſupérieures, & s'il étoit original, il faudroit le mettre ſans balancer à la tête des Poëtes Épiques François du dix-ſeptiéme ſiécle.

ON ſe ſouvient des juſtes reproches que Boileau fait à l'Auteur du Moyſe ſauvé : on connoît la plaiſanterie bonne ou mauvaiſe des poiſſons aux fenêtres, à propos du paſſage de la mer rouge, & de ce vers aſſez puérile,

Les poiſſons ébahis les regardent paſſer.

Mais ce qu'on ne ſçait pas, c'eſt que Saint-Amant dont le ſtyle eſt inſupportable aujourd'hui par le mauvais choix & le mauvais aſſortiment des expreſſions, par la conſtruction vicieuſe des phraſes, par les inverſions forcées, enfin par tous les défauts du vieux langage dont même il n'avoit pas l'énergie, ce Saint-Amant avoit des talens réels, ou plutôt des portions de talens ; c'eſt de tous nos vieux Poëtes celui qui, par les idées

& par les ſentimens, a le plus approché du terme où Racine eſt arrivé depuis ; il avoit le pinceau intéreſſant, il connoiſſoit la nature & les routes du cœur, il développoit aſſez bien les mouvemens & les foibleſſes de l'humanité. Jocabel, mere de Moyſe, eſt agitée d'une tendre inquiétude ſur le ſort de ſon fils, comme Joſabet ſur celui de Joas : Amram ſon époux a cette fermeté, cette eſpérance courageuſe dans les promeſſes de Dieu qui diſtingue l'Héroiſme de Joad. Amram & Joad tiennent exactement le même langage à leurs femmes, lorſqu'ils les voient trop effrayées du péril où l'objet de leur tendreſſe eſt expoſé. Toute la différence n'eſt que dans le ſtyle. Amram dit à Jocabel :

Qu'eſt-ce là Jocabel ? Quelle crainte frivole

Se

Se glisse en ton esprit d'où la raison s'envole ?
Qu'as-tu fait de ton cœur? Qu'as-tu fait de ta foi ?
. . . . . .
Sont-ce là les thrésors, les fruits de la sagesse
Dont le ciel t'a douée avec tant de largesse?
Faut-il que ton ennui trahisse ta vertu?
. . . . . .
Eh ! qu'eusses-tu donc fait si sa majesté sainte
Désirant te sonder par une dure feinte
Comme avecque rigueur jadis elle éprouva
Notre ayeul qui si souple à sa voix se trouva,
Eut exigé de toi le déplorable office
D'aller sur quelque mont offrir en sacrifice
Un cher enfant unique . . . . . .
. . . . . .
Son exemple admirable à toute ame fidelle
Devroit bien aujourd'hui te servir de modele
. . . . . .
Il ne répliqua rien à cet ordre sévere,
Il ne dit point à Dieu qui l'avoit rendu pere
Que son bras de l'horreur se trouvoit retenu.
. . . . . .

Que l'autel frémiroit de voir cette victime,
Que ce commandement étoit illégitime,
Puiſqu'il mettoit à bas l'entiere autorité,
Du grand pact établi pour ſa poſtérité.

Joad emploïe le même exemple dans ſon éloquente remontrance à Joſabet ſur ſes terreurs pour Joas.

Quoi ! vous ne craignez point d'attirer ſa colere
Sur vous, ſur cet enfant, ſi cher à votre amour ?
Et quand Dieu de vos bras l'arrachant ſans retour,
Voudroit que de David la Maiſon fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici ſur la montagne ſainte,
Où le pere des Juifs ſur ſon fils innocent
Leva ſans murmurer un bras obéiſſant,
Et mit ſur un bûcher ce fruit de ſa vieilleſſe,
Laiſſant à Dieu le ſoin d'accomplir ſa promeſſe,
Et lui ſacrifiant avec ce fils aimé
Tout l'eſpoir de ſa race en lui ſeul renfermé ?

Dans ce même endroit où Saint-Amant eſt tout à la fois ſi ſemblable à Racine & ſi différent de lui, on trouve un vers que Racine n'auroit certainement pas rejetté, s'il ſe fût offert à ſa plume :

Faiſons notre devoir, le ciel fera le reſte.

On ſent bien qu'il étoit impoſſible que Saint-Amant s'abſtînt de mettre de l'eſprit dans ſon Poëme.

Tantôt il repréſente mille roſſignols perchés ſur les buiſſons,

Où faiſant retentir leur douce violence,
Ils rendent le bruit même agréable au ſilence.

Tantôt il enchaſſe heureuſement *Ignoſcenda quidem* de Virgile dans un tableau galant,

Eliſaph ſur un tronc à l'écorce polie
Traçoit de ſon couteau (pardonnable folie!)
L'image de la belle, & devant ce portrait

Alloit graver encore un cœur percé d'un trait.

Mais voici de la morale qui vaut bien de l'esprit. Jacob mécontent d'avoir été trompé en recevant Lia pour Rachel, entend une voix qui lui ordonne de bien vivre avec Lia :

Elle est chaste, elle est douce, elle est humble, elle est sage,
Elle a fait des vertus le bel apprentissage ;
Et si quelques attraits lui manquent dans les yeux,
Elle en a dans l'esprit qui valent beaucoup mieux.
On prise la beauté, mais elle est passagere,
Elle s'enfuit soudain comme une ombre légere,
La vieillesse en triomphe, & d'un front accompli
Fait un front où l'horreur s'étale pli sur pli ;
Et laissant là les ans qui changent tant de choses,
Elle est encor sujette à cent métamorphoses ;

Il ne faut qu'un accès du moindre mal ardent,
Il ne faut que l'effroi d'un petit accident,
Pour la rendre auſſi-tôt plus ſéche & plus flétrie
Qu'une fleur d'églantier que la grêle a meurtrie :
Mais une ame bien faite a d'illuſtres appas,
Que le temps embellit, ou qu'il ne change pas.

M. Godeau, Evêque de Vence, Auteur du Poëme de Saint Paul, a dans ſa verſification un certain nerf qui ſe relâche trop ſouvent : ſon action eſt la même que celle de preſque tous les autres Poëmes Chrétiens ; c'eſt toujours le Diable ſoulevant tout l'enfer contre le Chriſtianiſme. Il décrit la poſſeſſion de Saül avec des traits fort bas que l'Écriture ne lui a certainement point fournis.

Ainſi quand le Démon agitoit autrefois
Le Prince en qui Juda vit commencer ſes Rois,

Que ſes yeux paroiſſoient deux torches allumées,
Que ſa bouche pouſſoit de puantes fumées,
Qu'il jappoit comme un chien, & que de tout ſon corps
Les membres craquetoient & paroiſſoient détors,
David par les accens de ſa harpe admirable
Appaiſoit la fureur de ce Roi miſérable,
Le rendoit à lui-même, & forçoit promptement
Le Démon de finir un ſi rude tourment.

Que dirai-je du faſtueux *Alaric*, qui débute ſi pompeuſement pour finir par être ſi plat & ſi froid, *des Sarrazins chaſſés de France*, Poëme dont le Héros eſt Childebrand; du *Charlemagne* de M. le Laboureur, dont Boileau a tout dit en deux vers dans le Lutrin; du *Jonas* inconnu ſéchant dans la pouſſiere? Laiſſons l'y ſécher avec *Joſué*, *Samſon*, & tant d'autres Poëmes ſemblables où quel-

ques foibles étincelles brillent à peine au milieu de la nuit la plus profonde.

MAIS arrêtons un instant nos regards sur un ouvrage où le ridicule, la magie & le jargon sont mêlés à quelques beautés ; je veux parler du Poëme de Saint Louis du Pere le Moine. Il ne seroit que trop aisé d'en tirer, comme des autres Poëmes, une multitude de mauvaises épigrammes, de pensées puériles, de traits forcés, de vers gothiques ; mais c'est trop ramasser de ronces & d'épines, il vaut mieux faire plus d'efforts & cueillir quelques fleurs & quelques fruits. Les exemples suivans feront voir que le Pere le Moine a fort ingénieusement tiré parti de certaines circonstances historiques relatives à son sujet.

Tout le monde connoît ce conte vrai ou faux rapporté par tant d'Hiſtoriens : Que le vieux de la Montagne avoit ſous ſes ordres une multitude d'aſſaſſins qu'il envoyoit dans les différentes contrées égorger les Rois & les Princes qui lui déplaiſoient ; il en envoya, dit-on, deux en France pour tuer Saint Louis : mais depuis, touché de la vertu de ce grand Roi, il ſe hâta de les contremander, & en attendant qu'on les eût trouvés, il fit avertir le Roi de prendre garde à lui.

Voici comme le Pere le Moine déguiſe & embellit ce fait.

Au milieu d'un Tournoi que donnoit Saint Louis en réjouiſſance de la priſe de Damiette, parut tout-à-coup un Chevalier inconnu, qui portoit dans ſes armes deux haches en ſautoir ſur des têtes de Rois : il demande

de à courir contre ſix des plus braves de l'armée qu'il renverſe tous. Enorgueilli par ces ſuccès, il oſe demander à courir contre le Roi lui-même, qui veut bien y conſentir, l'inconnu prend pour ce combat

Un pin noueux & vert
Armé d'un long acier ſous l'écorce couvert.

C'étoit violer indignement les loix des Tournois qui n'admettoient que des lances ſans fer, & le Roi n'avoit point d'autre arme; il évite avec art le fer du perfide étranger, & briſant ſa lance contre lui, il le renverſe & lui crève un œil; ce malheureux avoue ſon projet criminel & l'ordre qu'il avoit reçu

Du vieillard aſſaſſin des Rois ſi redouté.

Louis lui pardonne ſon attentat &

récompense sa valeur par des présens magnifiques.

Dans le huitiéme Livre un Ange transporte Saint Louis au Ciel dans un char de feu : Jesus-Christ lui offre trois couronnes à son choix ; Saint Louis choisit la couronne d'épines & la préfere à celles de deux Empires. Triple & heureuse allusion faite d'un seul trait : 1°. Au sujet du Poëme qui est la conquête de la couronne d'épines. 2°. Au refus généreux que Saint Louis fit véritablement de la couronne impériale qui lui fut offerte par le Pape. 3°. A la préférence glorieuse que donna Salomon à la sagesse sur tous les autres biens dont Dieu lui-même daignoit lui proposer le choix.

Le Pere le Moine, sans le secours de l'Histoire, imagine quelquefois des situations intéressantes. L'ombre de Saladin, évoquée par l'Enchan-

teur Mireme, déclare au Sultan Méledin qu'il ne peut conſerver ſa couronne qu'en immolant ſon fils ou ſa fille. Méledin de ces deux grands maux choiſit le moindre, & veut ſacrifier Zahide ſa fille qui conſent généreuſement à ſon trépas ; ce qu'elle eût dû faire ſans employer cette mauvaiſe équivoque,

Et le fer inhumain du triſte exécuteur
M'ouvrira *l'eſtomac* ſans ébranler *mon cœur*.

Il n'auroit pas fallu non plus que le fer en ſe levant, ſemblât de regret jetter un triſte éclair ; mais en général il auroit fallu que ce Poëme eût été écrit par un autre que le Pere le Moine. Tandis que Méledin eſt prêt à frapper ſa fille amenée en pompe ſur le bord du Nil pour ce ſacrifice, on vient arrêter ſon bras que la nature rendoit déja chance-

lant ; c'étoit Muratan ſon fils. Ce jeune Prince qui aimoit tendrement ſa ſœur, & qui en étoit tendrement aimé veut mourir pour elle. Zahide & Méledin s'y oppoſent ; Muratan n'en croit que ſon cœur, il ſe tue, il accomplit l'oracle. Ce trait aſſûrément ne dépareroit pas le plus beau Poëme.

Il arrive quelquefois au Pere le Moine d'avoir le ſtyle épique & d'être harmonieux ſans être empoulé. Voici, par exemple, une image forte dans le récit des ſonges qui toutes les nuits venoient effrayer Méledin :

L'innocente Sultane à qui ſur un ſoupçon
Il fit donner la mort par un traître Echanſon,
Venoit toutes les nuits, terrible & menaçante,
Arracher de ſon front ſa couronne ſanglante.

qui le rendent préſent aux temps, aux lieux, aux événemens, aux malheurs dont on l'entretient. C'eſt par le ſtyle qu'Homere eſt divin & Virgile délicieux; c'eſt par le ſtyle que Racine ſera immortel comme eux, & qu'Eſther même ſera toujours un très bon ouvrage. Or cet art unique & admirable d'être éloquent en vers manquoit ſi univerſellement à tous nos Poëtes héroïques, qu'ils n'avoient fait que rendre l'Épopée ridicule en France.

Les François n'ont pas la tête épique, diſoit-on au commencement de ce ſiécle, & cela paroiſſoit alors d'autant plus vrai, qu'on voyoit déja le regne du grand & du ſublime faire place au regne de l'agrément & de la délicateſſe; car du moins les François ſous Louis XIV. avoient le cœur épique, puiſque tant d'Auteurs

appliquoient à l'Épopée leurs talens ou leur sottise : aujourd'hui au contraire le joli fixe tous les regards, & le noble ne plaît que présenté par la finesse.

On désespéroit donc d'avoir un Poëme Épique François ; on en prouvoit même l'impossibilité, dont on accusoit tantôt la molle douceur & la timide décence de notre langue, incapable de l'énergie & de la chaleur impétueuse qu'exige l'Épopée, tantôt la monotonie glaçante de la rime, tantôt le climat, tantôt le gouvernement ; les raisons étoient convaincantes, la preuve étoit entiere. Mais la nature se plaît à confondre ces prophetes, à qui le non avenu paroît toujours impossible. Elle s'avisa de faire éclorre au milieu de ce siécle frivole un ouvrage digne du siécle majestueux d'Auguste : on crut enten-

dre Virgile lui-même joindre la nobleſſe & l'énergie romaine aux agrémens françois. On fut d'abord étonné, puis on diſputa; car on étoit trop ſûr d'avoir raiſon, on avoit trop bien prouvé que la France n'étoit pas faite pour l'Épopée; on courut au Pere le Boſſu pour voir ſi la Henriade étoit conforme aux vieilles régles, on eut la conſolation de trouver que non: on s'arrangea d'après cette heureuſe découverte, & par compoſition on convint de dire que M. de Voltaire avoit ſçu tirer quelques ſons de la trompette héroïque, éloge modeſte, mais auquel la poſtérité ajoutera beaucoup. Tel qu'il eſt, je l'appliquerois à deux ou trois Auteurs, qui depuis M. de Voltaire ont oſé emboucher cette trompette devenue plus dangereuſe que jamais.

On nous annonce un nouveau

Poëme Épique en vers libres, l'intérêt de la variété eſt, ſans doute, le motif de cette entrepriſe très-hardie, puiſqu'elle eſt ſans exemple: ſi par haſard ce Poëme eſt indigne de ſuccès, au lieu de le mépriſer comme mauvais, on le rejettera comme nouveau & inuſité; s'il eſt bon (& les talens connus de l'Auteur nous le promettent tel), on le lira beaucoup & on le critiquera davantage, c'eſt notre maniere d'accueillir les nouveautés les plus heureuſes.

LE BONHEUR D'AIMER.

OUI, malgré les rigueurs & le poids
de ſes chaînes,
Les plaiſirs de l'amour ſurpaſſent bien ſes
peines ;
Si, ſur des cœurs cruels, Tyran impétueux,
Il lance avec fureur des traits cruels comme
eux,
Monarque bienfaiſant des ames généreuſes,
La loi qu'il leur impoſe eſt celle d'être
heureuſes.

Frivoles habitans des Cités & des Cours ;
Colifichets brillans formés pour les amours,
Mais dont le cœur n'apporte aux autels de
Cythere,
Que le goût de l'intrigue & la fureur de
plaire ;
Vous ignorez encor les charmes du vrai
bien,
La mode eſt votre Dieu, l'amour ſeul eſt le
mien.

Doux & terrible enfant, de ton empire aimable
Tu fixas dans mon cœur le ſiége inébranlable,
Tu ſçais ſi j'en ſuis digne, & s'il eſt ſous ta loi
Un ſujet plus fidele & plus tendre que moi.

Trop heureux qui connoît ces langueurs agréables,
Ces déſirs inquiets, ces tranſports ineffables,
Nectar délicieux des eſprits & des cœurs!
Les larmes des amans ont pour eux des douceurs,
Leurs plaiſirs ſont inexprimables,
La volupté pour eux naît du ſein des douleurs.
Si du deſtin jaloux l'autorité ſévere
Eloigne un tendre amant des yeux de ſa bergere,
Les plaiſirs du retour en ſeront plus touchans.

Vous voyez en un jour d'Automne ou de Printemps,
Les brouillards élancés du ſein de Vallombreuſe,

Elever jusqu'aux cieux leur vapeur téné-
breuse,
Et briser du Soleil les rayons amortis ;
Si, prête à se plonger dans le lit de Thétis,
De ces voiles affreux sa splendeur dégagée
Console d'un regard la nature affligée,
Tout renaît, tout s'anime. Acanthis par ses
chants
Rend le plus tendre hommage à ses feux
éclatans,
Les ruisseaux sont plus purs. Les feuillages
plus sombres
Redoublent leur fraîcheur, leur verdure &
leurs ombres ;
Les parfums les plus doux de la terre exha-
lés
Rappellent dans nos bois les amours envo-
lés ;
Zéphir caresse Flore avec plus de tendresse ;
Les Nymphes, les Sylvains dans une heu-
reuse yvresse,
Unissant leurs transports goûtent mille dou-
ceurs,
Les gazons sous leurs pas se tapissent de
fleurs ;
La rose ouvre son sein, pleine d'impatience.

Tel, après les horreurs d'une funeste absence,
A l'aspect de Cloris, s'élançant du tombeau
Mon cœur épanoui reçoit un nouvel être ;
Dans ses yeux adorés mon amour voit renaître
Un nouvel Univers & plus noble & plus beau.
O transports ! ô plaisirs ! ô suprême puissance !
O combien la tendresse augmente l'existence !

Déserts où j'ai passé les plus beaux de mes jours,
Doux & discrets témoins du plus vif des amours
Beaux lieux où de Cloris la grace enchanteresse
Plongea mes sens ravis dans des torrens d'yvresse,
Que pour moi votre aspect a des charmes touchans !
Dans quel souvenir tendre il égare mes sens !
Là, d'un soupir flatteur qui pénétra mon ame,

L'adorable Cloris daigna payer ma flamme;
Ici, ſes yeux divins partageant ma langueur
Me diſoient (ſi j'entens leur langage enchanteur):
» Aimez-moi, mais ſoyez fidelle;
Ciel! avec quel tranſport tous mes vœux, tout mon cœur
Lui juroient une ardeur toujours vive & nouvelle!
Sans doute les Dieux ſeuls connoiſſent ces douceurs.

La Gréce a publié dans ſes faſtes menteurs
Que du ciel autrefois chaſſé par la Folie
Apollon fut berger aux champs de Theſſalie.
Mais j'ai ſçu le ſecret. Son cœur trop généreux
Voyant avec pitié nos erreurs, nos chimeres,
Nos plaiſirs languiſſans, nos chagrins volontaires,
Vint apprendre aux mortels l'art divin d'être heureux.
Athenes l'attira par ſa magnificence;
D'abord elle offrit à ſes yeux

Le Temple des Beaux Arts, enfans de l'abondance
Bâti par le bon goût qui veille à leur défense.
Mais le palais brillant de la frivolité
Elevé par la mode & par la nouveauté
Eblouit tous les yeux, ravit tous les hommages ;
Le Dieu voit confondus les foux & les faux sages
Pleins d'yvreſſe & d'ennui, vains, rampans & jaloux,
Se cherchant, ſe craignant & ſe mépriſant tous.
En vain il prodiguoit les thréſors du génie,
En vain du tendre amour il chantoit les appas,
Le peuple l'écoutoit & ne l'entendoit pas ;
Les dévots frémiſſoient ; la bonne compagnie
Siffloit ſes ſentimens, ſes vers, ſon harmonie ;
Sa douceur étoit *fade* & ſes propos *pédans* ;
Son étiquette *antique* & ſes tons *excédans* :
» Laiſſons ces inſenſés, dit Phœbus en co-
» lere,

» Leur mépris mutuel eſt leur digne ſalaire;
Il s'envole à l'inſtant vers ces bords enchantés
Que Pénée enrichit de ſes flots argentés,
Les arbres, les rochers accourent pour l'entendre.
Aux vœux d'un digne amant Liſe n'oſoit ſe rendre;
Elle vit Apollon, elle lui dit un jour:
» Que faites-vous là haut dans ce brillant
» ſéjour?
» Quels y ſont vos plaiſirs? je ne puis les
» comprendre.
Apollon répondit avec un ſouris tendre:
» Nous aimons: Eh! peut-on être heureux
» ſans l'amour?
» C'eſt lui qui fait couler dans notre ame
» ravie
» Les ſources du bonheur & celles de la vie.
» Je viens vous départir des dons ſi pré-
» cieux,
» Aimez-vous, mes enfans, & vous êtes
» des Dieux.
» Quoi! n'entendez-vous pas la voix de la
» nature
» Qui de vos préjugés condamne l'impoſture?
» Ah!

» Ah ! que l'amour ſur vous épuiſe tous ſes
» traits !
» Que feriez-vous, jeune bergere,
» De votre cœur, de vos attraits,
» Si vous ne connoiſſiez jamais
» La douceur d'aimer & de plaire ?

Profitons des conſeils d'un Dieu qui nous inſtruit,
Et qui vers le plaiſir par la main nous conduit ;
Suivons des vrais amans cet illuſtre modele
Pétrarque, qui rendit ſon amante immortelle
Par ſes vers & ſes feux conſtans.
En vain le temps jaloux avec ſa faulx cruelle
Avoit cru moiſſonner leurs plaiſirs raviſſans,
Leurs vœux toujours comblés & toujours renaiſſans ;
Près d'une Vaucluſe nouvelle,
Aux champs Elyſiens, Venus & les Amours
Ont réuni Pétrarque à ſa divine Laure ;
Ils ſe retrouvent tous les jours
Plus charmans, plus tendres encore.
Sous l'ombrage délicieux

D'un bois de myrthe & d'amarantes
Ils cueillent les fruits précieux
De cette ardeur perſévérante
Qui les rendit égaux aux Dieux.

Toi que la mort frappa de ſon dard exécrable,
Dans les bras des plaiſirs, dans le ſein adorable
De la jeuneſſe & de l'amour;
Tendre & charmante Eglé qui renais chaque jour
Au fond d'un cœur inconſolable
Seul digne de t'aimer ſans eſpoir de retour,
Voi l'amour qui s'envole au Temple de Mêmoire,
Qui grave en traits de feu tes graces, ta vertu,
Et qui dit en pleurant: »Hélas! elle a vécu
» Trop peu pour ſes amis, mais aſſez pour
» ſa gloire.
Si dix ans de fureur, de combat, de victoire
Ont, du fier meurtrier d'Hector
A la carriere de Neſtor,
Egalé la vie immortelle,
Combien douze ans d'amour, d'amitié, de plaiſirs

Doivent rendre la tienne & plus pleine & plus belle !
Loin de nous ces mortels ſans ame, ſans déſirs,
Croupis dans le bourbier d'une morne indolence,
Du néant au ſommeil (vaine ombre d'exiſtence)
Du ſommeil au néant tranſportés tour à tour,
Nourris d'abſurdités, engraiſſés d'ignorance,
Ils végétent cent ans, mais vivent-ils un jour?
Non. La vie eſt dans l'ame, & l'ame n'eſt qu'amour.

Cependant vils jouets d'un ſort toujours barbare,
Nous voulons nous unir, & l'erreur nous ſépare,
La mort briſe nos nœuds, & l'abſence & le temps
Nous font mourir encore au cœur de nos amans.

Ah! ſans doute il faudroit voir toujours ce qu'on aime,

S'enyvrer à longs traits de ce bonheur ſuprême,
En pénétrer ſon ame, en aſſouvir ſes yeux,
Et par un goût induſtrieux
Toujours vif & toujours durable,
Aiguiſer chaque jour les traits délicieux
De cette joie inaltérable;
Mais..... ô miſere humaine! ô deſtin déplorable!
Hélas! des vrais plaiſirs la ſource intariſſable
Ne fut découverte qu'aux Dieux!

Ceſſons pourtant d'être envieux
De leur joie éternelle & de leur gloire extrême,
Il eſt un bien plus précieux
Que leur immortalité même,
C'eſt celui d'expirer d'un tranſport amoureux
Dans les bras de l'objet qu'on aime.

LE MALHEUR D'AIMER.

NON, je ne veux plus rien aimer;
Un juste orgueil m'enflamme, un jour heureux m'éclaire,
J'arrache en frémissant ce cœur tendre & sincere
Aux perfides attraits qui l'avoient sçu charmer.
Combien l'illusion leur prêta de puissance!
Et combien je rougis de ma folle constance!
Quoi! c'est-là cet objet adorable & sacré,
Chef-d'œuvre de l'amour par lui-même admiré,
Sur qui la main des Dieux (soit faveur ou colere)
Epuisa tous ses dons & sur-tout l'art de plaire?.....
Quel Démon m'aveugloit? quel charme impérieux
Enchaînoit ma raison & fascinoit mes yeux?

J'aimois. J'embelliſſois ma fatale chimere
Des traits les plus touchans d'une vertu ſincere.
Que ne peut-on toujours couvrir la vérité
Du voile de l'amour & de la volupté !
Hélas ! de mon erreur j'aime encor la mémoire,
Je regrette mes fers, & pleure ma victoire.....
Que dis-je, malheureux ? ah ! je devois pleurer,
Lorſque prompt à me nuire, ardent à m'égarer,
Je ſubis les rigueurs d'un indigne eſclavage.
Les Dieux de ces périls m'avoient tracé l'image ;
Un ſonge (& j'aurois dû plutôt m'en ſouvenir)
A mon cœur imprudent annonçoit l'avenir.

J'errois ſur les bords de la Seine
Dans des boſquets charmans conſacrés au plaiſir ;
Avec Thémire, avec Climene
Par des jeux innocens j'amuſois mon loiſir.
Un enfant inconnu deſcend ſur le rivage,

Il mêle un goût plus vif à notre badinage ;
Il pare la nature, il embellit le jour,
L'Univers animé parut sentir l'amour.
Ses ailes, son carquois m'inspiroient quelque crainte,
Mais dans ses yeux touchans l'innocence étoit peinte ;
Il me tendit les bras. Son ingénuité
Intéressa mon cœur qu'entraînoit sa beauté.
Caressé par Thémire & lorgné par Climene,
A leurs plus doux transports il se prêtoit à peine,
J'attirois tous ses soins, & j'étois seul flatté ;
Il aimoit, disoit-il, à me voir, à m'entendre,
Il sembloit à mon sort prendre un intérêt tendre ;
Avec un air charmant il plaçoit de sa main
Des lauriers sur mon front, des roses dans mon sein.
(Qui ne l'auroit aimé ? Pardonnez, ô sagesse !
Je sçais trop à présent qu'il faut n'aimer que vous,
Mais de ce traître enfant que les piéges sont doux !

Que ſes traits ont de force & nos cœurs de foibleſſe !)
Il me montra de loin le palais des plaiſirs ;
J'y volai, plein d'eſpoir, ſur l'aile des déſirs.
Là, tout eſt volupté, tranſport, erreur, yvreſſe ;
Là, tout peint, tout inſpire, & tout ſent la tendreſſe :
Dans mille objets trompeurs l'art ſçait vous préſenter
Celui qui vous enchante ou va vous enchanter.
J'apperçus deux portraits : l'un fut celui d'Orphiſe,
Mon œil en fut frappé, mon ame en fut ſurpriſe ;
Vieille, elle avoit d'Hébé l'éclat & les attraits,
Sa beauté m'éblouit ſans m'attacher jamais ;
Mais l'amour m'attendoit au portrait de Sylvie,
Il alloit décider du deſtin de ma vie ;
Sans éclat, ſans beauté, ſa naïve douceur
Fixa mon œil avide, & pénétra mon cœur ;
Dans ſes yeux languiſſans ou l'art ou la nature

Avoient

Avoient peint les vertus d'une ame noble
& pure ;
Tous mes ſens enivrés d'une rapide ardeur,
Friſſonnoient de plaiſir, & nommoient mon
vainqueur.....
Cependant ſous mes pas s'ouvre un profond
abyſme,
J'y tombe, & je m'écrie : O trahiſon ! ô
crime !
De quels fleuves de ſang me vois-je environné ?
Dans ces ſombres cachots des malheureux
gémiſſent,
De leurs cris effrayans ces voûtes retentiſſent ;
Fuyons..... des fers cruels me tiennent
enchaîné !
Mille dards ont percé mon cœur infortuné.....
O changement affreux ! quel art t'a pu produire ?
Une voix me répond : *Pallas va t'en inſtruire.*
L'amour fuit démaſquant ſon viſage odieux,
La rage d'Erinnys étincelle en ſes yeux,
Des ſerpens couronnoient ſa tête frémiſſante,

Le respect enchaînoit son audace impuissante,
Il secouoit pourtant d'un bras séditieux
Un flambeau dont Pallas éteignoit tous les feux.
Je la vis, & je crus l'avoir toujours aimée,
Ses vertus s'imprimoient dans mon ame enflammée,
J'admirois ces traits fiers, cette noble pudeur,
Où du Maître des Dieux éclatoit la splendeur.
» Tombez, a-t-elle dit, chaînes trop rigou-
» reuses !
» Fermez-vous pour jamais, cicatrices hon-
» teuses !
» Mortel ! je n'ai changé ni l'amour ni ces
» lieux,
» Mais j'ai rompu le charme, & dessillé tes
» yeux,
» La volupté versoit l'éclat sur l'infamie,
» D'un masque de douceur couvroit la per-
» fidie,
» La vertu seule est belle, & n'a qu'un
» même aspect,
» L'amour vrai qu'elle inspire est enfant du
» respect.

» Mais fui moi, viens apprendre à déteſter
» ce Maître
» Que les humains ſéduits ſervent ſans le
» connoître,
» Qui t'entraînoit toi-même, & t'alloit
» écraſer
» Sous le poids de ces fers que j'ai daigné
» briſer.
» Ce monſtre, en traits de ſang, ſous ces
» voûtes horribles
» Grava de ſes fureurs les monumens ter-
» ribles.

Que vis-je ?.... ô Paſſions! ô ſource des
forfaits !
Quels tourmens vous cauſez, quels maux
vous avez faits!

Térée au fond des bois outrage Philomele,
Progné, ſœur trop ſenſible & mere trop
cruelle,
A cet époux inceſtueux
De ſon fils déchiré ſert les membres af-
freux.
Soleil! tu reculas pour le feſtin d'Atrée,
As-tu pû ſans horreur voir celui de Térée?

Mais quels ſont ces Héros enflammés de fureur
Qui partagent les Dieux jaloux de leur valeur?
Dieux! votre ſang rougit les ondes du Scamandre!
Patrocle, Hector, Achille ont confondu leur cendre,
Sous ſon palais brûlant Priam eſt écraſé,
Le ſceptre de l'Aſie en ſes mains eſt briſé,
Tout combat, tout périt; pour qui? pour une femme
De mille amans trompés vil rebut, reſte infâme!

Le fier Agamemnon, ce chef de tant de Rois,
Dont l'indocile Achille avoit ſubi les loix,
Revient après vingt ans de gloire & de miſere
Expirer ſous les coups d'une épouſe adultere.

Aux autels de ſes Dieux Pyrrhus eſt égorgé,
Hermione eſt rendue à ſon époux vangé.

Pour laver ton affront, ô Phédre! l'impoſture

Charge de tes forfaits la vertu la plus pure,
Sur un fils trop aimable un pere furieux
Appelle en frémiſſant la vengeance des Dieux;
Le courroux de Neptune exauçant ſa priere
Seme d'ennuis mortels ſa fatale carriere.

Biblis, & vous, Myrrha, d'une exécrable ardeur
Par des pleurs éternelles vous expiez l'horreur.

O robe de Neſſus! ô trompeuſe eſpérance!
O d'un monſtre inſolent effroyable vengeance!
Sur le bûcher fatal Hercule eſt conſumé,
Héros plus grand qu'un Dieu, s'il n'avoit point aimé!

Tu fuis, ingrat Jaſon! ta criminelle épouſe,
Mais connois-tu Médée & ſa rage jalouſe?
Elle immola ſon frere, & ſe perdit pour toi,
Tu ne peux ni la voir, ni la fuir ſans effroi!.....
Mais la voici, grands Dieux! Furieuſe, tremblante,

OXFORD-TAYLOR INST.

Un fer étincelant arme ſa main ſanglante ;
Elle embraſſe ſes fils, & frémit de terreur ;
Ah ! d'un crime effrayant tout annonce l'horreur . . . . . .
Arrête, amour barbare, & toi, mere égarée,
De quel ſang ſouilles-tu ta main déſeſpérée ?
La nature en frémit, l'enfer doute en ce jour
Qui l'emporte en fureur, ou Médée, ou l'amour.

Le jour vint m'arracher à ce ſpectacle horrible ;
Pour éclairer mon cœur la vérité terrible
Avoit emprunté par pitié
Les traits d'un utile menſonge ;
Tout fuit, tout n'étoit qu'un vain ſonge ;
Et mon cœur a tout oublié.

Deux amours, deux erreurs ont partagé ma vie,
J'adorai la vertu dans le cœur de Sylvie ;
Par des vices brillans Orphiſe m'enchanta ;
La vertu s'obſcurcit, & le vice éclata.
Orphiſe étoit perfide autant qu'elle étoit belle,

Sylvie..... elle étoit femme, elle fut
infidelle.
Sur quel ſable mouvant fondois-je un vain
eſpoir ?
La candeur, la conſtance eſt-elle en leur
pouvoir ?
Je te connois enfin, ſexe aimable & parjure,
Ornement & fléau de la triſte nature,
Tu veux vaincre & régner, ſur-tout tu veux
trahir,
Notre opprobre eſt ta gloire, & nos maux
ton plaiſir !

Du généreux excès d'un amour héroïque
La vertueuſe Alceſte étoit l'exemple uni-
que.
Adorable en ſa vie, admirable en ſa mort,
Elle étonna les Dieux & confondit le ſort
En ſubiſſant ſa loi cruelle.
O toi qui poſſédas cette épouſe fidelle,
Tu ne méritois pas, Admete, un ſort ſi
beau
Si l'amour ne t'entraîne avec elle au tom-
beau.
Elle eſt mere, & du ſang t'immole la foi-
bleſſe !

Elle eſt Reine, & connoît la conſtante amitié !
Inſenſible à ſa perte, elle plaint ta tendreſſe ;
Dans ſes yeux preſque éteints brille encor la pitié ;
Elle entre en t'embraſſant dans la nuit éternelle,
C'eſt pour toi qu'elle meurt, peux-tu vivre ſans elle ?

Hélas ! le cœur humain doit-il former des vœux ?
De toutes les vertus Alceſte eſt le modele ;
Mais s'il étoit ſuivi, ſerions-nous plus heureux ?
Amour ! contre tes traits où prendroit-on des armes ?
O femmes ! qui pourroit ſe ſouſtraire à vos charmes
Si vos cœurs ſecondoient le pouvoir de vos yeux ?
La nature s'émeut à l'aſpect d'une belle ;
Le cœur dit : *La voilà, mon bonheur dépend d'elle.*
Que l'épreuve dément un préſage ſi doux !
Hélas ! les vrais plaiſirs ne ſont pas faits pour nous !

Nous jouiſſons bien peu de la douceur ſuprême
De plaire à nos Tyrans, ou d'aimer qui nous aime ;
Dans l'empire amoureux tout cœur eſt égaré,
Et loin des biens offerts cherche un bien déſiré.
Ariane brûloit pour l'inconſtant Théſée,
Mais il venge à ſon tour cette amante abuſée ;
Il aime, & dans ſon fils on lui donne un rival,
Phédre adore Hyppolite, & Phédre eſt mépriſée.

Phyllis eſt ſuſpendue à l'amandier fatal,
Démophoon fidele eût vû Phyllis volage,
Tel eſt de Cupidon le cruel badinage ;
Il ſe nourrit de ſang, il s'abbreuve de pleurs,
Il enchaîne, & jamais il n'aſſortit les cœurs.

Vous, dont un vent propice enfle aujourd'hui les voiles,
Qui liſez, pleins d'eſpoir, ſur le front des étoiles

L'approche du bonheur & la route du port,
Ah ! tremblez. Mille écueils vous préſentent la mort.
J'entens mugir les flots & gronder les tempêtes,
L'abyſme eſt ſous vos pieds, la foudre eſt ſur vos têtes,
D'une fauſſe amitié les perfides douceurs
De l'infidélité préparent les noirceurs ;
Bien-tôt on oubliera juſqu'à ces faveurs même
Dont on flatte avec art votre tendreſſe extrême ;
On verra vos tourmens d'un œil ſec & ſerein.
Vainement pour voler à des ardeurs nouvelles
Le dépit & l'orgueil vous offriront leurs ailes,
Vous ſerez retenus par cent chaînes d'airain ;
Les caprices fougueux, les ſombres jalouſies,
Et la haine allumée au flambeau des Furies
Etoufferont ſans ceſſe & produiront l'amour.

De vos cœurs déchirés indomptable Vautour.

Sauvez de ces revers vos flammes généreuſes,
Sortez, s'il en eſt temps, de ces mers orageuſes,
Regagnez le rivage, & cherchez le bonheur
Dans le calme des ſens & dans la paix du cœur;
Des fieres paſſions briſez le joug infâme,
Fuyez la volupté, ce doux poiſon de l'ame,
La gloire & la vertu combleront tous vos vœux
Sous leur aimable empire on vit toujours heureux.

Ainſi parloit Sylvandre, & ſa douleur amere
Méconnoiſſoit l'amour maſqué par la colere,
Quand d'un ſouris flatteur, fait pour charmer les Dieux,
A ſes yeux éperdus Sylvie ouvrit les Cieux.
Quel moment! quel combat pour ſon ame attendrie!
Elle approche .... il pâlit, ... il ſe trouble, ... il s'écrie

Frémissant de courroux, de tendresse & d'effroi :

» Tu l'emportes, cruelle, & mon cœur est » à toi !

» Un seul de tes regards assûre ta victoire,

» T'aimer est ma vertu, t'enflammer est ma » gloire.

ESSAI

Sur les ſentimens que nous devons à nos amis après leur mort.

LE ſage Lælius ayant perdu par une mort trop prompte le vainqueur de Carthage & de Numance, le plus grand des Romains, le meilleur des mortels & le plus tendre des amis, donne à la nature quelques larmes dont une raiſon ſupérieure tarit bien-tôt la ſource. » Scipion eſt » heureux, s'écrie-t-il, les Dieux » juſtes ſe ſont hâtés de couronner » ſes vertus; voudrois-je par de ja» louſes larmes lui envier ſa gloire & » ſa félicité? C'eſt à lui de plaindre » un ami encore ſujet aux malheurs » de la condition humaine; c'eſt à

» lui de précipiter l'instant de notre
» réunion ; c'est à moi de l'attendre
» avec constance. Ce Héros rougiroit
» pour moi, si la douleur de sa perte
» m'arrachoit un seul jour aux de-
» voirs de la Société ou au service de
» la Patrie. «

Voilà, sans doute, des réflexions bien sublimes & une conduite bien vertueuse.

Orphée perd Euridice, il descend dans l'empire des Ombres ; il fléchit Pluton, il ramene Euridice au séjour de la lumiere ; il la perd une seconde fois, & pour toujours, par une tendre impatience de la revoir ; il signale son désespoir par des efforts impuissans pour la reconquérir, par les regrets éloquens dont il remplit la Thrace, par les chants lugubres dont Euridice est l'objet éternel, par le refus constant de toute consola-

tion. Victime de sa tendresse pour Euridice & de son indifférence pour toute autre femme, il expire d'une mort cruelle, sa tête arrachée de son corps flotte sur les ondes de l'Hébre, le dernier mot que sa bouche prononce est le nom d'Euridice.

Voilà peut-être de grandes fautes, mais voilà des sentimens tendres.

Lælius aimoit la gloire, la sagesse, la vertu; Orphée aimoit Euridice; admirons Lælius, imitons Orphée.

Le nombre des hommes qui pensent est bien petit, celui des hommes sensibles l'est peut-être davantage; craignons, en cherchant un héroïsme supérieur à la nature, de fournir de nobles prétextes à la cruelle indifférence. Le sage & l'insensible peuvent parler comme Lælius, l'amant seul agira comme Orphée.

Toute tendresse est nécessairement

intéreſſée. On veut voir, on veut entendre l'objet aimé ; il ne ſuffit pas de croire ſa félicité réelle, il faut en être certain, il faut en être témoin, il faut en jouir. D'ailleurs ſi nos amis nous aiment encore dans le ſéjour de la gloire (& pourquoi ne nous aimeroient-ils plus ?), croyons-nous qu'ils puiſſent goûter en notre abſence une joie inaltérable ? Ne leur manque-t-il pas toujours de la partager avec nous ? Sans doute la plénitude du bonheur eſt réſervée au moment de la réunion. Plaignons-les donc d'être heureux ſans nous, ils le ſont trop imparfaitement. Caſtor & Pollux toujours ſéparés, ne ſont jamais contens. L'alternative perpétuelle de leur gloire enleve à Pollux le prix le plus flatteur de ſa tendreſſe généreuſe, celui d'être témoin du bonheur qu'il procure à un frere ſi chéri.

Il

Il eſt donc vrai que nous pouvons, que nous devons même pleurer nos amis morts, & parce que nous ſommes privés d'eux, & parce qu'ils ſont privés de nous. Je le répete, Lælius s'égare dans ſon héroïque ſageſſe; le ſentiment eſt un guide plus ſûr.

J'aime mieux ce même Lælius, lorſque ramené à la nature, malgré la Philoſophie, il s'exprime ainſi: » Le ſouvenir de notre amitié eſt un » bien dont je jouis avec une joie » tendre & pure. Le bonheur d'avoir » vécu avec Scipion me paroît ré» pandre ſur toute ma vie un éclat » qui l'embellit & qui l'honore.«

Sentiment délicat & vrai! Ne ſentons-nous pas en effet que notre être s'aggrandit & s'illuſtre à nos yeux au ſouvenir flatteur de nos liaiſons avec de grands hommes qui ne

ſont plus ? Un mouvement confus d'orgueil & de tendreſſe nous éleve juſqu'à eux & nous aſſocie à leur gloire. J'ai vû (diſons-nous avec joie, avec douleur, avec une vanité ſecrette), j'ai vû, j'ai aimé, j'ai intéreſſé à mon ſort un Rouſſeau, un Deſtouches, un Monteſquieu ; l'un m'enflammoit du feu de ſon génie, je voyois l'autre ſaiſir avec fineſſe des ridicules qu'il peignoit avec force ; le troiſiéme, Philoſophe immortel, me dévoiloit des vérités profondes, & m'offroit ſans ceſſe l'image de la vertu ſimple & noble qui animoit ſon cœur. Quels Écrivains ! Quels Citoyens ! Quels ſages ! Le ciel les envioit à la terre.

Nimium vobis humana propago
Viſa potens, ſuperi, propria hæc ſi dona fuiſſent.

» Non, je ne reverrai jamais des

» hommes tels que les Thésées & les » Pirithous, disoit naïvement le vieux Nestor aux Agamemnons & aux Achilles : propos qui flattoit peu sans doute les Héros vivans ; mais qui regagnoit du côté du sentiment ce qu'il perdoit du côté de l'art.

Lælius rejette avec horreur & avec raison le système impie & cruel, qui bornant toute notre existence à cette vie si courte, nous enleve la consolation de croire nos amis heureux & l'espérance de les revoir pour ne les perdre jamais. L'opinion des sages, l'intérêt des hommes, la justice des Dieux, le désir de l'immortalité imprimé dans tous les cœurs, le sentiment intérieur, tout nous rassûre contre l'affligeante idée du néant.

Non, nous ne mourons pas tout entiers : non, ma chere Rosalie ! nos nœuds ne sont pas rompus pour tou-

jours ; la loi du deſtin qui nous ſépare n'eſt point irrévocable ; nous ſerons réunis dans un ſéjour plus heureux, nous goûterons des plaiſirs plus durables : le doute ſeroit criminel, hélas ! il ſeroit plus triſte encore. Quoi ! tu ne ſerois plus rien ! Quoi ! tu ne m'entendrois plus ! Quoi ! cet attachement ſi vrai, ſi profond, cette admiration de tes talens & de tes vertus, cet amour immortel de tant de charmes, ce déſir ardent de te rejoindre, ces monumens que mon cœur érige à notre amitié, rien ne pourroit ni te flatter, ni t'attendrir ! Cette ame ſi éclairée, ſi ſenſible ne penſeroit plus, n'aimeroit plus ! le néant l'auroit engloutie ! Qu'il eſt heureux de ne pouvoir ſe livrer ſans crime à un pareil ſoupçon ! Tu vis, ma chere Roſalie ! tu veilles du haut des cieux ſur l'amant qui t'adore, tu

Fattires à toi par tes vœux, tu le diſtingues enfin de cette foule d'eſclaves fugitifs que le plaiſir enchaînoit à ton char, & que la mode & la frivolité emportent dans leur tourbillon. S'ils ont pû t'oublier, étoient-ils dignes de t'aimer ? Qu'ils s'enyvrent de voluptés & d'erreurs, il m'eſt plus doux de pleurer ſur ta tombe que de partager leurs plaiſirs. Eſt-il donc encore des plaiſirs ? Eſt-il des beaux jours ſans Roſalie ? Que l'amour étoit tendre dans ſes yeux ! que l'amitié étoit vive dans ſon cœur ! Tel étoit ſon empire ſur les nôtres, que tous ſes amans, liés entre eux par une chaîne aimable, s'étonnoient d'être rivaux & amis.

Pourroient-ils ſe laſſer de payer à ſa cendre
Le tribut de ces pleurs que l'amour fait répandre ?
Le chef-d'œuvre des Dieux, le Temple des vertus,

Le lien des mortels, l'humanité n'eſt plus.

Où retrouver ailleurs ce commerce délicieux, dont l'enjouement & la ſageſſe varioient l'égalité toujours conſtante, toujours animée par le ſentiment ? Où retrouver cette modeſtie ſi noble qui cachoit ſa ſupériorité aux eſprits médiocres & la laiſſoit deviner aux eſprits éclairés, cette indulgence généreuſe pour les défauts de l'humanité, cette horreur des plaiſirs honteux de la médiſance & des plaiſirs cruels de la raillerie, ce talent inconnu d'obliger ſans faſte, d'aſſaiſonner un bienfait, d'enflammer la reconnoiſſance en la refuſant, de déſarmer l'ingratitude en ne la voyant pas ? Où retrouver enfin cet aſſemblage de vertus ſublimes & de foibleſſes aimables, qui balancées, embellies, épurées les unes par les autres, formoient un réſultat ſi parfait ?

Brillante & légere dans le monde, solide & profonde dans la retraite, adorable en tous lieux, telle étoit Roſalie.

Non, nous ne reverrons jamais
De ſi beaux yeux, d'ame ſi belle;
Le plaiſir a perdu ſes traits,
Les amours ſont morts avec elle,
Zéphire au retour du Printemps
Rajeunit en vain la nature.
De nos jardins & de nos champs,
De tous les lieux, de tous les temps
Roſalie étoit la parure.
Que m'importent ces fleurs & ces ombrages frais
Dont Roſalie, ô ciel! ne jouira jamais?
Ce n'eſt plus ſur ſon ſein que la roſe nouvelle
Exhale en expirant ſes parfums précieux;
Ce vif émail des prés, ce tendre azur des cieux,
Ces beaux jours ne ſont plus pour elle,
Ce Soleil bienfaiſant n'éclaire plus ſes yeux,
Hélas! ils ſont couverts d'une nuit éternelle.

Reviens, Hyver affreux, & vous, paſſez beaux jours
Si longs ſans Roſalie, avec elle ſi courts!
Quand les frimats glacés, déployant les ténébres
Enferment l'Univers dans leurs voiles funébres,
Je crois de ſon tombeau partager les horreurs,
Cette idée effroyable a pour moi des douceurs;
Hélas! dans quel ſéjour plus odieux encore
Ne volerois-je pas pour la voir un inſtant?
Eh! qu'importe en quels lieux l'amant tendre & conſtant
S'uniſſe à l'objet qu'il adore?
Cet objet ſeul eſt tout. On trouve dans ſes yeux
Les fleurs de l'Elifée & la ſplendeur des cieux.

Graces, jeuneſſe, amour, plaiſirs, troupe céleſte,
Quels ſoins vous occupoient, quand de ſa main funeſte
La mort impitoyable éteignoit ces flambeaux

Dont

Dont l'éclat fut si pur & les rayons si beaux ?
Quoi ! des Dieux infernaux secondiez-vous la rage ?
Leur abandonniez-vous votre plus noble ouvrage ?
Hélas ! en gémissant vous détourniez les yeux,
Un pouvoir inconnu confondoit tous vos vœux. . . . . .
Je ne puis y penser sans horreur, sans murmure,
Ah ! ce coup est l'excès de la rigueur du sort,
L'opprobre de l'Amour, l'effroi de la Nature,
Et le triomphe de la Mort.
O quand ses traits plus doux trancheront-ils ma vie ?
Quand pourrai-je avec toi, ma chere Rosalie !
Aux sources de la gloire, au torrent des plaisirs
Enyvrer tous mes sens du nectar des désirs,
Qui toujours satisfaits & plus ardens sans cesse,

Nourrissent de nos cœurs l'immortelle tendresse !

Je revois souvent avec un plaisir amer les lieux que tu habitois, je les crains & je les aime, j'y suis moins privé de toi ; ils me retracent tes pensées, tes discours, tes sentimens ; je crois te revoir & t'entendre, avec quelle ardeur je saisis cette illusion délicieuse !

L'ame de Rosalie en ces jardins respire,
Je le sens aux transports que leur aspect m'inspire,
Aux soupirs de mon cœur agité tour à tour
De douleur, de plaisir, de regret & d'amour,
A ce charme secret, né du sein des allarmes
Qui pénétre mes sens en m'arrachant des larmes.

Quand on a perdu l'objet d'un attachement si légitime, quels dédom-

magemens peut offrir ce monde inconstant & frivole ? Par quels liens attache-t-il à la vie ? Quelle eſpérance laiſſe-t-il de s'enflammer encore ?

Pour qui ? pour cet eſſain de beautés étourdies,
De préjugés honteux ſuperbement nourries,
Automates brillans qu'anime un vain plaiſir,
Qu'on peut toujours tromper & jamais attendrir ?

Pour qui ? pour cette femme orgueilleuſe & bizarre
Que contre l'Univers arme un courroux barbare,
Qui croit porter l'amour dans nos cœurs affadis
Par ſes fauſſes vertus & ſes attraits flétris ?
L'amitié dont le nom eſt toujours dans ſa bouche,
Ne pénétra jamais dans ſon ame farouche.
Conquérir & tromper, voilà ſon ſeul déſir,
Le tourment de la haine eſt pour elle un plaiſir ;
Que cette volupté funeſte & criminelle

De ſon perfide cœur ſoit la peine éternelle !

O vous, dont la vertu, la douceur, la bonté
Effaçoient à mes yeux l'éclat de la beauté,
Jeune & ſage infidelle, à mon cœur toujours chere!
Vous en qui je trouvois l'objet de mes déſirs,
Le charme de mes maux, l'ame de mes plaiſirs,
Une amie, une amante, une épouſe, une mere,
Le deſtin pour moi ſeul vous met au rang des morts ;
Mais..... vivez-vous heureuſe ? Eſtes-vous ſans remords ?
Avez-vous étouffé l'importune mémoire
De cette amitié tendre & ma joie & ma gloire ?
S'il vous ſouvient encor de ces jours pleins d'appas,
Ah ! Sylvie ! ah ! du moins ne me haïſſez pas,
Epargnez cette horreur à mon ame éperdue.

Hélas ! c'eſt bien aſſez de vous avoir perdue ;
Je vivois pour vous ſeule. A mes yeux l'Univers
N'offre qu'un vuide immenſe & que d'affreux déſerts
Où mon cœur égaré frémit & vous appelle.
Tout ſe tait. Je ſuccombe à ma terreur mortelle.....
Arrachez-moi, grands Dieux ! aux rigueurs de mon ſort,
Dieux, rendez-moi Sylvie, ou donnez-moi la mort,
Rendez-moi tant de biens dont la douceur cruelle
D'un déſeſpoir affreux eſt la ſource éternelle.
Rendez à l'amitié ce cœur fait pour ſes loix,
Ce cœur ſi vrai, ſi doux, mais barbare une fois.

Dans cet exil malheureux nous ne jouiſſons de rien ſûrement, ni tranquillement ; tout ce que nous aimons nous échappe : ou l'erreur éloigne de nous des cœurs qui nous cherchoient,

ou la mort nous les enleve, ou l'infidélité les détache de nos fers. C'eſt au ſentiment, c'eſt à la vertu à ne ſe démentir jamais, à plaindre l'erreur, à triompher de la mort, à faire rougir l'infidélité. Amans! ne la puniſſez qu'en la ramenant à vous à force de conſtance & de douceur; c'eſt la vengeance la plus entiere, la plus glorieuſe, & c'eſt la ſeule légitime. L'oubli vous vengeroit mal, & vous laiſſeroit la honte d'avoir ſuivi un exemple criminel. Les éclats de l'emportement vous rendroient ridicules ou odieux, ils encourageroient l'infidelle à de nouveaux crimes: aigrie par vos reproches, elle étouffera ſes remords, & non contente de vous avoir trahis, bien-tôt elle oſera vous avilir & vous détester. Ne rompez point des nœuds qui firent votre bonheur & qui peuvent le faire encore

Cet objet qui vous outrage, vous a procuré les momens les plus doux de votre vie; ne l'oubliez jamais, dissimulez vos chagrins, rendez-vous intéressans par la douceur, par la patience, par la générosité, le respect rallumera tôt ou tard la tendresse que l'inconstance avoit éteinte.

O vous, ames délicates & vertueuses, toujours fidelles à vos premiers feux, dont le tombeau seul a pû éteindre l'ardeur, la mort ne vous a ravi aucun de vos droits, revivez à jamais dans le cœur de vos amans, gravez-y votre image en traits ineffaçables. Ils n'imiteront pas, sans doute, l'excessive tendresse de ce Calife des Sarrazins (Yézid II.), qui après dix-huit jours de larmes & de désespoir, mourut sur le cadavre de sa Maîtresse, mais qu'ils ne respirent du moins, que pour vous reproduire sans cesse

par le ſouvenir le plus tendre de vos ſentimens & de vos vertus.

Cependant toute la ſphere de nos ſentimens doit-elle ſe borner à l'amour ? Eſt-ce aux amans ſeuls que je recommande ce ſouvenir généreux des objets qu'ils ont aimés ? Un ami, un parent, un bienfaiteur aimable doivent-ils être oubliés quand ils ne ſont plus ? Je le demande aux cœurs ſenſibles & capables de reconnoiſſance.

L'amitié (il y a long-temps qu'on le dit & qu'on l'ignore), l'amitié eſt le plus grand des biens ; un ami eſt le thréſor le plus précieux du ſage, il donne de l'éclat à la proſpérité, il adoucit l'amertume de l'adverſité, il diſſipe les langueurs de notre ame abbatue ; ſon feu nous échauffe, ſes lumieres nous éclairent, ſon courage nous ſoûtient, ſes conſeils nous diri-

gent, ſa voix calme nos paſſions, ſa main ferme les abyſmes qu'elles ouvrent ſous nos pas & nous applanit les routes de la vertu. Pourrions-nous ne pas bénir éternellement la mémoire de ceux à qui nous devons de tels avantages ? Mais quand ils n'auroient eu pour nous qu'un attachement ſtérile, n'eſt-ce rien que la douceur d'être aimé, & ne devons-nous rien à qui nous la procure ?

Le reſpect des parens eſt un devoir ſacré qu'impoſent la nature & la loi, mais ce ſentiment néceſſaire eſt-il un aſſez digne prix de tous leurs bienfaits, & ne les honoreroit-on pas mieux par la plus vive tendreſſe ? Pourrions-nous chercher à borner leurs droits, tandis que nous leur devons tout ? Qu'avons-nous qui ne ſoit à eux ? Le bonheur d'exiſter, celui de penſer & de ſentir, ſans lequel

le premier ſeroit ſi peu de choſe, tout notre être enfin eſt leur ouvrage, & combien cet ouvrage leur a-t il coûté de travaux, de ſoins, de dépenſes, d'inquiétudes, de ſacrifices! Avec quelle tendreſſe ces génies tutélaires veilloient ſur nous? A combien de dangers & de malheurs que nous ne connoiſſions pas, leur prudence ſçavoit-elle nous arracher! Nous repoſions en paix à l'ombre de leurs ailes; ils travailloient & nous jouiſſions; ils portoient le fardeau toujours incommode, toujours peſant des affaires domeſtiques, & ne nous impoſoient que le joug léger de l'obéiſſance & de l'amour. Nous étions l'objet de toutes leurs entrepriſes, de toutes leurs démarches, de tous leurs ſentimens. Si nous avons rempli leur eſpérance, nous les avons rendus heureux; ſi nous l'avons trahie,

ils nous ont pardonné, ils nous ont plaints, & ne nous ont pas moins aimés. Que la foudre écraſe ceux dont la noire ingratitude pourroit vouloir les contriſter pendant leur vie, ou les oublier après leur mort. Sans doute, une des plus dures conditions de la nature humaine, eſt la néceſſité de voir frapper des têtes ſi cheres, ou de leur laiſſer, en mourant avant elles, le long déſeſpoir de nous avoir perdus.

La reconnoiſſance n'eſt pas le ſeul ſentiment qu'on doive aux bienfaiteurs; les Titus, les Marc-Aurele, les Louis XII. les Henri IV. ces Héros bienfaiſans, ces imitateurs ſublimes de la Divinité, ont droit à la vénération & à l'amour de tous les âges. Que ceux qui ſuivant de ſi nobles traces, ont conſacré leur puiſſance ou leur fortune au bonheur de

l'humanité, partagent avec eux un prix si flatteur ; aimons à célébrer leurs vertus, à publier leurs bienfaits, à les venger de la mort, à les sauver de l'oubli : souvenons-nous sur-tout que la meilleure maniere de les honorer, est de les imiter.

L'excès est permis dans de tels sentimens. Puisse l'horrible empire de la haine être détruit à jamais ! Puisse la triste indifférence expirer avec elle ! Que, s'il se peut, la tendresse anime, gouverne, unisse tous les cœurs ! Mais quels que soient les objets de notre attachement, peres, enfans, amis, maîtresses, que notre sensibilité ne finisse point avec leur vie, qu'elle les suive au-delà du tombeau, qu'elle se signale par les regrets les plus sinceres & les plus constans. Les défauts de nos amis, leurs foiblesses, leurs torts, leurs ridicules sont ense-

velis avec eux. Pourquoi s'en souviendroit-on quand on n'en souffre plus ? Malheur à qui goûteroit le plaisir cruel de s'en entretenir encore ! Leurs talens, leurs vertus, leur bonté doivent seuls nous occuper, nous attendrir, nous arracher ces douces larmes que la frivolité ne connoît point, que la dureté condamne, mais dont la vertu sent tout le prix.

En effet, interrogeons nos cœurs, nous les trouverons pleins de respect pour les exemples célèbres d'attachement & de constance.

Pompeïa Græcina pleure pendant quarante ans la mort de Julie, fille de Drusus ; en vain la jeunesse & la fortune lui offrent mille consolations, elle n'en veut point d'autre que celle d'entretenir l'ombre de son amie au fond de son tombeau, jusqu'à ce que leurs cendres y soient confondues.

émotion vive & tendre s'empare de ſes ſens, une douleur profonde les pénetre, la fiévre s'allume dans ſes veines, on le tranſporte à Naples où il expire.

L'orgueil & la cruauté immoloient autrefois des eſclaves ſur le bûcher de leurs Maîtres; on croyoit honorer leurs funérailles en outrageant ainſi la nature. L'amour honora par de plus nobles victimes les obſéques de Charles VIII. Des monumens publics atteſtent que deux de ſes Officiers, l'un Archer de ſes Gardes, l'autre Sommelier, y moururent de douleur. Comment l'Hiſtoire qui nous a tranſmis les noms & les crimes de tant de Tyrans & de Rebelles, a-t-elle pû oublier les noms reſpectables de ces deux fideles ſujets?

Dominique de Vic, ce Héros dont la valeur & la vigilance avoient puni dans

dans Saint Denis la témérité impétueuse du jeune d'Aumale, de Vic donna aussi au meilleur des Rois ce triste & sincere témoignage d'une tendresse que les Rois inspirent rarement. Si quelqu'un méritoit d'être aimé ainsi, c'étoit sans doute Henri IV. Pouvoit-on vouloir survivre à ce Roi Citoyen, à ce Pere du Peuple, à cet ami de l'humanité ? De Vic eut la douceur de le suivre au tombeau, & de couronner ses longs services par une mort plus glorieuse que celle qu'il avoit tant de fois cherchée dans les combats.

Généreuses victimes du sentiment, que vos noms gravés en traits de feu, dans les fastes de la tendresse, soient vainqueurs du temps & de l'oubli ! Vous méritez bien plus d'être immortels que tous ces conquérans dont notre erreur a tant admiré la

valeur féroce & funeſte ! Ils furent l'effroi du monde, vous en fûtes l'ornement. La véritable gloire des hommes eſt d'être bons & ſenſibles.

Mais la tendreſſe pour les morts ne peut-elle ſe prouver que par la mort même ? Serons-nous exclus du nombre des vrais amis, ſi nos organes plus robuſtes réſiſtent aux plus vives impreſſions de la douleur ? Non, ſans doute. La même gloire nous attend, pourvû que nous rempliſſions, à l'égard des morts qui nous furent chers, toute l'étendue de nos devoirs, pourvû que la malignité qui voudroit troubler leurs cendres, trouve en nous des contradicteurs intrépides, & qu'aucune conſidération humaine ne nous empêche de les défendre, de les louer, de les aimer publiquement ; c'eſt-là que la Politique eſt un crime & la tolérance une

prévarication. Notre zele pour leur gloire doit redoubler ; c'eſt à nous ſeuls que le ſoin de la défendre eſt confié, puiſqu'ils ne ſont plus.

Charles VII. vient d'expirer, déja Meun eſt déſert ; le vainqueur des Anglois, le libérateur de la France eſt abandonné ; ſes Courtiſans ont oublié ſes bienfaits & ſa gloire, les routes du Brabant ſont couvertes d'ambitieux & de flatteurs, le Comte du Maine court à Genep préparer la perte du Comte de Dammartin ; l'adulation oſe féliciter un Prince dénaturé du malheur d'avoir perdu un pere reſpectable : on cenſure le gouvernement de Charles VII. on avilit ſes exploits, on flétrit ſon caractere, & ces degrés honteux élevent à la faveur & à la fortune. Voyez d'un autre côté le grand, le généreux, le magnifique du Châtel conduiſant à

Saint Denis le convoi du même Charles VII. avançant les frais de sa pompe funébre & ne les réclamant point, arrosant ses cendres de larmes héroïques, mettant hardiment dans les fers ceux que la voix publique accuse de la mort du Roi, bravant le courroux de l'implacable Louis XI. dédaignant fierement le prix de ses services, content d'un asyle où il puisse pleurer en paix son maître & son ami. Qui de nous à ce double spectacle ne sent son cœur saisi d'admiration & de tendresse pour du Châtel, autant que de mépris pour tous ces vils esclaves de la fortune ? Ainsi la vertu est toujours sûre de sa récompense, ainsi le vice ne peut échapper à l'opprobre qui le suit.

Puis-je encore estimer Pétrarque, lorsqu'après le trépas de sa chere & fidelle Laure, il rend graces au dest-

tin d'avoir briſé ſes chaînes, d'avoir entierement éteint des feux dont il paroît rougir & qui faiſoient ſa gloire ? Puis-je eſtimer cet ingrat, quand il s'applaudit d'avoir oublié Laure auſſi parfaitement que s'il ne l'eût jamais vûe, quand il ne veut pas même laiſſer à la mort & au temps tout l'honneur de cet oubli, & qu'il aſſûre avec complaiſance que ſa légereté avoit déja commencé l'ouvrage ? Eſt-ce Pétrarque qui tient ce langage odieux, Pétrarque moins célébre par ſes écrits que par ſa tendreſſe, Pétrarque le modele des cœurs ſenſibles ? Que le Philoſophe eſt indigne du reſpect que la poſtérité conſerve encore pour l'amant !

Cette facilité malheureuſe que nous avons d'oublier les objets qui nous ont été les plus chers, eſt ſans doute une des plus grandes foibleſſes de

l'humanité : mais quelle foiblesse plus grande encore d'oser s'en glorifier !

L'Homere, le Sophocle, l'Aristippe, l'Anacréon François à qui la postérité prodiguera une admiration dont les contemporains sont toujours avares, me donne une aussi haute idée de son ame que de ses talens, lorsque dans les transports d'un éloquent désespoir, il met au rang des Dieux l'inimitable le Couvreur, ou lorsqu'après dix ans il consacre aux mânes de son ami Genonville des vers dignes de l'immortalité.

Suivons ces vertueux exemples, que nos amis vivent à jamais dans nos cœurs, & méritons de vivre à jamais dans le cœur de nos amis.

DOUTES

SUR L'AMITIÉ.

SI quelqu'un ignore les devoirs de l'amitié, qu'il les demande à Ciceron, à M. de Sacy, à Madame de Lambert, qu'il faſſe mieux, qu'il interroge ſon cœur, il les y trouvera écrits de la main de la nature.

Mais il en eſt de ces devoirs comme de tous les autres, on les connoît, on croit les aimer, on ſe fâche de bonne foi contre ceux qui voudroient en adoucir la rigueur ou en borner l'étendue, on ne les trouve déja que trop doux & que trop bornés, on les exige avec hauteur, on ne les remplit jamais, on eſt bien ſûr de les avoir remplis; on a tout

fait, mais on n'a trouvé que des ingrats & des insensibles :

On a toujours raison, le destin toujours tort.

C'est principalement à ces dispositions injustes qu'il faut imputer la rareté extrême, peut-être l'inexistence universelle de l'amitié : car enfin est-il sûr qu'elle existe cette amitié, dont le beau nom retentit dans toute la terre ?

Après un de ces orages si fréquens dans l'empire amoureux, où tout est erreur & caprice ; dans un de ces momens terribles où le cœur divisé contre lui-même, agité, combattu, déchiré par des mouvemens contraires, sent tout le besoin de l'amitié, qui seule peut le calmer & le guérir, je réclamois vainement son secours. Quand on l'a long-temps négligée, quand on a vécu sous d'autres loix, quand

quand on s'eſt livré à des paſſions tumultueuſes, peut-on ſe flatter de la trouver préſente, auſſi-tôt qu'on l'appelle ? Cependant je m'écriois découragé :

Ne ſerois-tu qu'une chimere,
Tendre ſœur du cruel amour,
Des vrais plaiſirs féconde mere,
Amitié conſtante & ſincere !
En vain mon triſte cœur t'appelle chaque jour,
Et contre les fureurs de ton barbare frere
Cherche un aſyle dans ta cour ;
En vain je t'offre la victoire
Sur ce fier ennemi dont j'abjure la loi,
Plus cruelle que lui tu dédaignes la gloire
De rendre heureux ce cœur qui ſoupire pour toi !
Des vrais plaiſirs féconde mere,
Tendre ſœur du cruel amour,
Je t'appelle en vain chaque jour,
Ne ſerois-tu qu'une chimere ?

Je demandois : *Eſt-il encore des amis ?* on me répondoit, *Non.* Et on

en accuſoit la frivolité du ſiécle ; car comment un ſiécle préſent pourroit-il valoir des ſiécles paſſés ?

Je demandois : *A-t-on jamais vû de vrais amis ?* Alors comme il s'agiſſoit de l'honneur de l'Antiquité, on m'accabloit d'exemples, je cherchois à les trouver convaincans, mais j'avois bien de la peine.

Malheureuſement ceux de la Fable ne peuvent être d'aucune autorité, on ne ſçait que penſer de ceux que l'Hiſtoire fournit.

Nous étions accoûtumés à regarder Socrate comme un homme vertueux, comme un ami véritable : un Auteur ſatyrique paroît au bout de pluſieurs ſiécles qui l'appelle

Trop équivoque ami du jeune Alcibiade.

Ce trait eſt auſſi-tôt ſaiſi par notre malignité qui ne manque pas d'en

faire auſſi l'application à l'amitié d'Alexandre & d'Epheſtion, de Scipion & de Lælius, de Céſar & d'Antoine, &c.

Mais il paroît que nous avons conſervé un reſpect infini pour la mémoire de Damon & de Pithias : en effet la fidélité, la conſtance, la généroſité de ces deux illuſtres amis ſemblent bien dignes des hommages éternels de la poſtérité.

Voici cependant quelques conjectures qu'un homme plus ſage que ſenſible oſoit haſarder un jour à ce ſujet :

» L'amour-propre eſt l'unique prin-
» cipe de tous nos projets & de tou-
» tes nos actions ; c'eſt à lui que nous
» rapportons tout, c'eſt le Dieu à
» qui tout ſacrifie dans l'Univers :
» c'eſt nous-mêmes que nous aimons
» dans nos Maîtreſſes, & dans ce
» que nous appellons nos amis. Cet

» amour-propre pourroit n'être pas
» un principe vicieux, s'il ſe renfer-
» moit toujours dans des bornes lé-
» gitimes : chercher à ſatisfaire ſon
» cœur en rendant à ſes amis des ſer-
» vices eſſentiels & ignorés, ce ſe-
» roit un amour-propre reſpectable :
» chercher à ſatisfaire ſa vanité, en
» leur rendant avec oſtentation des
» ſervices éclatans, c'eſt un orgueil
» qui mérite d'autant moins d'éloges
» qu'il en eſt plus avide : mais qu'il
» eſt ingénieux cet orgueil ! qu'il eſt
» fertile en déguiſemens ! qu'il ſçait
» bien faire prendre le change à no-
» tre ſimplicité ! Tantôt il affecte une
» fauſſe modeſtie, il paroît vouloir
» cacher le bien qu'il fait dans l'obſcu-
» rité des ténébres les plus épaiſſes ;
» mais il prend ſi bien ſes meſures
» que rien n'eſt ignoré : ſemblable à
» la Nymphe de Virgile qui lance

» une pomme au Berger qu'elle aime,
» & qui court ſe cacher derriere un
» ſaule, mais qui veut être apperçue
» dans ſa fuite. Tantôt il témoigne
» un déſintéreſſement parfait ; il fait
» plus, il agit en apparence contre
» ſes intérêts même, il affronte les
» dangers, il brave la mort pour un
» ami ; mais n'eſt-ce pas plutôt pour
» lui-même ? N'eſt-ce pas alors qu'il
» triomphe, j'oſerois preſque ajoû-
» ter, & à bon marché ; rien n'ef-
» fraie, rien n'arrête les cœurs avi-
» des de gloire : enfin l'amour-propre
» ne m'eſt jamais plus ſuſpect, que
» lorſqu'il ſemble immoler ſi parfai-
» tement ſes intérêts à des intérêts
» étrangers. «

» Appliquons ceci à Damon & à
» Pithias. Leur union étoit connue,
» Damon eſt condamné à la mort par
» Denis le Tyran, toute la Sicile

» avoit les yeux ſur ces deux amis
» infortunés ; on les plaint, mais ce
» n'eſt pas ce qu'ils demandent ; ils
» veulent être admirés ; que font-ils ?
» Pithias offre ſa tête pour Damon,
» qui va, dit-il, mettre ordre à ſes
» affaires domeſtiques avant de mou-
» rir. Cependant le jour de l'exécu-
» tion arrive, Pithias marche au tré-
» pas avec toute la fermeté d'un Hé-
» ros. Que ne ſe paſſoit-il point alors
» dans ſon ame ! Quels tranſports !
» quel raviſſement ! Il ſauvoit la vie
» à ſon ami par l'action du monde la
» plus généreuſe & la plus éclatante,
» il mettoit le ſceau à ſa gloire, tout
» retentiſſoit autour de lui de cris
» d'admiration & de louange, on
» vantoit hautement ſon courage, on
» déteſtoit la férocité du Tyran. Que
» Pithias étoit ſatisfait ! Mais tout-à-
» coup voici Damon qui arrive, il

» vient arracher ſon ami au trépas ;
» on s'étonne, on s'écrie ; ô comble
» de l'héroïſme ! ô miracle de l'ami-
» tié ! A cet aſpect le Tyran déſarmé
» leur pardonne & demande à parta-
» ger une amitié auſſi parfaite. «

» Ne pourroit-on pas dire que ces
» deux amis jouoient à coup ſûr ?
» Étoit-il poſſible que Denis réſiſtât
» à ce dernier trait ? Ce Prince étoit
» cruel, mais politique, & la pru-
» dence lui dictoit alors le parti de la
» clémence. «

» A Dieu ne plaiſe que je préten-
» de détruire le mérite d'une action
» ſi belle ; quand elle ne prouveroit
» pas l'amitié de Damon & de Pi-
» thias, elle prouveroit du moins
» leur courage & leur amour pour la
» gloire, ce ſeroit beaucoup ſans
» doute, mais ce ne ſeroit rien pour
» ce que nous cherchons. «

» Il me ſemble après tout (c'eſt toujours mon Sage qui parle, & je n'approuve pas un mot de ce qu'il dit) » il me ſemble que l'amitié, quelque » réalité qu'on lui ſuppoſe, & ſous » quelque face qu'on l'enviſage, n'eſt » toujours qu'une affaire d'intérêt & » d'opinion; elle dépend du raiſonne- » ment que fait l'amour-propre; les » uns diſent: Il faut que je ſois » heureux, mais je ne puis ſuffire ſeul » à mon bonheur, il me faut un au- » tre moi-même, qui en partageant » mes peines & mes plaiſirs rende » les unes plus ſupportables & les » autres plus vifs; il exigera du re- » tour, à la bonne heure, je conſens » à le rendre heureux, pourvû que » je le ſois par lui. Ceux qui raiſon- » nent ainſi peuvent n'avoir pas tort, » mais je ne vois point ce que je » pourrois répondre à un Philoſophe

» qui me diroit : Je ne condamne point
» l'amitié, mais je la crois abſolument
» inutile pour moi. Cette félicité, ces
» avantages que les hommes vont
» chercher hors d'eux-mêmes, je les
» trouve en moi. Je m'interroge & je
» me répons ; je me conſulte & je
» me conſeille : ſi quelque adverſité
» m'afflige, je n'ai pas beſoin d'un
» conſolateur étranger que peut-être
» je ne trouverois point ; ma raiſon,
» ma réſignation aux ordres du deſtin
» me ſuffiſent. La nature n'a pas mis
» en moi un penchant pour l'amitié
» comme pour l'amour, parce que
» l'amour eſt néceſſaire, & que l'ami-
» tié ne l'eſt pas. Je ſçais que je ſuis
» né pour la Société, voilà tout.
» Pourquoi vouloir reſſerrer dans un
» cercle étroit la tendreſſe que je dois
» à tous les hommes ? Je ſuis l'ami
» de l'humanité, & non point l'ami

» de Scipion ni de Lælius. Les mal-
» heureux, les opprimés, les foibles,
» voilà mes amis, voilà ceux dont
» je ſuis le protecteur & le pere :
» mon cœur & ma bourſe leur ſont
» ouverts ; je ſacrifierois pour eux ma
» fortune & ma vie ; ceux qui bor-
» nent leurs ſoins à un petit nombre
» d'hommes, deviennent trop indiffé-
» rens ſur ce qui intéreſſe l'humanité
» en général. Pourvû que tout aille
» bien dans leur petite ſociété, pour-
» vû que leurs devoirs généraux
» ſoient d'ailleurs paſſablement rem-
» plis, ils s'embarraſſent fort peu du
» reſte du monde ; toute la meſure
» de leurs ſentimens s'épuiſe ſur un
» ou deux objets ; mais quelle déſo-
» lation ſi la mort ou quelque autre
» accident les leur enleve ! Pour moi,
» ſi la mort frappe ceux à qui je
» conſacrois mes ſoins, ils ne me ſont

» plus rien, puiſqu'en ceſſant d'exiſ-
» ter, ils ceſſent d'être malheureux :
» ſi la fortune au contraire leur de-
» vient plus favorable, je m'en ré-
» jouis avec eux, & mon cœur alors
» ſe tourne vers d'autres infortunés.
» Ainſi je ſuis utile à toute la Socié-
» té, & non point à deux ou trois
» hommes, & je ne néglige point de
» ſecourir ceux qui languiſſent dans
» la miſere, pour accabler de bien-
» faits un ami qui ſouvent n'en a pas
» beſoin. «

» D'ailleurs la vie entiere ne ſuffit
» pas pour décider du choix d'un
» ami, & pour s'aſſûrer de n'avoir
» point à s'en repentir ; cependant
» une affaire ſi importante eſt tou-
» jours abandonnée au haſard jamais
» réglée par la raiſon. C'eſt la ſym-
» pathie qui entraîne, on s'attache
» l'un à l'autre,

On ſe laiſſe piquer
Par ce je ne ſçais quoi qui ne peut s'expli-
quer.

» Dans la ſuite on ouvre les yeux,
» on ſe connoît, on gémit d'une er-
» reur trop tard reconnue. «

» N'en déplaiſe aux Légiſlateurs
» de l'amitié, il ne faudroit pas re-
» jetter ſi loin cette maxime d'un
» ſage de la Grece : *Aimez votre ami comme s'il devoit un jour être votre ennemi.*

» Le haſard qui va ſouvent plus
» loin que la prudence, a fait pour
» vous le plus heureux choix du mon-
» de, je le ſuppoſe ; votre amitié eſt
» fondée ſur une eſtime mutuelle que
» le temps n'a fait qu'augmenter. A
» la bonne heure. Mais un moment
» peut détruire l'ouvrage de vingt
» années, un rien peut ſéparer ceux

» que mille circonſtances avoient unis. » L'ennui, le refroidiſſement cauſé par » la familiarité même, l'inconſtance » naturelle des hommes, que ſçais-je? » une petite rivalité qu'on n'avoit » pas prévûe :

Deux coqs vivoient en paix, une poule ſurvint,
Et voilà la guerre allumée.

» En faut-il davantage, pour que » les plus intîmes amis deviennent » bien-tôt ennemis d'autant plus mortels » qu'ils ſont plus dangereux, & » que par leurs confidences mutuelles, ils ſe ſont fourni l'un contre » l'autre des armes dont ils ne font » alors nul ſcrupule de ſe ſervir?

» Non, il n'eſt point d'amis véritables, il n'en fut jamais, & voici » qui acheve de le prouver. . . . . « A ces mots, je me hâtai d'interrom-

pre l'ennemi de l'amitié, de peur qu'il n'allat me perſuader. De quoi ſe mêloit-il ? Qu'il garde ſa triſte vérité, qu'il me laiſſe ma flatteuſe erreur. Ames ſenſibles, cherchez toujours l'amitié, dûſſiez-vous ne la trouver jamais ! Son image du moins s'offrira ſouvent à vous ; Eh ! que faut-il de plus aux hommes ?

ÉPITRE

A MADAME LA MARQUISE DE GOESBRIANT,

Lorsqu'elle fut nommée Dame de compagnie de Madame VICTOIRE *en* 1750.

NON, non, de nos pédans c'est une vieille erreur,
La vertu modeste & sincere,
La noble & touchante candeur
A la Cour n'est point étrangere.
Les Rois du vrai mérite augustes Protecteurs
Pour le voir ont des yeux, pour l'aimer ont des cœurs,
J'en atteste SULLY près du Throne appellée.

Oui, par ce juste choix notre attente est comblée,

Oui, ſans preſque ſonger à ces divins ayeux
Sur qui votre vertu ſuprême
Verſe encor plus d'éclat qu'elle n'en reçoit d'eux,
Nos cœurs en vous nommant ne nommoient que vous-même.

Enfin vous la voyez cette ſuperbe cour,
La fin de tant de vœux, l'objet de tant d'amour,
Dangereuſe beauté dont les rigueurs cruelles
Portent le déſeſpoir dans les cœurs déchirés,
Et dont les faveurs infidelles
Egarent ſans retour les mortels enyvrés
Qu'à ſon char triomphant l'Illuſion enchaîne.

En vain du Cynique orgueilleux
Dans nos tranſports jaloux nous affectons la haine,
En vain nous nous armons de dédains ſourcilleux,
Vain dépit d'un amant contre ſon inhumaine,
Un regard, un ſoûrire à ſes pieds nous ramene.

Là, le calme trompeur d'un jour pur & ſerein
Voile l'orage affreux qui ſe forme en ſon ſein ;
L'œil ne voit point partir la foudre impétueuſe
Qui briſe des Séjans la tête faſtueuſe ;
L'eſpoir d'un air flatteur préſente à nos déſirs
Dans un lointain brillant la gloire & les plaiſirs.
Du Soleil dans ces lieux la majeſté préſente
Diſpenſe avec douceur ſa clarté bienfaiſante ;
Aſtres ! qui de la terre éblouiſſez les yeux,
Vous devez à lui ſeul votre éclat & vos feux.
Vers ce centre ſacré de gloire & de lumiere
Notre ame avec ardeur s'élance toute entiere.
Amour ! porte la voix de nos plus tendres vœux
A ce vivant portrait du Monarque des Cieux.

Mais où m'a transporté mon zèle téméraire ?
Où suis-je ?..... Ah ! tant d'éclat n'est point fait pour mes yeux ;
La veuve du défenseur d'Aire,
La fille des SULLYS peut vivre avec les Dieux ;
Moi que le sort condamne à ramper sur la terre,
Je retombe, & vous laisse au séjour du tonnerre.

Sur les débris sanglans des vices abattus
Cet immortel Sully dont vous suivez les traces,
A côté des amours, des plaisirs & des graces
Dans ce séjour brillant fit régner les vertus.
L'envie en frémissant admiroit son courage,
A des esprits jaloux, dans des jours pleins d'orage
Son austere équité fit respecter les loix
Du plus grand des mortels & du meilleur des Rois.
Tendre ami de son maître, & soûtien de sa gloire,

Peuples ! aux pieds du Throne il porta vos douleurs,
Il soulagea vos maux, il essuya vos pleurs ;
Il sçavoit que l'amour, au Temple de Mémoire,
Au-dessus des Guerriers & des Rois conquérans,
Grave les noms sacrés des Héros bienfaisans.

SULLY ! vous retracez ce rare & noble exemple
A ces Astres naissans que l'Univers contemple,
Délices de la France, ornemens de la Cour,
De l'Europe attentive & l'espoir & l'amour ;
Le ciel en leur donnant les vertus de leur mere
Leur promet pour époux des Rois tels que leur pere.

IMITATION
DE LA PROSE
Dies iræ, dies illa.

DEs vengeances de Dieu voici le jour terrible,
Le ſon de la trompette horrible
A briſé les tombeaux, a ranimé les corps;
Sur un nuage armé de flammes éclatantes
Le Roi des vivans & des morts
Cite à ſon Tribunal les Nations tremblantes.
A l'aſpect foudroyant de ce Juge vengeur
La Nature & la Mort ont frémi de terreur.
Un Ange a déployé ce livre formidable
L'eſpérance du Juſte & l'effroi du coupable,
La vérité vendue aux forfaits des méchans
Va réclamer ſes droits outragés trop longtemps.
Ces complots ténébreux, ces cabales perfides,

Ces noires trahiſons, ces conſeils homicides,
Aux yeux de l'Univers & confus & ſurpris
Seront en ce grand jour dévoilés & punis.
Pâliſſez, fiers Tyrans, Dieux de chair & d'argile
Dont la Mort a détruit la puiſſance fragile,
De ce ſang innocent par vos mains répandu
Le lamentable cri du ciel eſt entendu,
L'éclair part, l'enfer s'ouvre, & ſes brûlans abyſmes
Dévorent pour jamais & vos noms & vos crimes. . . . . .
Mais quoi! le juſte tremble en ces momens d'horreur!
Où fuir? où ſe cacher? ô ſupplice! ô terreur!
Tombez (a), écraſez-nous, rochers épouventables!
Ouvrez-nous vos cachots, cavernes effroyables!
Dérobez notre tête aux fureurs de l'agneau,

(a) Apocalypſe, ch. 6. ℣. 15. 16. 17.

Impitoyable mort, viens nous rendre au tombeau ! . . . . .
Grand Dieu ! je tombe aux pieds de ta bonté ſuprême,
Souvien-toi que pour nous tu t'immolas toi-même !
Arrache aux feux cruels de l'enfer irrité
L'ouvrage de tes mains par ton ſang racheté !
Je t'adore & te crains, je frémis & j'eſpere,
Suſpens ton bras vengeur, ô mon Juge ! ô mon Pere !
Ton courroux eſt terrible, & je l'ai mérité,
Mais le Dieu de juſtice eſt le Dieu de bonté :
Du pécheur pénitent il voit couler les larmes,
Il entend ſes ſoupirs, il bannit ſes allarmes,
S'il lance ſes carreaux ſur les cœurs endurcis,
Toujours il tend les bras à ces foibles brebis,
Qu'une frivole erreur a long-temps détournées,
Mais qu'enfin au bercail l'amour a ramenées.

Que le fourbe & l'impie aux tourmens ſoit livré,
Juſtes, que craignez-vous ? Le Throne eſt préparé.
Venez. Le Tout-puiſſant vous couvre de ſes ailes,
Sur vos fronts couronnés de ſplendeurs immortelles
Il imprime ſa gloire & ſa divinité,
Et ſon cœur pour jamais avec vos cœurs fideles
Veut partager ſa joie & ſa félicité.

A MONSIEUR
LE LIEUTENANT CIVIL,
Sur ſa Convaleſcence en 1751.

J'Ai vû Thémis en proie aux plus vives allarmes
Paris dans la terreur & FLEURY dans les larmes ;
Au Palais d'Atropos tous les cœurs éperdus
Portoient leur déſeſpoir & leurs vœux confondus.
L'orphelin y pleuroit un pere,
L'innocence un vengeur, le foible ſon appui.
Les Dieux de tout pays & de tout caractere,
De l'Olympe, & du Pinde, & même de Cythere
Sans le ſçavoir conſpiroient tous pour lui.
Les vertus demandoient la vie ineſtimable
Du Mortel le plus révéré,
Les Muſes du plus éclairé

Et

Et les Graces du plus aimable :
Non, non, disoit Thémis, c'est le plus équitable
Qui des Dieux de l'Enfer doit fléchir le courroux ;
Ainsi par des efforts opposés & jaloux
Leur erreur divisant leurs désirs unanimes ;
Sembloit vouloir au Styx ravir mille victimes,
Mais D'ARGOUGE nommé réunit tous les cœurs ;
A ce nom, un seul cri par tout se fit entendre,
(Cri du cœur, vif accent de l'amour le plus tendre)
C'est D'ARGOUGE ; *c'est lui que demandent nos pleurs.*
Mais l'horrible Atropos, savourant leur tristesse,
Déployant sur son front sa barbare allégresse,
Des mains de Lachésis arrachoit le fuseau.
Soudain .... ô doux spectacle ! ô prodige nouveau !
Un Dieu libérateur vole aux ordres d'Hygie,
De l'impitoyable Furie

Il désarme la rage, il brise le ciseau.
Ciel ! avec quel transport tous les cœurs applaudirent !
De quels concerts flatteurs tous les airs retentirent !
» La Mort a respecté l'ouvrage de mes mains,
Dit Pallas, » & le Ciel rend D'ARGOUGE » aux humains,
» Parques, recommencez une trame nouvelle !
» A sa naissance illustre, à sa gloire immortelle
» Egalez ses honneurs & ses heureux destins!
» Magistrat, Orateur, Bel-Esprit & grand » homme,
» Digne des plus beaux jours de la Grece » & de Rome,
» Il a tous les talens & toutes les vertus.
» Ah! dit l'Amour, il a bien plus;
» Des injustes mortels Juge intégre & sévere,
» Même en les condamnant, il sçait l'art » de leur plaire.

VERS

Sur la naiſſance de Monſeigneur le DUC DE BOURGOGNE.

FRANCE ! voici l'objet de tes vœux les plus tendres,
De ton eſpoir le plus charmant ;
O Capets ! ô Bourbons ! vos généreuſes cendres
Ont treſſailli de joie en cet heureux moment !
Ce Prince à tout l'Etat ſi cher, ſi néceſſaire,
Soutiendra de vos noms la gloire héréditaire.
Muſes ! favoriſez un préſage ſi beau !
Ecartez à jamais de ce ſacré berceau
La dangereuſe flatterie !
Que l'inflexible vérité,
Le tendre amour de la Patrie,
Et la ſageſſe & l'équité

Réglent le cours heureux de cette auguſte vie ;
Dites-lui que ces feux, ces concerts enchanteurs,
Ces accens du plaiſir, ces vifs tranſports des cœurs,
Sont un prix que l'amour aime à payer d'avance
Aux vertus qui feront le bonheur de la France,
Aux vertus dont ſon Pere, aux vertus dont Louis
Donnent l'exemple au monde & ſur-tout à leur fils.

O toi des Souverains l'arbitre & le modele,
Auteur auguſte & ſaint d'une race immortelle,
Pénitent ſur le Throne, & grand Roi dans les fers,
Louis ! ſur cet enfant que tes yeux ſoient ouverts !
Veille ſur les deſtins d'une tête ſi chere ;
De l'Etat comme toi, qu'il ſoit un jour le pere ;

Touché de ton exemple, instruit par tes leçons,
Qu'il ait encor l'esprit, les graces de sa mere,
Et qu'il nous aime autant que nous la chérissons.

REMERCIMENT

D'une Religieuse à Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le DUC D'ORLÉANS, *qui avoit payé ſa dot dans le Couvent où elle avoit été élevée.*

PERE des orphelins, appui des malheureux,
O d'un Dieu bienfaiſant auguſte & chere image,
Héros Chrétien, grand Prince & mortel généreux,
De votre piété mon bonheur eſt l'ouvrage;
C'eſt par vous que j'échappe au charme empoiſonneur,
Aux piéges dangereux d'un monde ſéducteur.

Je ne vous quitte plus, berceau de mon enfance,

Lieu ſi cher à mon cœur, ſéjour de l'innocence !
Dans cet aſyle heureux je chanterai toujours
La grandeur, la magnificence
De l'Eternel, dont la clémence
De ſes graces ſur moi n'interrompt point le cours.
Seigneur ! entens la voix de ma reconnoiſſance,
Conſerve ton image, & veille ſur les jours
Du Prince à qui je dois ces utiles ſecours.
Que long-temps ſes vertus, ſa foi, ſa ſainte vie
Soient l'exemple du monde, & l'effroi de l'impie.

A MADAME

DE ***.

De Ch..... en Gâtinois le 3 Novembre 1751.

NOUS ſommes ici, Madame ; dans un très beau ſéjour enfermé & caché dans un pays affreux qu'une chaîne de montagnes couvertes de roches ſépare du reſte du monde : nous y menons une vie douce & triſte avec des cerfs, des ſangliers & des Curés ; nous y avons du moins la conſolation aſſez touchante pour des Philoſophes d'ignorer parfaitement les bagatelles importantes qui agitent Paris : on ſeroit trop heureux ſi on ſentoit tout le prix de cette ignorance ; mais par combien de chaînes ne

tient-on pas toujours à ce ſot genre humain ! Des amis vertueux, des femmes aimables nous réconcilient ſans ceſſe avec lui, & nous ſommes forcés de l'aimer, parce que nous nous aimons nous-mêmes. Nous le regrettons donc quelquefois, & nous ne ſerions pas fâchés d'en recevoir des nouvelles ; mais à qui en demander dans les climats ſauvages que nous habitons ?

A travers ces rochers d'effrayante ſtructure
Dont l'aſpect menaçant fait frémir la nature,
Les nouvelles jamais n'arrivent dans ces lieux.
Ignorés des mortels & réprouvés des Dieux.
C'eſt ici qu'autrefois leur foudre redoutable
Fracaſſa des Titans l'échelle épouventable,
Oſſa ſur Pélion eſt ici renverſé,
Ici du poids des rocs Encelade oppreſſé,
Précipité du ciel au centre de la terre
Apprit à reſpecter les maîtres du tonnerre ;

De cet audacieux déteſtant la fureur
Palès dans ces jardins vint cacher ſa terreur;
De cet aſyle heureux la douceur naturelle
S'embellit de l'horreur qui régnoit autour d'elle;
Tel fut ce Palais enchanté
Qu'au milieu d'un déſert aride
Le magique pouvoir de l'amoureuſe Armide
Eleva pour Renaud dans ſes fers arrêté.
Tel eſt ce Temple auguſte où la vertu réſide,
Temple élevé trop haut & trop peu fréquenté,
Entouré de travaux, de périls & d'abyſmes,
Gardé par la ſageſſe, aſſiégé par les crimes.

Vous vous ſouvenez, Madame, de ce Lettré Chinois, qui preſſé par un Pédant Hollandois ſur divers points de notre érudition Européenne, lui répond avec froideur : *Nous avons entendu parler confuſément d'un certain Mahomet* Nous ſommes préciſément dans le même cas; nous avons

aussi entendu dire confusément qu'un certain Mahomet proscrit du Théatre François en 1742. par des raisons qui m'ont toujours paru un contresens, a osé y reparoître en 1751. glorieux & triomphant, comme il reparut autrefois à la Mecque après en avoir été banni. On nous dit même que le Public, au-lieu de ces rapports dangereux & de ces allégories irréligieuses qu'il avoit cru appercevoir dans cette Tragédie, n'y voyoit plus qu'une horreur salutaire répandue sur le Fanatisme, & que les droits de la nature, de la raison & de la véritable piété vengés: chacun prend ici cette affaire diversement, selon ses préjugés ou ses lumieres.

Moi j'en suis enchanté; j'en fais mon compliment
Au Dieu du Goût, à Melpomene,
A vous, à cet Auteur charmant,

Roi des Arts & Dieu de la Scene,
Admiré, mais persécuté,
Précepteur de l'humanité
Peu digne, hélas! d'un si grand maître,
Qui n'est dignement respecté
Que de vous, & de moi peut être.

Puisse-t-il, au gré de nos vœux
Briser du Fanatisme affreux
La tête impie & menaçante!
De Zopire expirant puisse la voix touchante
Désarmer les fureurs de la crédulité!
Puisse la tendre charité
Des Prophetes menteurs, des Directeurs perfides,
Des Conseillers de sang, des Docteurs homicides
Dévoilant l'infidélité,
D'un mutuel amour nous inspirer les flammes,
Exterminer l'amas des superstitions,
Déraciner l'abus des macérations
Préjugés odieux, opprobre de nos ames!
Puissent toutes les Nations,
Sur les débris honteux de l'erreur écrasée,
Relever les autels de la raison vengée!

A MADAME

DE M.....

NOUS avons donc quitté la paix de votre délicieux hermitage pour ce tumulte fatiguant & varié, qu'on nomme à Paris tantôt affaire, tantôt plaiſir! Avec quelle peine Madame de R..... & moi nous nous ſommes ſéparés de vous! Combien de fois nos yeux ſe ſont tournés vers M.....! ce qui eſt, comme vous ſçavez, la marque la plus naïve de la tendreſſe & du regret; enfin quand ce ſéjour ſi préſent à nos cœurs, eût entierement diſparu à nos yeux, avec quelle triſteſſe nous nous regardions & nous nous taiſions! Nous aurions été un bien bon modele pour un Peintre qui auroit

voulu exprimer fidellement la douleur de nos premiers Peres ſortans du Paradis Terreſtre, & en effet n'en ſortions-nous pas auſſi ?

Le Paradis terreſtre eſt vraiment où vous êtes,
Les plaiſirs, les douceurs parfaites
Ne ſe trouvent qu'auprès de vous.
Ce ſont là ces jardins, ces boſquets délectables,
Où des délices ineffables
Flattent tous les déſirs, tous les ſens, tous les goûts,
Où l'on voit réuni par un art admirable
Tout ce que l'Univers a d'utile & d'aimable,
Les plus brillantes fleurs & les fruits les plus doux,
Les graces, les vertus noblement familieres,
La ſageſſe & les agrémens,
La politeſſe & les lumieres,
La modeſtie & les talens.
L'amitié ſincere & fidelle
Préſide dans ces lieux, & pour charmer les cœurs

Elle emprunte les traits vainqueurs
De la Déeſſe la plus belle.
Mais dans ce Paradis, dans ce charmant ſé-
jour,
(Cruelle loi pour un cœur tendre!)
Le fruit défendu, c'eſt l'amour,
Hélas! & peut-on n'en point prendre?

*A MADEMOISELLE DE ***,*

Sur un Panaris.

JE veux parler, dussai-je irriter son courroux,
Dût sa rigueur funeste empoisonner ma vie ;
Je l'ai vû, cet objet de mes vœux les plus doux,
Sous un ombrage épais, loin des yeux des jaloux,
Je l'ai vû soupirer cette fiere Sylvie.
Amours ! vous m'écoutez, vous m'applaudissez tous,
Vous triomphez..... hélas ! ce n'étoit pas pour vous ;
D'un mal impétueux la rage insatiable
Arrachoit à son cœur ces nouveaux mouvemens ;
Dieux vengeurs ! respectez votre image adorable,

Et

Et ſur moi des enfers épuiſez les tourmens,
Que ſa douleur intéreſſante
Augmentoit la vertu puiſſante
De ſes graces, de ſes attraits!
Amours! qu'elle ait encor, s'il ſe peut, plus de charmes,
Mais qu'elle ne ſouffre jamais,
Je me défendrai mieux; je crains moins tous vos traits
Que ſa langueur & que ſes larmes.

SUR UNE LAIDE AIMABLE.

EN voyant cet objet, dont la grace
m'enchante,
Je crois que l'Amour irrité,
Contre l'insipide Beauté
A transporté ses droits à la Laideur touchante.

A UNE JEUNE FEMME

Qui s'établiſſoit en Province.

O Vous que pour charmer le tendre amour a faite,
Vous qui réuniſſez ſageſſe, eſprit, beauté,
Et d'un Ange la piété,
Et les graces d'une coquette :
Quoi ! vous allez cacher au fond d'une retraite
Ces yeux, ces traits brillans, toujours vifs & nouveaux ?
Un déſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux ?
Que dis-je ? Ah ! ſoyez ſourde à ma plainte indiſcrette.
Tant d'attraits à Paris ſeroient trop dangereux ;
Du moins dans ce château ſolitaire & tranquille
Vous rendrez un mortel heureux ;
Ici vous en damneriez mille.

A UNE FEMME

CAPRICIEUSE.

CR..... vous futes belle, on le voit, on le ſent,
Plus d'un cœur éperdu vous aime en frémiſſant ;
Beaucoup d'eſprit, de graces, de caprices,
Quelques vertus ; les charmes, mais les vices
De votre ſexe & de l'humanité,
Voilà votre portrait, encore eſt-il flatté ;
Car malgré vos défauts & malgré ma ſatyre,
Je vous aime bien plus que je ne puis vous dire ;
Non pas qu'à votre char triſtement enchaîné
Je traîne en gémiſſant un joug infortuné :
Vous n'éblouiſſez plus mon ardente jeuneſſe,
L'équité, la raiſon éclairent ma tendreſſe ;
Mon cœur n'aura jamais le courage inſenſé
De profaner l'autel qu'il a tant encenſé,
Mais vous n'entendrez point ma bouche libre & ſage,

De vos caprices vains flatter l'orgueil sauvage ;
Je fus peut-être votre amant,
Je fus votre ami sûrement,
Je suis tout prêt à l'être encore :
Mais s'il faut lâchement ramper à vos genoux,
S'il faut qu'un cœur servile en tremblant vous adore,
J'abjure votre empire, & ne puis être à vous ;
Un ami n'est point un esclave,
Ni le vil flagorneur d'un Tyran qui le brave :
Les fadeurs & l'encens sont vos moindres besoins ;
Il vous faut un censeur, mais un censeur austere,
Qui vous aime, & qui sçache à propos vous déplaire,
Qui daigne à vous reprendre appliquer tous ses soins ;
Que rien n'intimide & n'arrête,
Qui mette un frein utile à vos tristes humeurs,
Qui vous enseigne l'art de conserver des cœurs,

Vous n'avez jamais ſçu qu'en faire la conquête.
Je vous dis à regret de dures vérités,
Moi par qui vos attraits ont tant été chantés,
Ne me ſoupçonnez point d'une indigne inconſtance ;
De vos rares vertus fidele admirateur,
De vos nombreux défauts malheureux ſpectateur,
J'outrageois l'amitié par mon lâche ſilence,
J'ai dû parler, j'ai dû me faire violence,
De mes ſoins généreux j'attens l'indigne prix,
Je vois votre courroux armé d'un faux mépris,
Proſcrire avec fureur mes vers & ma tendreſſe,
Mais ce ſera, Madame, encore une foiblesſe.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE F...

Auteur de quelques Parodies ingénieuſes, où les lieux communs de nos Tragédies modernes ſont tournés en ridicule.

UNE Nymphe, une Grace, une Muſe nouvelle
Vient embellir Cythere & le ſacré vallon ;
Elle étendra par tout la puiſſance immortelle,
Et de l'Amour & d'Apollon.
Venus, Melpomene, Thalie ;
Et l'auſtere Sageſſe & l'aimable Folie ;
Lui prodiguent tous leurs thréſors.
Entendez-vous ces ris, enfans de l'allégreſſe,
Vifs accens du plaiſir, du cœur heureux tranſports
Où l'admiration eſt jointe à la tendreſſe !
Quel ſera donc un jour ce talent merveilleux ?

A peine la barriere eſt ouverte à ſes vœux,
Nous le voyons déja d'une aile prompte & fiere
Devancer de la Suze, atteindre des Houliere,
Mais.... ô talent plus rare ! ô prodige nouveau !
O vertu que les Dieux réſervoient pour F.....!
Brillante, ingénieuſe, elle eſt modeſte & ſage,
La gloire l'environne, & ne peut l'éblouir,
D'un front toujours égal elle ſçait en jouir.

Déeſſe des Talens, agréez notre hommage,
Des vœux de l'Univers il eſt l'heureux préſage.
Joignez toujours pour nous charmer
L'art de penſer à l'art de plaire ;
Mais ne critiquez point Voltaire,
Vous êtes digne de l'aimer.
Je livre à vos traits tous les autres,
Lui ſeul ſera vainqueur de la mort & du temps.
Grands Dieux ! que n'ai-je ſes talens
Pour chanter dignement les vôtres !

SUR

SUR UN BOUQUET
*Envoyé à Mademoiſelle *** le jour de ſon mariage.*

ON vous trompe, belle Amarante!
Ces fleurs ſont, croyez-moi, des Amans transformés,
Et cette odeur qui vous enchante
Naît de leurs ſoupirs enflammés.
Ce Jaſmin, cet Œillet, cette Créſentemone,
Cette Roſe, cette Anémone,
C'eſt Tyrſis, c'eſt Damon, Licidas & Mœris,
Et mille autres Bergers, martyrs de vos mépris.

Aux plus cruels ennuis par le ſort condamnée,
Cette Troupe fidelle autant qu'infortunée
Envioit en ces mots le bonheur de Daphnis.

» Triomphe, heureux rival, & joui de ta » gloire,

» Ri des tourmens que nous ſouffrons;
» Ils vont trancher nos jours & combler ta
» victoire,
» Heureux ſi nous vivions du moins dans la
» mémoire
» De l'objet que nous adorons!
» Triomphe, Daphnis, nous mourons:

L'amour les entendoit, il voyoit leurs al-
larmes,
Son cœur fut touché de leurs larmes;
Amarante, l'Amour eſt moins charmant
que vous,
Mais il eſt plus tendre & plus doux!

» Conſolez-vous, dit-il, Troupe aimable
» & conſtante,
» Vous mourrez, il le faut, mais vous
» mourrez contente,
» Pour braver la rigueur du ſort,
» Soyez fleurs. Expirez ſur le ſein d'Ama-
» rante;
» Mon immortalité ne vaut pas cette mort.

CAPRICE.

DANS un bocage épais, planté des mains propices
De la Nature & de l'Amour,
Je ne ſçais quels tranſports & quels tendres caprices
Me conduiſirent l'autre jour.
Deux Myrthes uniſſant leur ombre enchanteresſe
De leurs rameaux ſacrés défendent ce beau lieu ;
L'Amour même y grava ces mots en traits de feu :

Loin d'ici Mortels ſans tendreſſe !
Vous que d'aimables yeux n'ont jamais ſçu charmer,
Végétaux languiſſans privés du bien d'aimer.

Grace à tes traits vainqueurs, belle & fiere Maîtreſſe !
J'avois le droit d'entrer dans ce divin pourpris.

Là, mille heureux Amans chériſſent leurs
bleſſures ;
Aux chants mélodieux des oiſeaux attendris
Les ruiſſeaux amoureux joignent leurs doux
murmures.
Dans un fond deux grottes obſcures
A la témérité des regards indiſcrets
Dérobent de Venus les dangereux ſecrets.

Sur un Throne éclatant formé des dons de
Flore,
Qu'en ces heureux climats chaque inſtant
fait éclore,
L'Amour tranquillement aſſis
Voit du monde à ſes pieds les grandeurs
renverſées,
Du Vainqueur des Titans les foudres diſ-
perſées,
Et lui-même enchaîné par les jeux & les ris.

A cet enfant aimable en ſoupirant j'offris
Des Immortelles, des Penſées
Qu'il daigna recevoir avec un doux ſoûris.

Mais quelle voix plaintive & tendre
Vint frapper mon oreille, & troubler tous
mes ſens !

Sur un tapis de fleurs je m'assis pour l'entendre.

J'écoute . . . . . ô terribles momens!
C'étoit la voix de ma Bergere,
Dieux! je vais donc sçavoir les secrets sentimens
De cette Beauté trop sévere!

» Amour, s'écrioit-elle, enfant tendre & » cruel!
» Nous devons à tes loix ce Printemps » éternel;
» Tout rit en ces jardins; la Nature est » contente,
» Mon ame à ces plaisirs est seule indifférente,
» Elle ne voit, n'entend, ne connoît que » l'amour;
» Que ne peut mon Berger le connoître à » son tour!
» Devroit-on plaire, hélas! quand on est » insensible?
» Ne pourrai-je toucher ce Berger inflexible,
» L'attirer, l'enchaîner dans cet heureux » séjour!

» O transports ! ô tendresse ! ô mes cheres
» compagnes !
» J'irois rire avec vous, partager vos con-
» certs,
» Vos danses, vos amours & vos plaisirs
» divers.
» Dans ces vallons, sur ces montagnes
» Mon Berger me suivroit, soumis & for-
» tuné,
» Et du Myrthe amoureux par mes mains
» couronné.
» Amour ! soumets Tyrsis, perce son cœur
» rébelle ;
» Il sera trop heureux, s'il est tendre &
» fidele.

Quelle horreur me saisit à ce nom de Tyr-
sis,
Ma colere éclata, je pleurai, je frémis,
Je vis fuir à ma voix mon ingrate Climene.
» Arrête, m'écriai-je, infidelle, inhu-
» maine,
» Tu méprises mes feux, & souffres des
» mépris
» De ton ingratitude horrible & digne
» prix.....

(

» Ah ! ton ame eſt perfide autant qu'elle
» eſt légere ,
» Oui , tu m'as dit cent fois d'un ton ten-
» dre & ſincere ,
» *Je connois peu l'Amour, mais je crains trop*
» *ſa loi ,*
» *Ne ſoumets point mon cœur à ſon joug re-*
» *doutable ;*
» *L'amitié nous ſuffit , elle eſt douce & du-*
» *rable :*
» *Mes premiers ſentimens ſeront toujours pour*
» *toi.*

Ainſi tu ſéduiſois mon cœur facile & tendre,
Climene ! . . . Ciel ! . . . Amour ! . . . in-
fortuné Sylvandre !
Quoi Climene eſt ſenſible ; & ce n'eſt pas
pour moi !
O Mort ! entens mes cris , mon déſeſpoir
t'implore ;
Tranche mes triſtes jours, étouffe dans mon
cœur
De mes tourmens jaloux l'inſupportable
horreur !
Mais que vois-je ? . . . Phœbus ſur les pas
de l'Aurore ,

Vient éclairer ma chambre, & dessiller mes yeux !
Grottes, Bergere, Amour, bosquets délicieux,
Tourmens, plaisirs, tout fuit, tout n'étoit que chimere.
Que dis-je ? Un Dieu propice écartoit le danger
Où m'entraînoit encore une ardeur téméraire.
Un cœur déja trahi n'a rien à négliger ;
Aux douceurs de l'Amour je sçaurai me soustraire :
J'ai vû le mal qu'il fait & le mal qu'il peut faire,
Et je le connois trop pour jamais m'engager.

ENVOI à Madame d'Iv.... qui avoit donné l'idée de cette Fable.

Cet ouvrage est à vous, jeune & belle Emilie,
Votre Apologue aimable est un avis des cieux
Que la raison respecte, & que le cœur oublie
Aussi-tôt qu'on voit vos beaux yeux.

IMITATION
DE L'ODE DE CATULLE.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.
Soles occidere & redire possunt,
Nobis, cùm semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.
Da mi basia mille, deindè centum,
Dein mille altera, dein secunda centum,
Dein usque altera mille, deindè centum,
Dein, cùm millia multa fecerimus,
Conturbabimus illa, ne sciamus,
Aut ne quis malus invidere possit,
Cùm tantum sciat esse basiorum.

VIVONS pour nous aimer, ma charmante Lesbie,
Que la volupté même enflamme nos désirs ;
Et laissons contre nos plaisirs

Radoter la vieilleſſe & murmurer l'envie.
Phœbus éteint ſes feux dans les bras de Théris,
Il revient plus brillant ſur les pas de l'Aurore;
Notre ſort eſt moins beau. La Parque nous dévore,
Quand nos jours ſont éteints, ils ſont anéantis.
Jouiſſons: c'eſt tout l'art de prolonger la vie,
C'eſt le grand art des Dieux, qu'il ſoit le tien, Leſbie!
Arrachons au trépas, conſacrons aux amours
Ces inſtans précieux, ſi charmans & ſi courts!
Prodigue tes faveurs à l'Amant qui t'adore,
Donne-moi cent baiſers, cent mille autres encore,
Confondons nos ſoupirs, nos tranſports & nos vœux,
~~Goûtons, multiplions les traits délicieux~~
De la félicité ſuprême,
Dérobons-en le nombre au jaloux curieux,
Qu'il le voie & l'ignore, ignorons-le nous-même,
Ne nous ſuffit-il pas de ſçavoir être heureux?

PARAPHRASE

De la vingt-deuxiéme Ode d'Anacréon d'après la Traduction Latine.

O Mecum tenui ſede ſub umbrâ,
Sede, noſter Amor, Bathylle, mecum.
Spirant en Zephiri, vides tenellas
Ut frondes agitant levi ſuſurro!
Rivus lene ſonans nitentiores
Vitro volvit aquas, leveſque ſomnos
Invitat. Locus! ô locus ſuavis!
Sede, ó noſter Amor, Bathylle, mecum!

SOUS ces berceaux impénétrables
Viens régner, viens tenir ta cour,
Viens, ma Philis! avec l'Amour
Sous ces berceaux impénétrables
Goûter cent plaiſirs ineffables!
Voi ces Zéphirs délicieux
Careſſer ce ſombre feuillage;

Voi ces Amours capricieux
Egayer ce côteau ſauvage !
De ce ruiſſeau la Nymphe en pleurs
Attire l'Amant qu'elle adore
Par ſon murmure & par les fleurs
Dont ſon rivage ſe colore.
Aimons, Philis, dans ces beaux lieux,
C'eſt le ſeul bonheur déſirable ;
Sois toujours le charme adorable
Et de mon cœur & de mes yeux !
De la joie & de la tendreſſe,
De la volupteuſe yvreſſe
Cette grotte eſt l'heureux ſéjour.
Viens, ces ombrages ſolitaires
Couvriront les tendres myſteres
Que nous confierons à l'Amour.

ÉPITRE

De Madame de ..... à M. le Comte de ..... qui étoit parti pour l'armée ſans lui dire adieu.

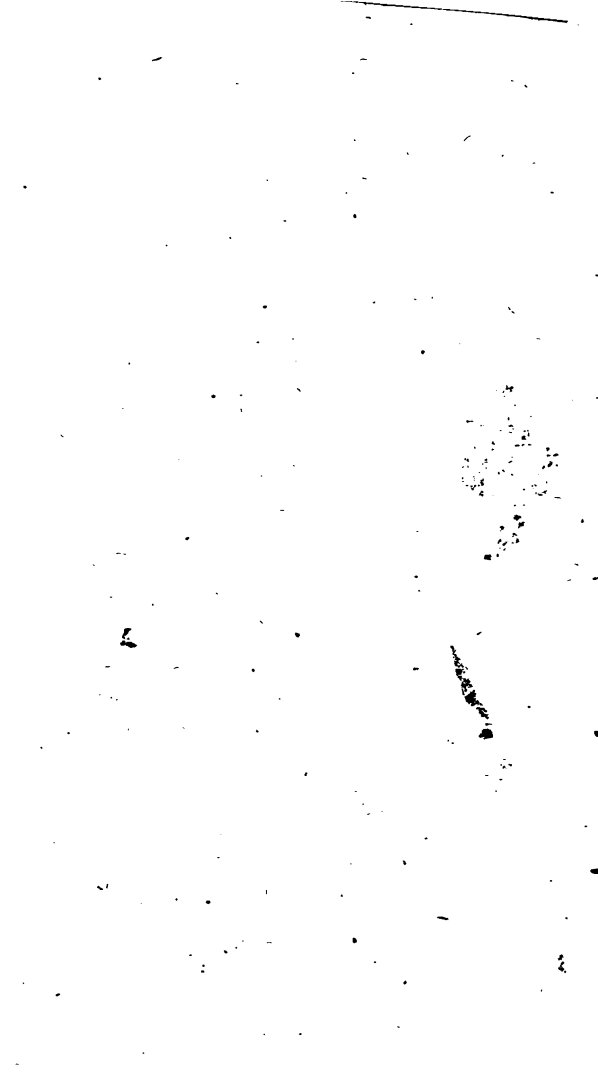
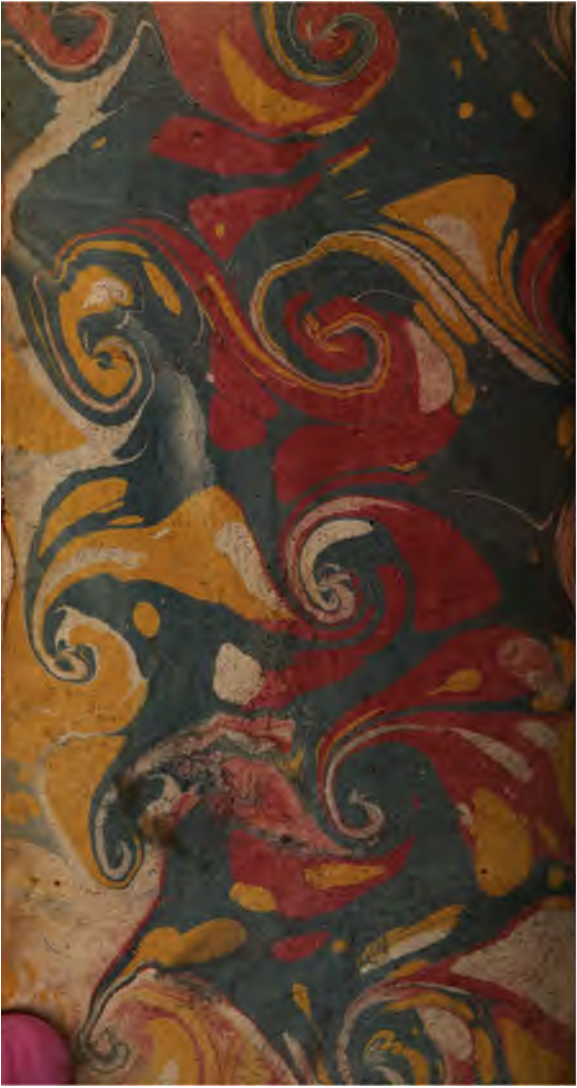
COMTE charmant, que chaque belle
A droit d'enflammer à ſon tour,
Vous dont l'ardeur univerſelle
Embraſſe la ville & la cour,
Vous qui du regne de l'amour
N'avez jamais vû que l'aurore;
Vous partez, vous jouez ce tour
A Liſe, qui pendant un jour
Vouloit ſur vous régner encore;
Et qui, pour ce projet ſi beau,
Avoit d'un caprice nouveau
Inventé l'heureux artifice!
Vous jouez ce tour à Clarice
Qui s'arrangeoit déja pour vous bouder de ſa main,
Et qui devoit le lendemain

Des billets de Damon vous faire un sacrifice !....
J'entens, vous soupirez, je respecte vos pleurs,
Je suis votre parente, & de plus, votre amie ;
Le devoir rigoureux & la gloire ennemie
Vous arrache à tant de douceurs,
Consolez-vous pourtant de cette barbarie ;
Vous trouverez par tout & des yeux & des cœurs,
De la mode & de la folie.

Victime de l'Amour & du courroux des Dieux,
Ovide gémissoit loin des bords d'Italie ;
Il vit un tendron de Scythie
A l'air gauche, au ton plat, excédant d'ennuyeux,
Mais la Brunette étoit jolie,
Il la mit à la mode, & bien-tôt dans ses yeux
Il retrouva Rome & Julie ;
Vous ferez comme lui, Comte, & peut être mieux.

Mais non ; la trahison pourtant seroit trop noire,

Vous m'aimez, vous n'aimez que moi,
Vous me l'avez dit, je le croi,
Que gagnerois-je à n'en rien croire ?
Vous m'avez épargné des regrets superflus ;
Mais votre cœur au mien a ſçu ſe faire entendre ;
Ce bruſque départ m'en dit plus
Que n'eût fait l'adieu le plus tendre.

FIN.

52635324